

LA
RÉVOLUTION,

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR

L'ORIGINE ET LA PROPAGATION DU MAL EN EUROPE,

DEPUIS LA RENAISSANCE JUSQU'A NOS JOURS,

PAR

M^{GR} GAUME,

Protonotaire apostolique, vicaire général de Reims, de Montauban et d'Aquila,
docteur en théologie, chevalier de l'ordre de Saint-Sylvestre,
membre de l'Académie de la religion catholique de Rome, de l'Académie des sciences,
arts et belles-lettres de Besançon, etc.

Quæ enim seminaverit homo, hæc et metet.
(Galat. vi, 8.)

Ce que l'homme aura semé, il le récoltera.

NEUVIÈME LIVRAISON.

LA RENAISSANCE.

PARIS

GAUME FRÈRES ET J. DUPREY, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

RUE CASSETTE, 4.

1858

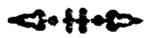


Bibliothèque Saint Libère

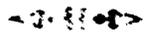
<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2009.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.



**PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,
IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,
8, rue Garacière.**



AVANT-PROPOS.

Parvenu aux deux tiers de notre travail, nous croyons utile de faire connaître à nos lecteurs l'accueil qui a été fait à la *Révolution*. Les témoignages de sympathie que nous avons reçus s'adressent à eux comme à nous : associés à la lutte que nous soutenons, les peines et les joies doivent nous être communes. Ils apprendront qu'ils ne sont pas seuls, mais que dans tous les pays des frères pleins d'intelligence et de courage combattent avec eux pour la grande et sainte cause de laquelle dépend le salut du monde : *Punto onde dipende la salute dell' universo*.

La question du paganisme et de ses ravages au sein des sociétés modernes continue de fixer l'attention de tous les hommes éclairés. Ils comprennent, comme nous l'écrivait M. le comte de Montalembert, que c'est l'*unique question du XIX^e siècle*. Lorsque le *Ver rongeur* parut, il fut immédiatement traduit dans toutes les langues de l'Europe : la *Révolution* obtient un succès analogue. A mesure qu'elles

s'impriment à Paris, les livraisons sont traduites en allemand, en espagnol ¹ et en italien.

En France, les journaux gallicans, voltairiens et révolutionnaires, qui dans la question du paganisme ont toujours fait cause commune, gardent sur la *Révolution* un mutisme qui les honore. En présence des faits péremptoires accumulés dans nos huit volumes, ils paraissent avoir compris que la négation n'est plus possible, et qu'en éveillant l'attention les injures mêmes seraient périlleuses.

En réalité, si rien n'est entêté comme un fait, l'histoire tout entière parlant d'après les monuments originaux, est la lime qui use la langue de la vipère. Mais au lieu de se rendre franchement à l'évidence, ce qui eût été honorable; au lieu de travailler avec nous et nos amis à conjurer le mal qui les menace aussi bien que nous, ce qui eût été généreux, qu'ont-ils fait? Ils ont pris le parti d'étouffer la vérité qui les importune. Dans ce but, ils ont eu recours à la tactique de leurs ancêtres des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, *la conspiration du silence*.

Au contraire, les organes les plus accrédités de la presse catholique en Europe se sont empressés d'annoncer la *Révolution*, d'en rendre le compte le

¹ La traduction espagnole est due à un des littérateurs distingués de l'Espagne, le chevalier José Maria Puga Martínez.

plus avantageux, et surtout, ils ont conjuré tous les hommes sérieusement préoccupés du mal actuel et des dangers de l'avenir, de méditer cet ouvrage. Aux articles de l'*Univers*, que nos lecteurs connaissent, nous joindrons quelques appréciations des journaux français et étrangers.

Le *Messenger du Midi*, la *Bretagne*, le *Messenger de l'Ouest*, ont consacré à la Révolution plusieurs articles très-remarquables. Nous citerons encore la *Sentinelle du Jura*, qui s'exprime ainsi : « Dans notre numéro du 23 novembre 1857 nous avons annoncé l'ouvrage de M^r Gaume, LA RÉVOLUTION, recherches historiques sur l'origine et la propagation du mal en Europe, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours, en promettant d'en rendre compte.

» Il n'y a pas aujourd'hui deux questions en Europe, il n'y en a qu'une : c'est la question révolutionnaire. L'avenir appartiendra-t-il, oui ou non, à la Révolution ? Tout est là. Poser une semblable question, c'est en montrer l'importance. Mais comment l'Europe est-elle arrivée dans ce défilé redoutable, où d'un instant à l'autre elle peut périr ? Cette situation extrême n'est pas l'œuvre d'un jour. Ce qui est, émane de ce qui fut. Nous sommes fils de nos pères, et nous portons le poids de leur héritage. Cela dit assez que l'histoire généalogique du mal actuel est d'une importance capitale.

» Or personne, à notre connaissance, n'a sondé cette question avec plus de pénétration et de profondeur que le célèbre auteur de la *Révolution*; personne n'a mis au service d'une raison supérieure une érudition plus abondante et plus sûre. A proprement parler, ce n'est pas M^r Gaume qui raisonne, c'est l'histoire qui parle. Les raisonnements sont des faits. Ou ne pas lire l'ouvrage ou se soumettre; car si rien n'est éloquent comme un chiffre, rien n'est brutal comme un fait : et ici il y en a des milliers. Mais comment ne pas lire, c'est-à-dire comment rester indifférent à la question révolutionnaire? Qui donc n'est pas intéressé à connaître l'origine et la nature de cette puissance formidable qui menace également le trône des rois et la borne des champs, le coffre-fort du capitaliste et la caisse d'épargne de l'ouvrier?

» N'avons-nous rien à faire pour remédier au mal? et si nous avons quelque chose à faire, quel est ce quelque chose?

» A quiconque veut avoir la réponse à ces questions capitales, nous conseillons la lecture de l'ouvrage de M^r Gaume. Nous la conseillons aux personnes qui désirent avoir la clef des événements contemporains, si étranges, si complexes, quelquefois si effrayants et toujours si mystérieux par la rapidité même avec laquelle ils s'accomplissent, aussi bien

dans l'ordre politique que dans l'ordre religieux. Même conseil à vous qui interrogeant le présent dans le passé, voulez comprendre quelque chose à cette époque *toujours ancienne et toujours nouvelle* de notre histoire, où l'on vit toute une nation, après dix-huit cents ans de christianisme, renoncer publiquement à son Dieu, à ses croyances, à ses coutumes, à son gouvernement, pour prendre les dieux, les croyances, le gouvernement, les coutumes de deux anciennes nations, qu'on appelle les Grecs et les Romains, et dont le Christ lui-même était venu briser les idoles et changer les croyances et les idées. »

Le plus distingué comme le plus courageux défenseur de la Religion et de l'Église en Piémont, l'*Armonia* s'exprime ainsi : « Qui ne connaît monseigneur Gaume et l'ouvrage intitulé *le Ver rongeur des sociétés modernes*, qui a fait tant de bruit en Europe ? Cet illustre écrivain, fortement convaincu que le mal actuel vient de l'élément païen, réintroduit par la Renaissance au sein des sociétés chrétiennes, a entrepris de le prouver dans un ouvrage intitulé *la Révolution*. Il ne discute pas, il raconte. Les volumes parus sont on ne peut plus graves, riches de faits et de témoignages, et méritent une sérieuse attention. On s'est trop habitué à juger un ouvrage par le nom qu'il porte. Cela n'est ni poli ni équitable. Il faut d'abord lire et ensuite prononcer, en opposant les

faits aux faits, les documents aux documents. La patiente Germanie, qui étudie sérieusement, s'est empressée de s'approprier l'ouvrage de M^{rs} Gaume en le traduisant en allemand. Ce serait rendre un grand service à l'Italie que de le traduire dans notre langue ¹. »

Le journal prouve son assertion par des citations de plusieurs colonnes; puis, dans un autre article, il reprend en ces termes : « Pour tous les esprits clairvoyants, la réforme radicale des études des classes lettrées, qui seules entretiennent la Révolution, parce qu'elles seules s'abreuvent, pendant leur éducation, à la source même de la Révolution, le paganisme antique, est donc tout autre chose qu'une question de forme littéraire de grec ou de latin. C'est une question de vie ou de mort, dont la solution pratique est urgente; toute heure de retard est une nouvelle chance de malheur pour l'avenir.

» Humainement parlant, cette réforme est le seul moyen ou de fermer l'ère des révolutions, ou d'arrêter pendant le temps et au degré voulu par la Providence, le marche du géant dont les fureurs menacent également l'ordre religieux et l'ordre social, Rome et l'Italie aussi bien que Paris et le reste de l'Europe. Au clergé donc, aux pères de famille, aux gouvernements d'aviser.

¹ 45 et 46 novembre 1856.

» Qu'avec cela on sauve la société, ce n'est pas ce que nous disons : Dieu seul connaît les secrets de l'avenir; nous disons seulement que sans cela on ne la sauvera pas. Pourquoi ne pas mettre la main à l'œuvre? Est-ce que le mal et la cause du mal ne sont pas connus? La puissance formidable qui tient aujourd'hui l'Europe en échec, la Révolution prise dans le sens le plus élevé, est-elle autre chose que la révolte de l'homme contre Dieu, c'est-à-dire le règne du mal redevenu triomphant au sein des nations chrétiennes? Mais comment, après dix-huit siècles de christianisme, ce règne aboli par la Rédemption s'est-il reconstitué? Ici le doute est impossible, l'histoire accuse la Renaissance, et la preuve de son accusation est écrite en caractères ineffaçables dans la politique, dans la philosophie, dans la littérature, dans les arts, dans le théâtre, dans toutes les manifestations de l'esprit public en Europe depuis cette fatale époque.

» Que les germes du mal existassent avant la Renaissance, personne ne songe à le contester; mais ils étaient contenus et ils ne parvinrent jamais à se constituer d'une manière permanente.

» C'est la Renaissance qui, mettant l'Europe en contact intime et suivi avec l'ancien paganisme, les a tous avivés et formulés.

» Élaborés par le protestantisme, développés par

le voltairianisme, ces éléments funestes sont venus se condenser et s'épanouir dans la Révolution française, type et mère de toutes les autres. Aujourd'hui comprimés par la force matérielle, mais non affaiblis ni changés, ils menacent d'éclater avec un redoublement d'énergie dans de nouvelles catastrophes. Pour qui sait lire, les pièces justificatives de cette histoire sont dans l'ouvrage de M^r Gaume : *La Révolution*. Aussi cet ouvrage immortel devrait-il être entre les mains de tout le monde.

» Si, comme le bon sens l'indique, comme la religion et la société le demandent à grands cris, les générations lettrées de l'Europe, au lieu de passer leur jeunesse avec les Grecs, les Romains, les Égyptiens, les Babyloniens, dans un monde étranger au nôtre, parmi les dieux de l'Olympe, les sophistes, les rhéteurs, les poètes lascifs, les tribuns du peuple et cent autres choses inutiles ou dangereuses de l'antiquité païenne, étaient, pendant les huit années décisives, en commerce habituel et intime :

» AVEC DIEU, parlant par les Écritures ;

» AVEC LES PÈRES, parlant par leurs immortels ouvrages ;

» AVEC LES MARTYRS, parlant par leurs actes héroïques ;

» AVEC NOS AÏEUX, chrétiens et italiens, parlant par leurs glorieuses annales ;

» AVEC LES SCIENCES ET LES ARTS, parlant le langage de la foi ;

» Nous en sommes certains, avec l'aide de Dieu, en peu d'années, la société cesserait d'être en proie à des révolutions incessantes. Quelle sève de vie religieuse et nationale sortirait d'une pareille éducation ! quel esprit nouveau, quel renouvellement de caractère et d'énergie morale ! quelle déroute de l'esprit révolutionnaire, qui n'est autre que l'esprit païen sans cesse infiltré dans l'homme par l'éducation, et par l'homme répandu dans la société ! *Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.*

» Faire toutes les autres réformes, celle-là exceptée, c'est verser de l'eau dans un panier, ou, suivant le mot de l'Écriture, détruire d'une main et édifier de l'autre. *Unus œdificans et unus destruens : quid prodest illis nisi labor¹ ?* »

Le *Bien Public* de Gand recommande à plusieurs reprises la *Révolution* ; puis, traduisant le dernier article de l'*Armonia*, il dit : « L'Italie s'est justement émue de la nature des idées dans lesquelles se complaisait Agésilas Milano. Le parti révolutionnaire fait de cet assassin un digne successeur des grands hommes de Plutarque. C'est, au reste, dans ces antiques biographies que le sectaire puisait son farouche enthousiasme. Il y a quelques mois, un des

¹ Eccl. xxiv, 28. — 17 mars 1857.

députés à la Chambre des représentants sardes était contraint par l'opinion de se démettre de ses dignités : il avait été forcé de reconnaître que Mazzini lui avait mis le stilet à la main pour poignarder le roi de Piémont. Dans ses tristes aveux, Gallenga reconnaissait pour cause au fanatisme impie de sa jeunesse, la fausse direction donnée à l'instruction publique : nourri dans le culte des *vertus* antiques, il s'était cru un Brutus, un Timoléon. Ne voyions-nous pas hier encore qu'au seizième siècle, l'engouement pour la Renaissance païenne s'unissait dans nos provinces belges à l'esprit de rébellion calviniste? Dernièrement le R. P. Ventura n'a pas craint de protester devant le chef de l'empire français contre l'exagération des études classiques, si l'esprit chrétien ne les vivifie pas. Nos lecteurs liront avec intérêt l'article suivant, que nous traduisons de l'excellent et courageux journal de Turin, *l'Armonia*. »

L'Espagne a uni sa voix à celle de la Belgique et de l'Italie.

L'éloquent journal *la Regeneracion*, qui dans ce noble pays se dévoue au *triomphe pratique* du catholicisme, parle ainsi de la *Révolution* : « Il paraît en ce moment un ouvrage d'une haute importance, et que pour le bien de notre pays nous voudrions voir entre les mains de tous ceux qui peuvent, d'une manière ou de l'autre, être appé-

lés à exercer quelque influence sur les affaires publiques. C'est la *Révolution* par M^{sr} Gaume, le célèbre auteur de l'ouvrage si connu, le *Catéchisme de persévérance*.

» Toutes les productions de cet illustre et religieux écrivain sont du plus grand intérêt ¹; toutefois, il n'en est aucun, à notre avis, qui soit plus utile à l'homme d'État que l'ouvrage que nous annonçons. En effet, il lui montre la source d'où sont venus nos malheurs, et le terme où nous conduisent certaines théories qui vers la fin du siècle dernier commencèrent à s'infiltrer dans l'esprit des Français. Après avoir bouleversé l'ordre religieux et social dans cette puissante nation, ces doctrines envahirent la nôtre et produisirent les catastrophes que tout le monde connaît et que nous pleurons. Vivantes encore aujourd'hui, elles continuent de bouleverser le monde, sans qu'on puisse prévoir l'époque où elles cesseront de l'agiter.

» Dans aucune histoire de la Révolution, nous n'avons vu cette horrible et monstrueuse époque décrite avec des couleurs plus vives et plus appropriées au sujet; nulle part ne sont signalés avec plus de précision les excès dans lequel tombe l'homme qui oublie la doctrine du Sauveur et qui s'abandonne sans retenue à ses passions. Ici ce n'est pas l'auteur

¹ Son del meilleur intérêt.

qui parle, c'est l'expérience, c'est l'histoire. Nous la voyons remonter pas à pas le chemin qu'ont suivi les promoteurs et les acteurs de ces scènes d'horreur et d'opprobre ¹. »

Dans plusieurs articles, la *Regeneracion* fait connaître l'ouvrage en détail, et elle termine son long travail par ces paroles, que nous citons, comme tout le reste, dans le seul intérêt de notre sainte cause : « On ne peut dire de plus grandes vérités; l'expérience nous a démontré que monseigneur Gaume parle comme un oracle. L'oubli du catholicisme d'une part, et, de l'autre, la funeste méthode d'enseignement public, sont la cause principale de toutes les révolutions de l'Europe. Quand plaira-t-il à Dieu que les gouvernements le sachent ²! »

Nous nous contenterons de citer quelques passages des nombreuses lettres particulières qui nous ont été adressées de l'étranger, par des évêques, des théologiens et des catholiques éminents. « La Révolution, nous dit un illustre évêque d'Espagne, est de nature à dessiller tous les yeux. Je la lis dans le cours de

¹ 27 février 1837.

² No pueden decirse mayores verdades: la experiencia nos ha demostrado que Mgr Gaume habla como un oráculo. El ovido del catolicismo por una parte, y por otra el pernicioso método de la enseñanza pública, han sido la causa principal de todas las revoluciones de Europa; Cuando querrá Dios que lo conozcan los gobiernos! — 27 abril 1837.

mes visites pastorales, et souvent le livre me tombe des mains en voyant d'une part l'évidence des faits, et de l'autre l'aveuglement de certaines personnes qui s'obstinent à nier la lumière. »

« *La Révolution*, continue un évêque d'Italie non moins distingué, produit ici une sorte de stupeur. C'est comme une découverte. Qui se serait douté de la cause et de la profondeur du mal ? Tout le monde se l'arrache. »

« J'ai fait lire *la Révolution*, ajoute un savant théologien de Rome, à l'un de vos plus chauds adversaires. En me la remettant il m'a dit : La négation n'est plus possible, la démonstration est mathématique ; *la dimostrazione è matematica*. »

Un autre : « A une époque d'affaiblissement moral comme la nôtre, où la plupart n'ont plus la force de porter la vérité ni de comprendre la déduction logique des idées, j'ai entendu qu'on vous adressait le reproche d'exagération. Tranquillisez-vous. Accuser n'est pas prouver. Ce reproche banal, arme facile de la médiocrité bavarde ou de la présomptueuse ignorance, vous est commun avec tous nos grands écrivains catholiques. D'ailleurs, vous y répondez victorieusement dans *la Révolution*. S'il y a exagération, ce n'est pas vous qui exagérez, c'est l'histoire. Ce n'est pas vous qui dites que le Rationalisme, le Protestantisme, le Césarisme, le Voltai-

rianisme, sont nés de la Renaissance, c'est l'histoire. Ce n'est pas vous qui dites que ces grandes catastrophes du monde moral ne sont que les manifestations successives de l'élément païen réintroduit en Europe, c'est l'histoire. Ce n'est pas vous qui dites que la Révolution française est sortie des collèges, c'est l'histoire. Ce n'est pas vous qui dites que ses constitutions, ses lois, ses fêtes, ses coutumes, ses repas, ses noms, furent le calque exact de l'antiquité classique, c'est l'histoire. Ce n'est pas vous enfin qui dites que Louis XVI fut conduit à l'échafaud au nom de Brutus, c'est encore l'histoire.

» Voilà ce que je disais il y a quelques jours à un de nos amis, en ajoutant : Quand on aura prouvé à l'histoire qu'elle radote, quand on aura prouvé aux rationalistes, aux protestants, aux voltairiens, aux révolutionnaires, qu'ils ne connaissent pas le premier mot de leur généalogie, c'est à-dire quand on aura démontré que oui veut dire non, on pourra avec fondement accuser monseigneur Gaume d'exagération. Jusque-là je maintiens qu'il n'y a pas, dans les temps modernes, une thèse mieux prouvée que la sienne. »

Un autre : « Je viens de lire la *Révolution*. Que vous dirai-je de cet ouvrage *ultra-intéressant* ? Il faut être aveugle et stupide pour ne pas voir l'éblouissante lumière qui sort de la masse des faits et de l'élo-

quence des événements. Je vous félicite de grand cœur et vous remercie de m'avoir éclairé de plus en plus et affermi dans la détermination de combattre à outrance le Paganisme classique. *Raffermato nella determinazione di combattere a oltranza il Paganismo letterario.* »

Le célèbre docteur Sepp écrit d'Allemagne :

« L'étude du Paganisme dirigée au point de vue rationaliste n'a pas peu contribué à éteindre le sentiment chrétien parmi la jeunesse de nos écoles, et à former cette génération qui ne voudrait voir dans la doctrine du Christianisme qu'une invention des prêtres.

» Depuis trop longtemps les établissements d'instruction secondaire ont mis de côté la religion et la science, but primitif de leur institution, pour s'occuper de concilier l'*ancien* et le *moderne*.

» La philologie se borne exclusivement à l'étude de la littérature classique. Or il est impossible qu'en suivant une pareille direction elle arrive à comprendre réellement l'antiquité. La théologie, au contraire, approfondit l'antiquité tout entière. Voilà pourquoi les théologiens et les philologues ne peuvent s'accorder. La *polémique* qui a récemment éclaté en France contre l'enseignement universitaire est arrivée *bien à propos*. On a vu M. Gaume, dans son livre intitulé *le Ver rongeur des sociétés modernes*, donner le

coup de massue à l'enseignement païen qui règne de nos jours, et prononcer contre lui un arrêt de mort. Toutefois, nous devons le reconnaître, c'est une belle et noble mission que celle de se vouer à une étude approfondie du Paganisme, dans le but de ramener à des principes chrétiens cette branche de l'enseignement¹. »

Tous nos lecteurs savent que nous n'avons cessé de le demander, en indiquant le *temps* et les *conditions* de cette étude.

Un des dignitaires les plus respectables du clergé de France par son âge, par ses lumières, par ses éminentes vertus, après nous avoir toujours encouragé dans la tâche laborieuse que nous avons entreprise, nous écrit spécialement, au sujet de la huitième livraison, la lettre suivante :

« B... 29 janvier 1858.

» MONSEIGNEUR,

» Je viens de finir la lecture de votre huitième livraison. Quel effrayant tableau vous y avez tracé ! On ne saurait arrêter ses regards sur les citations que vous produisez sans sentir un frisson d'horreur courir dans ses membres, depuis les pieds jusqu'à la tête. Mais ce qui étonne le plus, ce qui glace l'âme d'effroi, c'est la part prise par le clergé dans

¹ *Die Theologie*, etc. Introd., p. 39.

le temps au funeste mouvement de la Renaissance, son aveuglement, son goût, son entraînement passionné pour les doctrines du paganisme, son zèle à les répandre, à les accréditer malgré leur opposition évidente avec l'esprit de l'Évangile. C'est à verser des larmes de sang sur une aberration aussi monstrueuse. Que nous sommes à plaindre, nous autres prêtres, d'être sans cesse exposés à devenir des instruments de perversion pour les âmes, au lieu d'éclairer le monde et de le préserver de la corruption ! Cela fait faire un retour de crainte sur soi-même.

» Votre thèse reçoit une nouvelle démonstration à chaque chapitre que vous ajoutez à votre ouvrage. Continuez votre travail avec le même zèle qui vous l'a fait entreprendre. J'espère que vos peines ne seront pas perdues ; je veux dire qu'on se rangera enfin à votre opinion, et que le clergé, du moins, verra dans quel abîme le *Rationalisme*, enfant du Paganisme ressuscité, nous a précipités. Cette conversion d'idées sera, je l'avoue, un miracle de la grâce, tant il en coûte à notre orgueil de confesser qu'il s'est trompé ; mais il me semble que le Seigneur aime encore, et d'un amour de prédilection, le clergé de France ; et je me plais dans la pensée que l'Église et son enseignement trouveront chez nous, autant et peut-être plus qu'ailleurs, des dé-

fenseurs courageux et puissants. Vous nous en donnez à tous un si bel exemple !

» Le dernier chapitre est surtout fait pour produire une profonde impression. Le mal s'y révèle si grand, qu'il faut reculer d'épouvante à son aspect, à moins qu'on n'ait une confiance en Dieu sans limites. Les passages que vous avez rapportés dans ce chapitre ne sont pas le langage de l'homme, ce sont les discours de l'enfer. Satan ne peut pas parler plus horriblement !

» Je lisais hier le *Morning-Post*, qui dit en propres termes que *les signes des temps annoncent tous une lutte imminente des pouvoirs temporels contre Rome*, lutte qu'on fait considérer comme inévitable, et à laquelle le monde doit se préparer. L'Angleterre, si on en croit le journal anglais, serait comme le chef-lieu de la croisade antichrétienne ; et elle s'en félicite.

» Indépendamment des aveux de ce journal, nous pouvons dire qu'il se remue quelque chose dans l'univers, et que la Providence, qui ne tâtonne jamais, prépare quelque grand événement. *Fiat voluntas Dei!* Quel sera notre avenir, l'avenir de l'Église ? Ce qui est certain, c'est que le monde ne peut se sauver qu'en revenant franchement au catholicisme ; et, comme vous l'écrivait Donoso Cortès, il ne peut revenir au catholicisme qu'en répudiant l'enseigne-

ment païen qui l'a conduit à l'abîme. » C. J. B. V. G. C.

L'Angleterre elle-même regarde la Réforme de l'éducation, dans le sens que nous avons marqué, comme une question de vie ou de mort. Un de ses plus nobles enfants nous écrit : « Laissez-moi vous dire une parole sur votre œuvre. Ayez courage, mon cher ami. Dieu, je pense, vous a suscité, comme Jean-Baptiste dans l'esprit d'Élie, pour préparer les voies du Seigneur et prêcher la pénitence à toutes les nations chrétiennes qui ont offensé Dieu en beaucoup de choses, mais surtout, et avant tout, par ce péché abominable d'avoir restauré le damnable art païen en couvrant l'Europe des exécrales représentations de la mythologie idolâtrique des païens, et en étudiant plus les ouvrages des auteurs païens que ceux des auteurs illuminés de l'esprit de Dieu et des sublimes vérités de son Église catholique. Votre glorieux ouvrage a levé l'étendard. Déjà ce livre a eu un immense retentissement dans toute la chrétienté, ici, en Angleterre surtout. J'ai entendu un des premiers ministres de la reine dire en propres termes : *« Oui, M. Gaume a mille fois raison; et si le catholicisme est vrai, nul homme ne peut contester sa thèse. »*

» Même dans nos grandes universités d'Oxford et de Cambridge, les hommes les plus éminents com-

mencent à voir et à proclamer que vous êtes *logique*; que vous avez raison, que ce que vous dites est *incontestable*. Que vous rencontriez une grande opposition, c'est tout naturel. L'orgueil des hommes en est la cause; ils n'aiment pas à fléchir tout d'un coup. Il est difficile de chasser le démon qui a si longtemps possédé l'esprit public des nations chrétiennes. Et aussi Dieu, je pense, permet cette opposition afin de faire éclater davantage *la logique de votre argument*, et afin que tous ceux qui travaillent pour cette grande réforme s'affermissent dans l'humilité et dans le sentiment de leur propre néant.

» 6 décembre 1857. »

Enfin un illustre suffrage est venu confirmer tous les autres. Son Éminence le cardinal prince Altieri, secrétaire des Mémoires¹, a bien voulu nous adresser *en français* la lettre suivante :

« MONSIEUR,

» J'ai lu avec une inexprimable satisfaction votre excellent ouvrage intitulé *la Révolution*. J'y ai trouvé le développement des idées fort justes et fort sages qui, appuyées sur le témoignage de faits irrécusables, jettent une immense lumière sur une thèse jusqu'ici très-peu considérée, et dont on ne peut

¹ Aujourd'hui camerlingue de la sainte Église romaine

cependant contester l'évidence sans se mettre en opposition avec la vérité la plus manifeste, et sans compromettre l'avenir religieux de la société humaine.

» Tous ceux qui désirent voir éloigner les effrayants dangers qui de toutes parts nous menacent espèrent que vous continuerez à travailler toujours avec le même zèle pour la défense et la propagation d'une réforme de l'instruction de la jeunesse, réforme éminemment utile à la religion et à la véritable civilisation.

» C'est dans cette espérance que je vous prie, Monseigneur, d'agréer l'assurance de ma considération très-distinguée et de mon estime très-sincère.

» Rome, 25 janvier 1857.

» L., cardinal ALTIERI. »

Voilà, sans doute, pour nos amis et pour nous, des encouragements d'un grand prix ; mais sont-ils autre chose que des vœux et des espérances ? Où en est l'œuvre capitale de la réforme ? Nous allons le dire en peu de mots. A moins que le monde ne soit condamné, ce qui est nécessaire se fait toujours. Or la Réforme chrétienne de l'enseignement est une nécessité sociale. Comme toutes les œuvres qui s'attaquent à de grands préjugés, elle fait son chemin lentement, mais elle le fait. Donner lieu à la publi-

cation de nombreux classiques chrétiens, tant en France qu'à l'étranger ; les introduire dans des maisons dont les portes leur étaient fermées depuis trois siècles ; faire expurger plus sévèrement les auteurs païens ; provoquer l'encyclique du 21 mars 1853 ; faire passer, dans un grand nombre d'esprits, de l'état de dogme à l'état de problème, la nécessité des auteurs païens pour former des hommes et des littérateurs chrétiens ; préparer ainsi une jeune génération qui, Dieu aidant, viendra renverser l'idole : tels sont les résultats généraux obtenus jusqu'ici. Nous n'avons pas lieu de nous plaindre : il a fallu dix-sept ans de lutte pour gagner la question moins grave de la liturgie romaine.

La Providence, toutefois, a daigné nous ménager d'autres consolations. Grâce à la courageuse initiative de l'illustre évêque d'Aquila, douze diocèses d'Italie ont embrassé la Réforme. Chaque année augmente ce nombre, et tous les évêques s'applaudissent des heureux résultats, sous tous les rapports, produits par la méthode chrétienne. A son tour, l'Espagne s'ébranle et entre résolûment dans la même voie. Marchant sur les traces du saint évêque d'Aquila, le vénérable confesseur de la foi qui gouverne l'Église d'Urgel vient de lever l'étendard et d'introduire en triomphe les auteurs chrétiens dans les établissements de son diocèse. Il ne s'en est pas tenu

là. Par les ordres et sous la direction du nouvel Athanase, a paru une collection de classiques chrétiens extraite de la nôtre. Cette collection, actuellement en usage dans le diocèse d'Urgel, est accompagnée d'un prospectus dont nous croyons utile de donner quelques extraits.

« Il serait superflu, dit le savant rédacteur, de vouloir justifier le but de l'œuvre que nous annonçons. Grâce aux écrits d'hommes distingués et à une douloureuse expérience, tout le monde à peu près demeure convaincu de l'indispensable nécessité de réformer dans le sens chrétien l'éducation païenne, qui occupe une si large place dans l'enseignement secondaire. Cette réforme prompte et énergique est le seul moyen de mettre un terme aux maux immenses que cette éducation a faits à la société, et d'empêcher qu'elle ne soit engloutie irrémissiblement dans un cataclysme sans exemple. Qui le croirait, s'il ne l'avait expérimenté? Pendant des générations entières ne lire dans les classes d'autres maximes que celles du paganisme! ne contempler d'autres personnages que ceux du paganisme! ne vénérer d'autres héros et d'autres dieux que ceux du paganisme! Et cela dans les sanctuaires où se forme la jeunesse! Il est donc vrai que les sociétés subissent, comme les individus, de funestes aberrations! Il est donc vrai que les égarements de la

société héritière de la Renaissance ne sont pas les moindres de ceux qui sont consignés dans l'histoire ! »

Après avoir indiqué comme ouvrages classiques, ainsi que nous l'avons fait nous-même, les livres saints, les Actes des martyrs, les écrits des Saints Pères, le prêtre distingué qui parle sous l'inspiration de monseigneur d'Urgel passe à la vieille objection, tant de fois pulvérisée, contre la pureté du latin chrétien. Il la réfute avec une solidité remarquable, comme on a réfuté l'objection contre l'architecture chrétienne. L'une n'est pas mieux fondée que l'autre.

« Le but de cette collection, dit-il, est de former chrétiennement le cœur des jeunes gens, d'éclairer leur esprit et de mettre entre leurs mains des modèles de langage et de style, qu'ils ne relégueront pas dans la poussière le jour où ils auront fini leurs études, comme il arrive pour les autres auteurs classiques; mais dans lesquels, pendant leur carrière scientifique et même après, leur application trouvera toujours un nouvel appât, et leur entendement une nourriture agréable, solide et salutaire. Mais le latin chrétien, ce latin si injustement, si sévèrement censuré par les modernes Zoïles, ne sera-t-il pas un obstacle à l'instruction? ne corrompra-t-il pas la belle latinité, pour laquelle plusieurs

montrent une jalousie si exagérée, qu'ils n'hésiteraient pas à sacrifier à une stérile et misérable forme les idées les plus nobles et les plus utiles? Avec la permission de tous les détracteurs de la langue de l'Église, je vais dire sans détour et en peu de mots ce que je pense.

» La transformation du monde de païen en chrétien exigeait nécessairement une transformation dans le langage, puisque celui-ci est toujours l'expression de la pensée. Donc, autant le Christianisme l'emporte sur le Paganisme dans l'ordre des idées, autant, toute proportion gardée entre ce qui est divin et ce qui est humain, le langage chrétien doit l'emporter sur le langage païen dans sa différence substantielle : la conséquence est rigoureuse. Ceci n'empêche pas que, dans les choses où le Christianisme et le Paganisme n'entrent pour rien, certains auteurs païens peuvent avoir l'avantage sur certains auteurs chrétiens, *et vice versa*.

» Allons plus loin; même en considérant la question non plus sous le point de vue de la différence essentielle entre les deux langues, mais uniquement au point de vue de la pure latinité, en tant qu'idiome des Romains, quelle différence y a-t-il, je vous prie, entre la vie de saint Paul, premier ermite, écrite par saint Jérôme, et les Commentaires sur la guerre civile rédigés par Jules César?

entre les lettres de saint Cyprien et les discours de Cicéron ? Très-petite ou nulle. Et cette différence nulle ou insignifiante, qui, si elle se présente, disparaît sans peine au moyen de quelques observations, nous alarme au point de nous faire trembler pour la pureté de la belle langue du Latium, et de nous faire garder cette langue comme le feu sacré dans le temple de Vesta, de peur qu'il ne s'éteigne au moindre souffle du Christianisme ! Ceci est de la superstition.

» Toutefois, je veux supposer que le latin chrétien, même dans les meilleurs auteurs, n'est pas aussi pur que le païen. Je veux aussi faire abstraction de ce que la bonne éducation vaut de plus que la pureté de tous les langages du monde. Je demande : Avec toute l'étude que vous faites de Saluste, de Tive-Live, de Cicéron et des autres écrivains du siècle d'Auguste, arriverez-vous jamais à parler le latin avec autant de pureté, d'élégance, de facilité, de force et de douceur que les Pères cités plus haut, je ne dis pas avec autant de noblesse et de magnificence que l'incomparable saint Léon ? Mille fois non ; et vous le savez bien. Dès lors, à quoi bon tant de crainte pour la pureté de la langue, quand les modèles qu'on nous présente surpassent incomparablement tout ce que nous pouvons faire pour les atteindre ?

» Nouveau point de vue; et ici je me flatte que les adversaires eux-mêmes seront d'accord avec moi. Comment les jeunes gens qui se destinent à la carrière ecclésiastique brilleront-ils le plus dans la science de leur état? Est-ce lorsqu'ils auront appris le latin dans les auteurs chrétiens, ou qu'ils l'auront étudié dans les auteurs païens? J'entends tous ceux qui connaissent la science ecclésiastique me répondre d'une voix unanime : Dans les auteurs chrétiens; par la raison bien simple qu'ils les étudieront davantage, et à cause de l'affinité plus grande qu'il y a entre le latin des auteurs chrétiens et celui des maîtres de la science ecclésiastique. Sera-ce témérité de dire que la même chose arrivera aux jeunes gens qui suivent les autres carrières littéraires, supposé qu'ils se servent d'ouvrages écrits en latin? Loin d'être une témérité, c'est la vérité pure; et cela est très-logique. Toutes les productions de l'esprit humain se ressentent toujours plus ou moins du génie de la langue familière à leurs auteurs. Or le latin chrétien a plus d'analogie avec les langues modernes que le latin païen, attendu qu'il en est le père. D'où il suit infailliblement qu'il prépare bien mieux que le latin païen à toute espèce de carrière littéraire.

» En résumé, si les avantages de l'éducation chrétienne devaient s'acquérir au prix de la plupart

des beautés du latin, l'acquisition serait avantageuse; si au prix d'un bien petit nombre, très-avantageuse; si sans en sacrifier aucune, ce serait un aveuglement ou insigne témérité que de la combattre. Si en ce point les classiques chrétiens offrent même plus de garanties que les auteurs païens, je ne sais comment continuer la gradation. C'est le cas où nous sommes. »

Parlant ensuite des poètes chrétiens, l'auteur s'exprime en ces termes : « Par le nombre et la variété des poètes que nous mettons entre les mains de la jeunesse, on comprend que notre collection jettera quelque lumière sur les différents genres de poésie de ce moyen âge si mal connu et si odieusement calomnié; sur ces chants délicats, majestueux, sublimes, uniques en leur genre, qui, malgré les siècles, résonnent encore et résonneront perpétuellement dans nos temples pour la consolation et l'édification des âmes fidèles; sur ces chants de foi et d'amour qui n'ont pas cessé, depuis notre enfance, de charmer nos oreilles et d'émouvoir nos cœurs, et dont il n'est personne parmi nous, ou presque personne, qui connaisse l'origine, le mécanisme, le caractère, les beautés et la vertu enchanteresse. Et nous sommes chrétiens! et nous nous faisons gloire de connaître en perfection le dernier des poètes du Paganisme! Rendons d'infinies actions de grâces à la

divine Providence, qui a enfin daigné nous ouvrir les yeux !

» Sans ignorer que les promesses pompeuses et sonores sont à l'ordre du jour, pour ma part, je crois pouvoir assurer que le mérite de l'œuvre qui vient à la lumière surpassera notablement les espérances que l'annonce peut en faire concevoir. Et pour qu'une semblable promesse ne soit point attribuée à un sentiment de vanité de ma part, je déclare très-explicitement que de moi-même jamais je n'aurais abordé une entreprise si ardue et si incomparablement au-dessus de mes faibles forces. La *Bibliothèque des classiques chrétiens*, publiée à Paris sous la direction du très-distingué et très-justement célèbre monseigneur Gaume, a été le phare qui m'a éclairé dans cette voie difficile, le riche trésor où j'ai été bien plus embarrassé pour choisir que pour chercher ; car, pour être bref, j'ai dû à regret laisser mille et mille choses précieuses qui s'y trouvent dites et publiées pour le bien de l'Église. Béni soit l'éminent écrivain, le chef glorieux, le génie sublime qui rend tant d'éclatants services à notre sainte religion, et qui contribue si puissamment au salut de la société ¹ !

» Ce n'est pas à dire que pour ma part je n'ai

¹ ; Bien por el escritor eminente, por el adalid zeloso, por el génio sublime que tan preclaros servicios presta á la santa religion, y que tanto contribuye á la salvacion de la sociedad !

en aucun travail à faire. J'ai dû choisir, traduire, disposer et accomplir d'autres labeurs que comprendront facilement les personnes versées en ces matières. Monseigneur Gaume a été l'architecte, et moi l'ouvrier; lui le pilote, et moi l'humble batelier qui lance intrépidement son fragile esquif en pleine mer, certain de ne pas sombrer, étant amarré à un majestueux navire¹. J'avertis en finissant qu'on trouvera traduites dans notre collection les magnifiques préfaces de la Bibliothèque des classiques chrétiens. Si mon modeste essai peut être de quelque utilité à l'Église, mes efforts seront abondamment récompensés; sinon, Dieu, qui sonde les cœurs, ne laissera pas, je l'espère, sans récompense la bonne intention qu'il a daigné lui-même m'inspirer.

» Urgel, 20 octobre 1857.

» JOAQUIN ESPAR. »

Le vénérable évêque est allé plus loin. Il accompagne ce prospectus d'une circulaire adressée à tous les évêques d'Espagne, par laquelle il leur annonce la détermination qu'il vient de prendre, en les conjurant, au nom des intérêts les plus sacrés, d'em-

¹ Ha sido el arquitecto, yo el peon; él el piloto, yo el humilde barquero que lanza intrepido su frágil esquife á desconocidas oadas, seguro de non padecer naufragio arrimado a majestuoso navio.

brasser avec lui une réforme de laquelle dépend l'avenir de la religion et de la société.

« Urgel, 28 novembre 1857.

» ILLUSTRISSIME SEIGNEUR, MONSEIGNEUR ET
VÉNÉRABLE FRÈRE,

» Profondément convaincu que de l'influence exercée sur l'esprit de la jeunesse par l'éducation païenne qu'elle reçoit au moyen des auteurs païens, viennent en grande partie les progrès de l'incrédulité, et de l'indifférence en matière de religion que nous déplorons si amèrement, ainsi que la fureur pour les choses matérielles, dont les auteurs païens sont les prédicateurs incessants, j'ai résolu de faire composer pour mon séminaire une collection complète de classiques chrétiens, sans pour cela exclure les païens. Le prospectus ci-joint donnera à Votre Seigneurie une idée du travail qui a été fait, et je ne doute pas qu'elle y verra qu'il a pour but de former les jeunes gens et de les couler dans le moule chrétien, sans les priver des ornements de l'éloquence et de la poésie que peuvent fournir les écrivains du paganisme.

» Je saisis avec empressement cette occasion de me mettre aux ordres de Votre Seigneurie.

» JOSEPH, évêque d'Urgel. »

Dans une lettre du 23 janvier 1858, le vénérable évêque s'exprime ainsi : « Gloire à Dieu, qui a daigné nous ouvrir les yeux et nous montrer l'abîme sur lequel nous avons marché si longtemps ! Vous augurez que plus d'un cœur espagnol saluera notre drapeau avec bonheur : je puis vous dire qu'il n'y en aura pas un, mais beaucoup. Six diocèses déjà ont répondu à notre appel. J'ai l'espérance qu'avant trois ans, si les sièges vacants sont pourvus, toute l'Espagne et une partie de l'Amérique entreront dans notre voie. »

C'est le cas de répéter avec le digne prélat : *Soli Deo honor et gloria!*

D'autres encouragements nous sont venus d'un côté tout opposé. Par son zèle opiniâtre à former, au grand jour, des associations pour l'extirpation du catholicisme en Europe et la restauration de l'ancien Paganisme ; par les livres qu'elle publie pour conduire à ce résultat vraiment satanique ; par les attentats réitérés qu'elle prépare dans l'ombre et qu'elle exécute pour renverser de fond en comble l'ordre religieux et l'ordre social ; par les aveux mêmes qu'elle fait sur son origine, sur le secret de sa force et sur le vrai moyen de la combattre avec succès, la Révolution nous affermit plus que jamais dans la résolution, depuis longtemps arrêtée, de consacrer notre vie au triomphe de la grande et sainte cause que nous avons embrassée.

A la fin de notre dernière livraison, nous avons fait connaître les deux associations publiquement formées pour *extirper le Catholicisme et l'ordre social existant*. Mère, fille ou sœur de ces sociétés, inconnues dans l'histoire, la *Dageraad*, association des libres penseurs hollandais, vient de révéler son existence. Le 4 novembre 1857, elle a fêté, à Amsterdam, l'anniversaire de sa fondation. Soixante-cinq membres assistaient à la séance publique. Par l'organe du président, la *Dageraad* a déclaré sans détour que son but était LA GUERRE A LA FOI ET A LA RÉVÉLATION.

« D'après l'article 1^{er} de ses statuts, a dit le président, le but de notre société est : la recherche de la vérité par l'organe de la nature et de la raison ; l'union et la fraternisation de tous les libres penseurs ; la coopération pratique au bien-être de la société. »

L'orateur développe surtout le premier point ; il déclare que *toutes les idées* ont reçu et recevront un *même* accueil dans l'association, qui doit rassembler les forces jusqu'alors éparses de la pensée *délivrée des chaînes de la foi*, pour former un corps d'armée qui puisse résister glorieusement aux doctrines qu'on veut imposer à l'esprit humain *de par la Révélation* ¹.

¹ Voir le *National belge*, novembre 1857.

Après ces paroles fort applaudies, le secrétaire rend compte des relations de l'association avec l'étranger : avec la *Revue philosophique* de Paris, avec le *Jahrundert* de Hambourg, avec les Revues hebdomadaires de Londres : *the Reasoner*, *the London Investigator*, *the Humanistic Journal* ; avec les humanistes et les sécularistes anglais ; avec la *Razione* de Turin, avec la *Revue trimestrielle*, le *National*, le *Congrès libéral* de Bruxelles.

On voit que l'entreprise de la *Dageraad* n'est pas une œuvre isolée, mais qu'il existe en Europe un corps d'armée dont le but est la ruine de toute espèce de religion positive. C'est la barbarie intellectuelle et morale sur la plus vaste échelle. Qui régnera sur le monde délivré de la Révélation et de la foi ? Un membre de l'association va nous le dire. « Le grand mouvement des penseurs modernes, dit le prophète Jacobus, marche à l'unité. Cette unité, ce n'est pas un Dieu qui la fera, nous ne sommes plus dans une époque où l'on attend des Messies ; ce n'est pas même un réformateur ni un penseur. L'esprit humain commence à faire ses affaires lui-même : **LE MESSIE MODERNE, C'EST LA PHILOSOPHIE.**

» Si la philosophie cherche les lois universelles, c'est pour y rattacher les lois sociales ; elle a quitté la cellule de la spéculation pure et les nuages des théories ; elle devient humaine et pratique, et comme

ce n'est ni un Dieu ni un homme qui doit faire l'œuvre de l'idée dans la sphère de l'action, ce n'est ni un prêtre ni un soldat, c'est le genre humain qui doit sauver le monde !

» LA PHILOSOPHIE EN ACTION, C'EST LA DÉMOCRATIE.

» Les associations comme celle de la *Dageraad*, des réunions comme celle à laquelle je regrette de ne pouvoir assister, servent ce double but, tant pour combattre l'ennemi commun de la philosophie et de la démocratie, que pour préparer la victoire au double vainqueur.

» S'unir quand on se sent solidaires, établir des relations entre les divers corps de pionniers de la vérité et chercher un tracé général dans les routes de l'idée ; réunir ses lumières et ses armes en faisceau ; communier enfin, pour changer encore une fois de comparaison, communier avec tout ce qui pense, n'est-ce pas faire faire un premier signe de vie, préparer un premier temple à l'humanité collective, cette *puissance sublime* qui doit être la reine et l'âme du monde ? »

Dans un ouvrage de 488 pages, un penseur de la même école vient de jeter les fondements de cette puissance sublime, et comme première condition de progrès, demander la désertion du christianisme et le retour au Paganisme, qu'il appelle *la reconstruction de l'ancienne et primitive loi*. Il suppose

comme point de départ l'existence d'une société primitive où les hommes vivaient en paix et dans le bonheur, sous l'empire *de la vérité* qui régnait sur la terre. Cette société s'est divisée en deux courants : l'un oriental, qui a produit les croyances de l'Inde et l'idéalisme rationnel le plus antique ; l'autre occidental, qui avait pour épouse *l'imagination vide*.

Ce dernier trouva un lit stable dans le christianisme ; il a produit *l'impasse dangereuse où se trouve acculée la société contemporaine*.

Ces deux civilisations ont été longtemps en lutte. La civilisation chrétienne, aidée d'une politique corrompue, vainquit violemment la civilisation de la Raison. Heureusement « elle a été anéantie à son tour quinze siècles plus tard par la Renaissance de l'ascendant de la Raison et de l'Intelligence ¹. » Voilà qui est clair. La désertion complète du christianisme, noblement commencée par la Renaissance du quinzième siècle et le retour au Paganisme, tel est le moyen pour l'Europe de sortir de l'impasse où elle est acculée !

Prolongement sonore des blasphèmes et des menaces des Rationalistes français du dernier siècle, ces cris de mort retentissent aujourd'hui dans toute l'Europe. « Cela est vrai, disent les endormeurs ; mais ceux qui les profèrent ne sont après tout

¹ *Introd.*, p. v.

qu'une poignée d'hommes; d'ailleurs, les méchants sont toujours moins forts que leurs principes; et puis n'avons-nous pas pour nous sauver l'armée, Dieu et l'imprévu? — Oui, l'armée, Dieu et l'imprévu, répondent nonchalamment les endormis, et qu'on nous laisse en paix! » Ainsi disaient mot pour mot les endormeurs et les endormis de 1788. Ils ne voyaient pas, ils ne voulaient pas voir que la Révolution dont ils niaient la possibilité était déjà faite, et qu'avant de se manifester dans l'ordre des faits, elle existait dans l'ordre des idées, comme l'enfant dans le sein de sa mère. L'œuf était pondu et couvé : un coup de bec le fit éclore, et vous eûtes 93. L'œuf révolutionnaire existe aujourd'hui : le nier serait folie. Que faut-il pour le faire éclore?...

Une chose est certaine : dans l'ombre où elle est forcée de s'envelopper, la Révolution, c'est-à-dire, comme nous venons de l'entendre, la *philosophie en action*, poursuit opiniâtrément son but, le meurtre des rois pour arriver au meurtre des peuples. Qu'elle réussisse aujourd'hui, ce qui après tout n'est pas impossible, et Dieu sait ce que nous serons demain. En attendant, les adeptes se rient des moyens employés pour empêcher l'éclosion de ses œufs. *Le seul moyen de vous sauver*, disent-ils dans leur brutale franchise, *c'est de tuer la poule qui les pond.* A ce point de vue, rien de plus précieux que

le document suivant, rien de plus propre à nous encourager à poursuivre notre œuvre avec une persévérance inébranlable.

C'est un fait malheureusement trop certain : le régicide est devenu pour ainsi dire endémique chez les nations modernes. Aujourd'hui il semble être en permanence. Depuis moins de dix ans il a fait le tour de l'Europe. L'insuccès ne le décourage pas : il en est à sa neuvième tentative contre la personne de l'empereur Napoléon III. Ce crime, qui, avec le suicide, forme un des caractères distinctifs de notre temps, n'accuse pas toujours dans ceux qui le commettent une hostilité personnelle ; et c'est à nos yeux ce qui le rend plus effrayant. Il implique seulement la volonté persévérante de détruire un ordre social qui ne leur paraît pas conforme au type qu'ils ont dans l'esprit, ni en harmonie avec les besoins de l'humanité.

Or, parmi les régicides contemporains, ceux qui ont fait l'histoire de leurs égarements avouent que c'est au collège qu'ils ont pris l'idée de leur type social et puisé le germe de leurs utopies démocratiques et sanguinaires. Entre tous, on n'a pas oublié Ruffini et Gallenga, deux intimes de Mazzini, dont nous avons rapporté les remarquables aveux. La même cause continue de produire, et, quoi qu'on fasse, elle continuera de produire les mêmes effets.

En voici une preuve péremptoire et d'une date toute récente. Dans son numéro du 27 janvier 1858, l'*Opinione* de Turin, journal avancé des libéraux piémontais, s'exprime en ces termes au sujet de l'attentat du 14 janvier : « Tra gli Italiani, specialmente fra quelli dell' Italia centrale ¹, è più facile che l'educazione, o affatto mancata o diretta dalla sferza del despotismo, renda più duri i caratteri, e se havvene qualcuno di una tempra già inclinata al male, lo esalti fino all' estrema ferocia, cosicchè ne vengano i Pianori, i Pieri, gli Orsini, ovvero i Gasparoni, Passatori e simili.

» L'istruzione secondaria è limitata in gran parte allo studio della lingua latina, e per conseguenza alla storia romana, nella quale il regicidio e l'assassinio politico tiene, conformemente alle idee dell' antichità, una larga parte. La compressione politica si aggiunge a queste cause, e quindi non è da maravigliarsi se le teorie selvaggie dell' assassinio politico, insinuate da ingegni più sottili, trovano, a preferenza, sebbene non esclusivamente, esecutori fra gli Italiani. »

Ainsi, voilà les glorificateurs de Milano et de Bentivegna, les confrères de Mamiani, les compagnons d'armes de Gallenga et de Melégari, les démocrates du Piémont qui se lèvent pour accuser leurs maîtres.

¹ Mazzini, Gallenga, Ruffini, ne sont pas de l'Italie centrale.

Tel est, sans rien changer à leur pensée, le langage qu'ils leur tiennent : « Nous sommes tous des républicains et des révolutionnaires plus ou moins avancés ; les rois nous sont tous plus ou moins odieux ; c'est de nos rangs que sortent leurs assassins : cela est vrai. Mais à qui la faute ? Nous sommes ce qu'on nous a faits ; et c'est vous qui nous avez faits ce que nous sommes. C'est au collège, parmi les républicains et les régicides de l'antiquité, avec qui vous nous faites passer notre jeunesse, que vous nous obligez à chanter en vers et en prose, que nous avons puisé le principe de notre enthousiasme pour les institutions républicaines et pour la liberté *antique*, notre haine *antique* pour les rois, qui ne sont à nos yeux que des despotes, et notre admiration pour leurs assassins. C'est par conséquent au collège, vous pouvez nous en croire, qu'est le premier laboratoire de l'assassinat politique ; c'est là qu'on aiguise entre les mains de la jeunesse les poignards de Brutus et de Cassius ; là qu'on fabrique le fulminate de mercure dont on charge les bombes régicides. »

Ainsi préparés, est-il étonnant qu'au sortir du collège les jeunes gens prêtent volontiers l'oreille aux agents des sociétés secrètes, qui leur promettent la réalisation de leurs rêves démocratiques ? Est-il étonnant qu'ils deviennent leurs affidés et au besoin leurs séides ?

Ce langage des Brutus d'aujourd'hui est d'autant moins suspect qu'il est celui des Brutus d'hier et de leurs prédécesseurs jusqu'à la Renaissance. Reportons-nous au *Moniteur* de 1793, et nous verrons que tous les assassins et les fauteurs des assassins de Louis XVI ont parlé comme les assassins de Charles-Albert, du roi de Naples et de Napoléon III. Et on n'ouvrira pas les yeux ! et on continuera de regarder avec indifférence, peut-être en pitié, une réforme de laquelle dépendent la tête des rois et l'existence même de la société !

Au reproche d'exagération que nous adressent exclusivement les hommes à parti pris et ceux qui nous jugent sur ouï-dire, ils ajouteront peut-être celui de timidité d'esprit : comme il leur plaira. Mais, je l'avoue, je sens un frisson de terreur lorsque je songe que les mêmes livres qui ont formé les régicides des derniers siècles et qui forment ceux du nôtre sont encore, à l'heure qu'il est, entre les mains de la jeunesse ; qu'ils sont l'objet de ses études assidues et de son admiration. Voilà ce qui est, Dieu sait ce qui sera. Une chose est certaine, c'est qu'en semant de l'ivraie on ne récolte pas du froment.

Par son encyclique du 24 mars 1853, Pie IX avait sagement prescrit que tous les auteurs païens qu'on croirait devoir laisser aux mains de la jeunesse fussent complètement expurgés. c'est-à-dire non-seule-

ment au point de vue des mœurs, mais encore et surtout au point de vue des idées, *ab omni labe purgati*. A-t-on tenu compte de cet ordre, plus important aujourd'hui que jamais ¹ ?

Pour en revenir à l'*Opinione*, rien de plus instructif que la conclusion de son article. On dirait que ses rédacteurs sont payés pour soutenir la cause que nous défendons. S'adressant à toutes les nations, et à la France en particulier, ils leur disent : « Nous croyons que vous avez intérêt à éloigner le plus possible le retour d'un semblable événement. Mais ne vous y trompez pas. Ce que vous avez fait jusqu'ici pour atteindre ce but ne suffit point. Punissez, proscrivez, expulsez, prenez des mesures de police, faites des répressions violentes; vous avez fait tout cela jusqu'à l'excès, depuis plus d'un demi-siècle, et vous n'avez obtenu aucun résultat durable. Si vous voulez vous sauver, il vous faut couper le mal dans sa racine, ET APRÈS AVOIR FAIT LE PROCÈS AUX ASSASSINS, LE FAIRE AUX GOUVERNEMENTS QUI LES ÉLÈVENT (C'EST-À-DIRE A L'ÉDUCATION PUBLIQUE). »

« Crediamo che la Francia, come tutto il resto del

¹ Nous seul, objet de tant d'injures, de tant de superbes dédains; nous seul, qu'il soit permis de le dire, avons pris au sérieux la prescription pontificale, en publiant nos deux volumes de *prosa-teurs* et de *poètes* profanes à l'usage des collèges et des petits séminaires.

mondo incivilito, abbia interesse di evitare la più lontana possibilità di un simile evento; ma a questo scopo non sono sufficienti le punizioni, le proscrizioni, le espulsioni, i provvedimenti di polizia, le repressioni violente; ciò s'è praticato ad esuberanza da oltre mezzo secolo in poi, senza alcun effetto durevole: è d'uopo togliere il male alla radice, e dopo avere fatto il processo agli assassini, farlo anche ai governi che li allevano. »

Voilà donc les hommes qui tiennent aujourd'hui l'Europe en échec qui prennent soin de nous indiquer eux-mêmes la cause première du mal et le remède! Voilà, pour parler le langage du jour, les Révolutionnaires qui nous livrent le secret de *tuer la Révolution!* Serait-il possible qu'on s'obstinât à ne rien faire, c'est-à-dire à laisser l'éducation perpétuer tranquillement au sein de l'Europe la dynastie du poignard, sauf à nous réveiller chaque année, chaque mois, au bruit d'un nouvel attentat?

Nous le savons comme tout le monde, la réforme de l'éducation est un remède lent qui ne dispense actuellement d'aucune mesure de sûreté publique. Mais si ce remède ne peut sauver le présent, il est l'unique espoir de l'avenir. Lorsque la France, et surtout le clergé français, voudra l'employer, son action se ressentira dans le monde entier. *Accedet homo ad cor altum, et exaltabitur Deus.*



LA RENAISSANCE.

CHAPITRE PREMIER.

LES COMMENT.

La religion. — La société. — La famille. — Les mœurs. — Les arts.
Le théâtre. — La polémique. — Le paganisme.

Il y a quatre siècles, toute l'Europe, moins quelques petites contrées du Nord, était catholique ; l'Église était le plus grand propriétaire du globe ; sa puissance, reconnue de tous, régissait le monde comme le soleil régit le système planétaire.

Aujourd'hui la moitié de l'Europe n'est plus catholique ; l'autre moitié ne l'est guère qu'à demi ; l'Église n'a plus de racines dans le sol ; sa puissance sociale a passé comme une ombre ; dépouillée, mise en tutelle, vivant du pain de l'aumône, la mère des nations est à peine tolérée parmi ses enfants la reine du moyen âge en est réduite à se faire garder dans sa demeure par des baïonnettes étrangères :

après dix-huit siècles de christianisme, comment cela se fait-il?

Il y a quatre siècles, l'ordre social posait sur le surnaturalisme chrétien. Droit politique et civil, institutions publiques, philosophie, histoire, sciences, littérature, peinture, architecture, langage même, en un mot, toute la civilisation respirait son esprit, portait son empreinte. L'Europe croyait à quelqu'un et à quelque chose, à l'autorité, à la propriété, à la famille. Toutes ces choses reposaient sur une base solide, le droit divin, que nul ne songeait à ébranler, à nier moins encore. Le despotisme de tous et le despotisme d'un seul étaient également impossibles : pas plus que le régicide politique, et surtout l'apologie du régicide politique, les révolutions sociales n'étaient connues.

Aujourd'hui le surnaturalisme chrétien a presque entièrement disparu en philosophie, en histoire, en sciences, en arts, dans le langage même et dans toute notre civilisation. Est-il autre chose, pour la plupart des gouvernements et des hommes d'État, qu'une théorie, belle peut-être, mais surannée? Quelle est la foi politique et sociale de l'Europe? La foi à l'autorité, au principe même de l'autorité; la foi au droit de propriété et aux lois fondamentales de la famille a disparu dans les uns, s'est altérée dans les autres, et les monstrueuses théories de l'an-

rien Paganisme, sur ces différents points, comptent par toute l'Europe et à tous les degrés de l'échelle sociale de nombreux et redoutables partisans.

Et le régicide politique, et l'apologie du régicide sont devenus des faits pour ainsi dire endémiques chez les nations modernes. Des sociétés nombreuses se sont formées, dont les membres prêtent serment de tuer les tyrans, et de se vouer eux-mêmes aux poignards de leurs frères s'ils trahissent leurs promesses. Le Vieux de la Montagne, qui, au moyen âge, épouvanta l'Orient idolâtre ou musulman, s'est établi de nos jours dans l'Occident catholique. Dans toutes les cours il envoie ses assassins, qui exécutent leur mission au nom de Brutus et des Romains, et qui, devant leurs juges, parlent de leurs tentatives comme de faits honorables, dont ils n'ont ni honte ni remords. S'ils succombent, ils ont des vengeurs et des panégyristes ¹. *Après dix-huit siècles de christianisme, comment cela se fait-il?*

¹ Aux apologies de Milano et de Pianori, que nous avons citées dans nos précédentes livraisons, ajoutons, pour l'instruction de tous, la justification, ce n'est pas assez, la glorification d'Orsini et de Pieri par les démocrates italiens et français.

« L'attentat du 14 janvier, dit la *Ragione* de Turin, n'a donc pas été un acte inconsidéré, intéressé et particulier; c'était le résultat inévitable d'une politique néfaste, un corollaire de la situation anormale de la société actuelle et de l'état politique de l'Europe; c'était la pression poignante des larmes et du sang de

Il y a quatre siècles, l'unité et l'indissolubilité du lien conjugal étaient les lois universelles de la fa-

l'Italie; l'explosion de quatre cœurs généreux et d'une noble intelligence; en un mot, ce fut une répression sociale, incarnée en quatre hommes, que l'insuccès conduit à l'échafaud et que le succès aurait glorifiés! C'est l'Italie proscrite, qui entend les gémissements de l'Italie tombée dans le mépris de l'étranger et qui la venge. C'est la liberté violée, qui essaye de se reconstituer par les seuls moyens qui lui restent, par l'initiative de l'individu isolé..... C'est l'Italie représentée par quatre de ses enfants, qui se lève contre la France absorbée dans son chef.

« Maintenant, la lutte est-elle finie? Finira-t-elle avec la tête et le poing coupés des trois condamnés? Non. La lutte reste *plus intense, plus ardente que jamais*... Quand on étouffe la voix d'une nation pour l'empêcher de faire entendre les plaintes des hommes libres, quand on paralyse son bras pour qu'elle ne puisse manier le fusil du citoyen, Dieu, la conscience publique et la morale ne peuvent condamner ceux qui recourent au malheureux et fatal moyen des conspirations, du poignard et des bombes. La morale condamnera *à priori* ces actes répréhensibles; mais la société, dégradée par l'usurpation des droits et des violences qu'on lui fait subir, les absoudra. La loi dira : assassins! la conscience publique répondra : martyrs! La loi dira : échafaud! la conscience publique répondra : Golgotha! A qui la faute? »

Par l'organe de MM. Pyat, Besson et Taillandier, la *Commune révolutionnaire* de Londres ajoute :

« Le fait du 44 janvier est un fait. Or, quel que soit le mode d'accomplissement de ce fait, *hache ou grenade*, il a sa raison d'être. Cette raison d'être existe pour d'autres faits du même genre. Ainsi un Hongrois peut assassiner l'empereur François-Joseph; le Napolitain, un Bourbon; le Romain ou le Français, un Bonaparte. L'assassinat politique est un fait forcé, fatal, logique, par conséquent *nécessaire*.... Ah! les accusés mourront sans remords. ils

mille; le suicide était à peu près inconnu, la mort avec le refus des sacrements, inouïe; les préceptes de l'Église sur le jeûne, l'abstinence, la confession annuelle, la sanctification du dimanche, rencontraient à peine quelques prévaricateurs. Si le christianisme avait à lutter contre les passions du cœur, presque jamais il n'avait à combattre les négations de l'esprit.

Aujourd'hui le divorce est légalement établi dans la moitié de l'Europe; ailleurs règne le mariage civil. Le suicide atteint des proportions sans analogue dans l'histoire même des peuples païens; la mort sans sacrements est un fait journalier; le jeûne, la confession, la communion, les plus saintes lois de l'Église sont pour le plus grand nombre tombées en désuétude; la profanation publique, obstinée, du dimanche, est à l'ordre du jour dans les villes et dans les campagnes; les négations de l'esprit sont aussi nombreuses que les erreurs du cœur, et c'est par millions qu'il faut compter les apôtres de la religion naturelle et les adeptes de la morale de Socrate ¹.

l'ont touché!..... Quant à nous, nous ne pouvons malheureusement prétendre à aucune part dans le mérite de leur action; nous n'avons pas eu l'honneur de participer à leur entreprise. Mais le coq chanterait trois fois, si une voix française ne les saluait pas en présence de leurs juges. Amis, inconnus, mais non méconnus, nous vous saluons! Vous serez vengés! etc. »

¹ Voir les *Débats*, avril 1852 et septembre 1857.

Après dix-huit siècles de christianisme, comment cela se fait-il?

Il y a quatre siècles, l'Europe était couverte, comme d'un manteau de gloire, de maisons de prière et d'expiation volontaire, de magnifiques églises, de splendides cathédrales. A les bâtir l'homme consacrait son or et son génie : pour les embellir il consacrait tous les arts, et afin de faire contribuer le monde entier à l'ornement du sanctuaire, il envoyait, comme Salomon, ses vaisseaux, tous désignés par le nom de quelque saint, chercher dans les mers lointaines les marbres les plus rares, les pierres les plus précieuses : c'était son luxe.

Aujourd'hui et depuis quatre siècles on a dépouillé l'Europe de son manteau royal; on a détruit, pillé, brûlé, transformé en étables, en magasins, plus d'un million d'églises et de couvents; on ne bâtit plus de cathédrales de Paris ou de Reims; le sol se couvre de palais, de casernes, de prisons, de bourses, d'édifices civils. Au lieu d'être réservés au culte de Dieu, le talent, les arts, les pierreries, les marbres, l'or, sont prodigués au culte de l'homme. Ce n'est plus pour aller chercher les reliques des saints ou la terre de l'Haceldama que les navires des nations, affublés de noms païens, parcourent les mers. L'homme s'est fait Dieu, et le luxe a changé d'objet. *Après dix-huit siècles de christianisme, comment cela se fait-il?*

Il y a quatre siècles, il n'y avait pas un seul théâtre en Europe, à plus forte raison de théâtre corrompé ; ni dans les palais, ni dans les galeries, ni dans les jardins, ni sur les places publiques, moins encore dans les églises, le regard du voyageur ne rencontrait de statues, de peintures, de bas-reliefs odieusement obscènes, de nature à enseigner le mal et à faire rougir le front le moins pudique.

Aujourd'hui l'Europe est couverte de théâtres où, chaque nuit, les passions les plus dangereuses sont mises en scène, en présence de millions de spectateurs de tout âge et de tout sexe : et le prestige des décorations, l'éclat des lumières, l'indécence des costumes, la liberté du langage, la séduction de la danse, enflamment l'imagination, émeuvent les sens, préparent et justifient les plus honteuses faiblesses, pour ne pas dire les iniquités les plus coupables. Nos palais, nos galeries, nos jardins, nos places publiques, ruissellent d'obscénités historiques et mythologiques. En mille lieux différents, l'Olympe avec ses dynasties de dieux et de déesses, de génies et de nymphes impudiques, est redescendu dans l'Europe baptisée ¹. *Après dix-huit siècles de christianisme, comment cela se fait-il ?*

¹ L'un des correspondants de l'*Indépendance belge* raconte en ces termes un acte de piété envers les arts, qu'accomplit en ce moment le Paris intelligent, sous la conduite d'un ancien ministre de

Il y a quatre siècles, le monde chrétien reposait en paix à l'ombre de sa vigne et de son figuier, grâce aux victoires que le Christianisme naissant avait

Louis-Philippe, qui officie comme grand prêtre. Le fait communiqué au st; le de l'Indépendance une onction inaccoutumée. Il y a une jolie remarque sur les dames :

« A propos d'art, vos lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de savoir quelle place d'honneur a été donnée dans sa galerie, par M. le comte Duchâtel, à la dernière *Naiade* de M. Ingres, dont l'ancien collègue de M. Guizot est l'heureux possesseur, comme vous savez. On a pu en juger à la récente soirée de M. le comte Duchâtel. Dans un salon spécial, une sorte d'autel a été disposé ; on y monte au moyen de quelques gradins en tapisserie, sous un dais riche et soyeux ; c'est là que la déesse a été mise. Les visiteurs pouvaient la contempler un à un, chacun à son tour. C'est une pieuse procession pour un respectueux pèlerinage. Un phare, habilement combiné d'ailleurs, projette sur la *Naiade* victorieuse des jets de lumière qui la font paraître plus belle.

• Néanmoins, un curieux incident, qui peint l'esprit français, a signalé cette fête que rehaussait une intelligente et noble idolâtrie artistique. Les invités du sexe masculin, avec une déférence qui les honore, s'étaient rangés sur deux files à droite et à gauche du tableau, pour laisser aux dames le privilège de le visiter les premières. Et la plupart de ces dames l'avaient déjà vu dans l'atelier même de M. Ingres, sans que leur pudeur eût songé à prendre l'alarme.

• Mais au milieu de cette affluence solennelle, mais en présence de ces nombreux gentlemen, chaque spectatrice, au moment où elle montait à l'autel, rougissait fort de voir resplendir et rayonner devant ses yeux, et sans voiles, une nymphe toute nue. Plusieurs en ont souffert sans s'apercevoir que la mode a presque atteint aujourd'hui les limites du décolleté mythologique.»

C'est fort bien : mais que dira-t-on à la sociale ?

remportées pour lui, et dont voici le rapide exposé. Quand l'Évangile parut, le Paganisme était maître du monde, *princeps hujus mundi*. Dans l'ordre religieux comme dans l'ordre social, il occupait toutes les positions; il fallut l'en débusquer. Négateur universel, il fallut affirmer tout ce qu'il niait. Le combat s'établit sur toute la ligne : divinité de Jésus-Christ, miracles, dogmes, prophéties, mystères, authenticité des Écritures, tout fut prouvé par le double argument de la logique et du sang. Après quatre siècles d'une lutte acharnée, le Christianisme s'empara de la foi du monde, et resta maître du champ de bataille.

Depuis cette mémorable époque, jusqu'à l'époque non moins mémorable du quinzième siècle, le Christianisme en Occident se repose comme le fort armé dans sa citadelle. Il entretient ses arsenaux, fourbit ses armes, exerce ses soldats, s'enracine de plus en plus dans les institutions et dans les mœurs; mais il n'a point de bataille générale à livrer. Tout se borne à des combats partiels et toujours victorieux contre quelques novateurs isolés. Aussi, pendant cette longue période, on ne voit paraître aucune *démonstration*, à plus forte raison aucune *apologie de la religion*¹. La polémique chrétienne sommeille. Le Christianisme était la vérité; c'était un fait acquis.

¹ Il faut en excepter la Somme de saint Thomas. *Contra gentes*.

Avec la Renaissance, le combat recommence sur toute la ligne. Dès la fin du quinzième siècle, le Panthéisme, le Matérialisme, le Fatalisme, l'indépendance de la raison, c'est-à-dire la négation des vérités fondamentales du Christianisme avec le principe même de toute négation, reparaît armé de sophismes. A sa suite marchent une foule de négations partielles; et cent ans ne se sont pas écoulés que le Christianisme, jusqu'alors sur l'offensive, est obligé de prendre la défensive et de protéger contre l'ennemi chacun de ses dogmes, chacun de ses mystères, les miracles, les prophéties, les sacrements, l'authenticité de la Bible, l'infaillibilité de l'Église, la liberté, la spiritualité, l'immortalité de l'âme, les peines et les récompenses futures, la divinité même de Jésus-Christ, et jusqu'à l'existence de Dieu : comme aux jours de l'ancien Paganisme, la négation redevient universelle.

Avant l'ordre religieux, l'ordre naturel fondé par le Christianisme est battu en brèche; et, quoiqu'il nous en coûte de le dire, la lutte, sur aucun point, n'a tourné à l'avantage du catholicisme. Il a perdu,

Cet ouvrage fut commandé au saint docteur par saint Raimond de Pennafort, général des dominicains, pour les missionnaires qui évangélisaient alors les peuples païens de l'extrême Orient : on s'en servit également contre les Arabes d'Espagne. Ces ennemis étaient hors de l'Europe chrétienne : *Contra gentes.*

en grande partie, ses meilleures positions, et l'ennemi a gagné beaucoup de terrain. La littérature chrétienne, l'art chrétien, la philosophie chrétienne, qui reçurent le premier choc, sont restés sur le champ de bataille. Nous voulons dire que, pour le plus grand nombre, la littérature chrétienne a perdu son prestige, l'art chrétien son auréole, la philosophie chrétienne son autorité. La politique chrétienne est restée sur le champ de bataille, en ce sens qu'elle a cessé de diriger les conseils des princes et d'être l'âme des constitutions et des lois. La théologie avec ses antiques gloires est restée sur le champ de bataille, en ce sens qu'elle n'est plus la reine des sciences, la science mère, de qui vient et à qui se rapporte tout l'ordre scientifique, et par elle remonte à Dieu, principe et fin de toute science. A tout cela l'ennemi a substitué sa littérature, son art, sa philosophie, sa politique, sa science sécularisée et indépendante; il les a fait prévaloir, et leur règne subsiste.

Sur un autre terrain, la lutte n'a pas été plus heureuse. Au seizième et au dix-septième siècle, il fallut combattre le Matérialisme, le Panthéisme, le libre penser des philosophes grecs et de leurs disciples, puis le libre penser de Luther, né du premier. Les champions les plus illustres de la vérité descendirent dans l'arène : et malgré Emser, Eck, Cajetan,

les jésuites Possevin, Canisius et une foule d'autres, la moitié de l'Europe fit défection. Comme toujours, il y eut des retours individuels, même nombreux; mais en fin de compte on n'empêcha pas une nation de tomber dans l'erreur, on n'en ramena pas une au bercail.

Au dix-septième siècle, il fallut combattre encore le Protestantisme et le Césarisme; et malgré Bossuet, Bellarmin, Suarez, le Protestantisme acquit légalement le droit de bourgeoisie ¹ au sein de la vieille Europe, c'est-à-dire que les faux monnayeurs de la vérité furent autorisés à travailler publiquement; et pas un roi, pas un parlement ne fut détourné de se faire césarien.

Au dix-huitième siècle, le mal avait terriblement grandi, aussi bien dans l'ordre politique que dans l'ordre religieux. Il fallut le combattre personnifié dans Voltaire, dans Rousseau, dans les encyclopédistes; et malgré Bergier, malgré Bullet, malgré tous les apologistes français et étrangers, Voltaire et Rousseau furent les rois de leur siècle, et finirent par obtenir l'éclatant triomphe qu'on appelle la Révolution française.

Aujourd'hui nous avons à combattre tous ces éléments condensés, fortifiés, se manifestant par la négation élevée à sa dernière formule, sous le nom

¹ Au traité de Westphalie.

de Rationalisme et de Sensualisme, ou mieux, sous le nom de RÉVOLUTION. Les évêques écrivent de superbes mandements, les prédicateurs prêchent des démonstrations philosophiques, dogmatiques et morales, les prêtres publient des apologies sous toutes les formes; chaque jour les catholiques croisent le fer dans les journaux : malgré tant d'efforts, sommes-nous certains de la victoire? *Après dix-huit siècles de christianisme, comment cela se fait-il?*

Comment, après dix-huit siècles de christianisme, nous retrouvons-nous en face, non plus de l'hérésie, non plus du schisme, mais du NÉGATEUR UNIVERSEL, que le Christianisme naissant trouva maître du monde, le Rationalisme païen? Comment ce négateur a-t-il acquis assez de puissance pour oser fonder publiquement des associations destinées à l'*extirpation complète du Christianisme et de la société?* En présence d'une pareille agression et des catastrophes sans exemple dont elle nous menace, comment se fait-il que dans toute l'Europe chrétienne les organes du mal, les mauvais journaux, par exemple, soient dix fois plus nombreux que les organes du Christianisme? Comment se fait-il que parmi les premiers les plus mauvais regorgent d'abonnés, tandis que les meilleurs parmi les seconds vivent d'aumônes ou sont obligés de liquider en donnant *vingt-cinq pour cent à leurs actionnaires?*

Encore un coup, après dix-huit siècles de christianisme, comment cela se fait-il?

Un dernier comment, dans lequel se résument tous ceux qui précèdent. — C'est un fait que les éléments constitutifs de l'ancien Paganisme sont au nombre de trois : l'élément intellectuel, l'élément moral et l'élément social. L'élément intellectuel, c'est l'émancipation de la raison ou le *Rationalisme*; l'élément moral, c'est l'émancipation de la chair ou le *Sensualisme*; l'élément social, c'est le règne absolu de la force ou le *Césarisme*. C'est encore un fait que ces éléments, parvenus à leur développement complet, se manifestent par quatre grands caractères qui signalent la décadence de la société païenne. Ces caractères sont : l'*incroyance* générale en matière de religion, particulièrement dans les classes lettrées; une *civilisation* matérielle très-avancée; la *concentration* de tout pouvoir religieux et social dans la main d'un homme appelé le divin César, empereur et souverain pontife, *imperator et summus pontifex*; la *fièvre* ardente de l'or et du plaisir.

Lequel de ces éléments nous manque?... Autant que peut le permettre la résistance impérissable du Christianisme, ces éléments n'ont-ils pas repris, ne tendent-ils pas à reprendre de nos jours toute leur ancienne énergie, et ces sinistres caractères peuvent-ils être plus marqués?...

L'incroyance en matière de religion parmi nos classes lettrées, l'indifférence parmi le peuple, ont-elles quelque analogue dans les siècles chrétiens? Malgré leurs protestations de respect, nos philosophes, nos littérateurs, nos savants, nos hommes d'État, croient-ils à la religion? N'ont-ils pas mis les sophismes en circulation dans la société, aussi nombreux que les atomes dans l'air? Il en était de même à Rome aux jours de sa décadence. Cicéron, Ovide, Virgile, Horace, Mécène, Auguste, César, étaient de beaux diseurs sans doute, qui prêchaient au peuple le respect pour la religion des ancêtres, mais des libres penseurs qui se moquaient des flamines et de Jupiter très-bon et très-grand.

Consécration légale de cet état de choses, qu'est-ce que l'indifférentisme politique en vertu duquel toutes les religions sont égales, c'est-à-dire également vraies et également fausses, également bonnes et également mauvaises aux yeux des gouvernements? N'est-ce pas Rome sur le penchant de sa ruine, accueillant dans son sein les religions de tous les peuples, adoptant tous les dieux, autorisant tous les cultes, couvrant de son autorité toutes les négations et toutes les affirmations, ruinant dans l'esprit du peuple romain la religion de ses ancêtres, ne laissant subsister au fond des âmes que la haine de la vérité, et arrivant ainsi au chaos intellectuel

et moral, précurseur du chaos politique et social ?

Notre *civilisation matérielle* surpasse celle des Romains. Études, génie, fatigues, nous lui sacrifions, nous lui rapportons tout : il en était de même à Rome. Cette civilisation, corrompue et corruptrice, parce qu'elle ne tend qu'au bien-être matériel de l'homme, produit deux grands résultats : le luxe et la misère : il en était de même à Rome. Au beau siècle d'Auguste, quand la fortune devenait contraire, quand on n'avait plus de quoi satisfaire ses penchants, quand on était las de la vie, on se tuait. Nous pratiquons aujourd'hui le suicide sur une plus vaste échelle qu'aucun peuple païen connu dans l'histoire ¹.

¹ M. le docteur Lisle a publié un livre sur la statistique, la médecine, l'histoire et la législation du suicide.

« Ce remarquable travail constate que, depuis le commencement du siècle, le nombre des suicides en France ne s'élève pas à moins de 300,000, et cette évaluation est peut-être en deçà de la vérité, car la statistique ne fournit des résultats complets qu'à partir de l'année 1836. De 1836 à 1852, c'est-à-dire dans une période de 17 ans, il y a eu 52,426 suicides, soit en moyenne 3,066 par année.

• Et ce qu'il y a de plus triste à constater, — disait un journal français, la *Patrie*, en citant ces chiffres. — c'est que le fléau marche, marche toujours; il ne s'arrête pas, il ne se repose pas, comme ces maladies générales qui, à certains moments, semblent faire trêve à leurs ravages pour éclater subitement avec une intensité nouvelle. On dirait que ses progrès sont soumis à quelque loi inconnue. Il s'avance d'une façon constante et régulière, et

Le *Césarisme* n'est-il pas redevenu l'âme de la politique moderne? La moitié des rois de l'Europe ne se sont-ils pas faits papes, et l'autre moitié, à quelques exceptions près, ne tendent-ils pas invariablement à le devenir, en absorbant dans les limites du possible le pouvoir spirituel au profit du pouvoir temporel? Chez les Romains, ce règne de la force produisait des oscillations perpétuelles entre le despotisme et l'anarchie : l'assassinat politique semblait passé dans les mœurs. De quoi vivons-nous, si ce n'est d'alternatives incessantes entre le despotisme et l'anarchie? Le régicide ne semble-t-il pas endémique en Europe?

La *fièvre de l'or et du plaisir* résumait toute la vie de l'ancienne Rome aux jours de la décadence :

d'année en année il voit augmenter le pâle troupeau de ses victimes.

» Cet envahissement continu du suicide au sein de la société, malgré le développement des idées civilisatrices, malgré la diffusion des lumières, du bien-être, de l'instruction, n'appelle-t-il pas l'attention la plus sérieuse du publiciste, du moraliste et de l'homme d'État? On a beaucoup écrit, on a beaucoup déclamé contre le suicide; qu'ont produit les pages les plus éloquentes? Tout le monde a dans la mémoire celles de Jean-Jacques : je n'oserais pas dire qu'elles aient empêché un seul individu d'attenter à ses jours...

» Aussi le docteur Li-le le proclame hautement : *c'est dans la réforme de l'éducation qu'il faut chercher le remède contre le suicide* : il n'est pas ailleurs. » — Juin 1857.

Punem et circences. Pour avoir de l'or, on écorchait les provinces, on prêtait ouvertement à vingt-quatre, à trente-deux pour cent; l'honnête Brutus allait jusqu'à quarante-huit : c'était l'agiotage du temps. Aujourd'hui, devant quel moyen recule-t-on pour gagner de l'argent, pour avoir de l'or? De toutes les sciences dont nous nous glorifions, la plus perfectionnée peut-être, c'est la fraude. Avec celle du plaisir, la question d'argent n'est-elle pas en tête de toutes les préoccupations?

Devant le besoin de jouir, nulle barrière n'était sacrée dans la Rome d'Auguste. Au mépris sinon de la loi, au moins de la morale, le divorce était à l'ordre du jour, et le concubinage s'étalait effrontément dans les classes les plus élevées; et la moitié de l'Europe a le divorce légal, et nous avons le mariage civil. Enfin, comme expression dernière du Sensualisme, la courtisane acquiert dans nos capitales modernes l'existence officielle dont elle jouissait dans la Rome des Césars.

Dans un récent travail, un homme du monde, écrivain non suspect, examine ce fait incontestable et nouveau, arrivant à la notoriété publique, à une sorte d'existence régulière, définie, qui n'a pas son analogie dans l'histoire morale des autres siècles. « Que peut, dit-il, la pudeur publique contre un fait reconnu? Or l'existence de ces *demoiselles* en est

un. Elles ont passé des régions occultes de la société dans les régions avouées. Elles composent tout un petit monde folâtre qui a pris son rang dans la gravitation universelle. Elles se voient entre elles; elles reçoivent et donnent des bals; elles vivent en famille, elles mettent de l'argent de côté et jouent à la Bourse. On ne les salue pas encore quand on a sa mère ou sa sœur à son bras, mais on les mène au bois en calèche découverte et au spectacle en première loge. De votre temps ce monde était un marais; il s'est desséché, sinon *assaini*. Vous y chassiez bottés jusqu'à la ceinture, nous nous y promenons en escarpins. Il s'y est bâti des rues, des places, tout un quartier, et la société a fait comme Paris, qui, tous les cinquante ans, s'agrége ses faubourgs : *elle s'est agrégé ce treizième arrondissement*. Pour vous montrer d'un mot à quel point ces demoiselles ont pris droit de cité dans les mœurs publiques, le théâtre a pu les mettre en scène. Telles sont les Vénus de l'agiotage ¹. »

Cet excès d'audace n'est plus seulement la passion et l'entraînement des sens, c'est une des formes de l'impiété systématique; ou plutôt, c'est un flot de paganisme qui, comme tant d'autres, monte et s'élève : la *courtisane* est un souvenir païen au mi-

¹ E. Caro, *Mœurs contemp.*

lieu d'une société chrétienne; quoi qu'on en dise, le fait est plus ancien que *nouveau*.

En résumé, si on envisage la société européenne dans ses caractères principaux, et pour ainsi dire officiels, on est en droit de répéter un mot célèbre : *Pour nous retrouver en plein Paganisme, il ne nous manque que la forme plastique.* Or, APRÈS DIX-HUIT SIÈCLES DE CHRISTIANISME, COMMENT CELA SE FAIT-IL? Comment se fait-il qu'après dix-huit siècles de christianisme, les nations chrétiennes en soient venues à ressembler, presque comme deux gouttes d'eau, aux nations païennes? Comment se fait-il que le sens chrétien se soit affaibli à ce degré? D'où vient que depuis quatre siècles l'Église est obligée de marcher de concession en concession devant l'esprit moderne qui ne lui en fait jamais aucune? D'où vient que le Catholicisme, en Europe, se voit contraint de battre en retraite sur toute la ligne, perdant entièrement l'Angleterre, l'Écosse, la Prusse, la Hollande, la Suède, le Danemark, vingt duchés allemands par le schisme et l'hérésie, et, en partie, la Suisse, la France, le Portugal, l'Espagne, l'Italie même par le Rationalisme et la révolte? D'où vient, depuis quatre siècles, cette désolante stérilité de la défense?

CHAPITRE II.

RÉPONSE AUX COMMENT.

Causes prochaines du mal. — Ce qu'il faut en penser. — Vraie cause.
— Objection, la perte de la foi. — Réponse. — Autre objection, le
péché originel. — Réponse. — Histoire du péché.

En réponse à ces *Comment*, les uns avaient dit : L'abaissement de l'Église, la dislocation de la société, le développement de la puissance ennemie qui, sous le nom de Révolution, tient aujourd'hui l'Europe en échec, tout cela vient de la *Révolution française*. Les autres disaient : Sans doute ; mais la Révolution française vient du *Voltairianisme*. A son tour, reprenaient les troisièmes, le Voltairianisme vient du *Protestantisme*. Ceux-ci : Le Protestantisme n'est pas né comme un champignon sous un chêne, il vient du *Césarisme* ; ceux-là : Le Césarisme lui-même est fils du *Rationalisme*. C'est ainsi que chacun, suivant son point de vue, attribuait le mal actuel à la cause dont il était particulièrement préoccupé.

« On ne peut nier, avons-nous répondu dès le principe, qu'il n'y ait de tout cela dans la *Révolution* et dans la maladie sociale qui en est la suite. Mais toutes ces causes sont-elles réellement des causes, et des causes isolées, indépendantes les unes des autres, et non les effets successifs d'une cause première, les évolutions différentes d'un même principe? Pour le savoir, il faut, l'histoire à la main, faire la *généalogie* de chacune. Si le résultat de cette étude impartiale est de montrer dans tous ces faits le *même principe générateur*, dans toutes ces causes *une racine commune* de laquelle toutes sont sorties, il faudra bien reconnaître pour cause principale et *prochaine* de la Révolution et du mal actuel, ce principe dont tout ce que nous voyons est la conséquence. »

Or, l'histoire consciencieusement interrogée, l'histoire parlant le plus éloquent de tous les langages, celui des faits et des faits nombreux, irréfutables, a répondu trois choses :

La première, que ni la Révolution française, ni le Voltairianisme, ni le Protestantisme, ni le Césarisme, ni le Rationalisme, pris chacun isolément, ne suffisent pour *donner la formule du mal actuel* ;

La seconde, que la Révolution française, le Voltairianisme, le Protestantisme, le Césarisme, le Rationalisme, se proclament tous fils de la Renaissance,

et qu'ils prouvent par des titres authentiques leur généalogie ;

La troisième, que la Renaissance, c'est-à-dire le Paganisme revenu triomphant en Europe au quinzième siècle, est la vraie souche de toute cette famille, le vrai principe générateur dont tous les autres phénomènes ne sont que les évolutions successives ; QU'IL SUFFIT, ET SUFFIT SEUL, POUR expliquer le mal actuel, avec tous ses caractères et dans toutes ses applications.

De là naît ce rapprochement, indispensable à connaître pour orienter la lutte : comme nos aïeux des premiers siècles se trouvaient en face d'un monde païen, qui ne voulait pas devenir chrétien, nous nous trouvons, fils des derniers temps, en face d'un monde qui cesse d'être chrétien pour devenir païen. Ce qui veut dire que LE DUEL EST AUJOURD'HUI ENTRE LE PAGANISME ET LE CATHOLICISME.

Tous n'ont pas accepté cette solution. Aux uns, elle a paru trop simple, aux autres, trop absolue. Les premiers ont dit : « Tout le mal vient de la perte de la foi ; la greffe divine s'est affaiblie parmi nous, et le sauvageon a repris le dessus : *l'Europe s'est déchristianisée*. Telle est la vraie cause du mal. »

Très-bien ; mais la vraie question est de savoir comment la foi s'est perdue et la greffe divine affaiblie ; quand le sauvageon a repris le dessus, com-

ment la vieille Europe s'est déchristianisée? Dans quel siècle, sous quelle inspiration a-t-elle commencé à répudier son passé chrétien, sa théologie, sa philosophie, sa politique, ses institutions, son art, sa littérature chrétienne, en un mot, sa civilisation chrétienne et nationale, pour se reconstituer à neuf et se donner un art, une philosophie, une politique, des institutions, une littérature, toute une civilisation étrangère à sa foi religieuse et à ses traditions historiques, et dès lors corrompue et corruptrice? Qui a continué ce mouvement anormal? qui l'a développé au point de le rendre universel et peut-être irrésistible? Là est la vraie question.

Pour la résoudre, il y a un moyen bien simple. *Les semblables seuls produisent leurs semblables.* Je vois un champ couvert d'ivraie, et je dis avec une certitude absolue : On y a semé de l'ivraie. Quand je parcours un pays où règne le luthéranisme, je dis également, sans crainte de me tromper : On y a semé du luthéranisme. Quand je visite d'autres contrées où l'on professe le calvinisme, le mahométisme, le bouddhisme, je répète avec la même assurance : Ici on a semé le calvinisme, le mahométisme, le bouddhisme. Comment voulez-vous qu'en voyant une société redevenue païenne, autant qu'une société baptisée peut être païenne, je ne dise pas : On y a semé du Paganisme?

Or, quelle est l'époque où se sont faites parmi nous, avec ardeur et sur la plus grande échelle, ces semailles du Paganisme philosophique, politique, artistique et littéraire? Quelle est l'époque qui coupe en deux l'existence de l'Europe chrétienne? Quel est le mot, accepté de tous, qui indique la cessation de la vie ancienne et le retour à une vie nouvelle? Amis et ennemis répondent : Cette époque est le quinzième siècle, ce mot est celui de **RENAISSANCE**.

Par la présence de cet élément nouveau tout s'explique, et la perte de la foi, et l'affaiblissement de la greffe divine, et le développement du sauvageon, et la *déchristianisation* de l'Europe : dès lors la stérilité désolante de la polémique chrétienne, depuis quatre siècles, n'a rien d'étonnant. Quelle est, dites-nous, la cause qui, depuis la même époque, a rendu stérile la polémique en faveur de la littérature chrétienne, de la philosophie, de la peinture, de l'architecture chrétienne, au point que la barbarie de toutes ces choses est restée, jusqu'à nos jours, un des axiomes du monde savant? L'histoire répond : A partir de la Renaissance les générations lettrées de l'Europe entière ont été jetées par l'éducation dans un courant d'idées contraires à la littérature chrétienne, à la philosophie chrétienne, à l'art chrétien. Entrées dans la vie, elles n'ont rien compris à la lutte, si ce n'est pour traiter de *don Quichottisme*

absurde et rétrograde la défense d'une littérature, d'une philosophie, d'un art, synonymes, à leurs yeux, de gothisme et de barbarie.

Il en a été de même dans l'ordre religieux et dans l'ordre social. Sans doute on a vigoureusement attaqué les ennemis descendus dans l'arène, on s'est mesuré corps à corps avec eux ; c'était et c'est encore un devoir, *hæc oportuit facere*. On a flagellé jusqu'au sang les fils qui avaient les maladies honteuses du libertinage et de l'impiété ; mais on a oublié les pères qui les leur avaient communiquées ; on a fait le procès aux élèves, mais on a oublié de le faire à l'éducation qui les avait formés et qui continuait de leur préparer des générations entières de successeurs. Voilà le point capital dont il fallait tenir compte, *et illa non omittere*.

Au lieu de remonter à la source du mal, on a fait et on continue de faire de la polémique personnelle, terre à terre, au jour le jour. Et, après quatre siècles de combats continuels, après une dépense énorme de talent, après des myriades d'apologies, de defenses, de démonstrations irréprochables, de gros et de petits livres, où la beauté de la forme rivalise quelquefois avec la solidité du fond, d'articles de journaux étincelants d'esprit et de verve, qu'avons-nous gagné ? Non-seulement la lutte est toujours à recommencer, mais encore elle est devenue plus

redoutable, soit par les proportions qu'elle a prises, soit par le nombre et l'audace de nos adversaires, soit par l'affaiblissement progressif du sens chrétien dans toute l'Europe. Il en sera toujours ainsi : l'éducation fait l'homme.

Voilà pourquoi chacun peut, sans être prophète, présager l'avenir, et, en dehors du miracle, dire ce qu'il sera. Depuis trente ans et plus, de nobles intelligences, placées comme des phares lumineux sur tous les points de l'Europe, travaillent avec ardeur à une restauration du Catholicisme. Divisant entre tous cette grande tâche, ces illustres ouvriers cherchent à l'accomplir, qui dans la politique, qui dans la philosophie, qui dans l'histoire, qui dans l'art ou dans la littérature. Glorieuses tentatives, mais, nous le disons à regret, efforts impuissants ! Tant que les générations naissantes continueront d'être élevées dans des idées étrangères ou contraires aux grandes idées catholiques, tous ces mouvements partiels demeureront sans résultats sérieux : ou ils s'arrêteront avec le premier moteur, ou ils n'aboutiront jamais à une synthèse générale assez puissante pour changer l'opinion. Un dualisme profond continuera de diviser l'Europe, et finira, comme l'expérience l'a constamment prouvé depuis quatre siècles, par l'éclatante victoire des idées reçues dans l'éducation.

Il suit de là, et je suis heureux de le dire, que

mes adversaires *catholiques* seront facilement pardonnés, car ils ne savent ce qu'ils font. La réforme qu'ils combattent peut seule assurer la victoire, qu'ils désirent autant que moi. *Qu'ils le veuillent ou non, je suis leur conséquence forcée.*

D'autres contradicteurs ont dit : « Votre thèse est trop absolue. Le mal actuel est complexe, il ne peut s'expliquer par une seule cause. »

Le mal actuel est complexe ! De l'aveu de tous, les éléments constitutifs, les causes prochaines du mal actuel, sont la Révolution française, le Voltairianisme, le Protestantisme, le Césarisme, le Rationalisme. Or, à moins de déchirer les unes après les autres toutes les pages de l'histoire moderne, il demeure bien établi que toutes ces causes ne sont que les effets successifs d'une cause première, le Paganisme réintroduit en Europe par la Renaissance et perpétué par l'éducation. Que le mal actuel soit complexe, qui le nie ? Mais le Paganisme n'est-il pas un fait complexe, très-complexe, qui seul explique le mal actuel, soit dans l'esprit qui le caractérise, soit dans les formes qu'il revêt ?

Dans l'esprit qui le caractérise. Quel est cet esprit, sinon la haine, ou la négation élevée à sa dernière formule de tout l'ordre surnaturel chrétien et de tout l'ordre social qui en est sorti ? Or, cette haine, cette négation absolue, ne sont le fait ni de l'hérésie, ni

du schisme, ni même de l'incrédulité ordinaire. Ces puissances hostiles sont des négateurs sans doute, mais seulement des NÉGATEURS PARTIELS. Elles n'admettent pas tout, mais elles ne nient pas tout, ne haïssent pas tout, ne veulent pas détruire tout le Catholicisme en lui-même et dans ses œuvres. LE NÉGATEUR UNIVERSEL, C'EST LE PAGANISME SEUL : le paganisme qui, *déifant* l'homme, le constitue en état d'hostilité complète et implacable avec Dieu, et, ne laissant d'option qu'entre Jésus-Christ et Bélial, ramène la question à ce mot : *Tout ou rien*.

Dans les formes qu'il revêt. Est-ce le schisme, est-ce l'hérésie, est-ce l'incrédulité ordinaire qui ont ressuscité les théâtres païens, inondé l'Europe de statues païennes, enivré les générations de l'amour des hommes, des choses, des lois, des mœurs, des coutumes, des institutions du paganisme? Qui a élevé dans Paris des temples à Cybèle? qui a renouvelé les jeux Olympiques et les repas spartiates? qui a transformé les empereurs en Césars et les peuples en Brutus? qui a coiffé les hommes du bonnet phrygien et couvert les femmes de la jupe athénienne? en un mot qui nous a rendus, dans nos mœurs publiques, tellement semblables aux anciens païens, que si un Grec ou un Romain revenait parmi nous, il se trouverait moins dépaysé que ne le serait Charlemagne ou saint Louis? Pouvez-vous dire que ce sont l'incrédulité

dulité ordinaire, le schisme ou l'hérésie qui ont fait tout cela? Non, vous ne le pouvez-pas; car vous savez comme nous que les *semblables seuls produisent leurs semblables*.

« Vous oubliez le péché originel! Le péché originel, voilà la vraie cause du mal. »

C'est un laïque qui a fait cette importante découverte. Il a prouvé son assertion en nous apprenant qu'il y avait toujours eu du mal dans le monde. De cette leçon d'histoire et de catéchisme qu'il a bien voulu nous donner, il conclut avec assurance en disant : « Vous le voyez; tout le mal ne vient pas de la Renaissance. L'Europe n'est pas devenue païenne pour avoir embrassé la Renaissance, mais elle a embrassé la Renaissance parce qu'elle était païenne : votre thèse *fléchit*. »

Ce qui ne *fléchit pas*, c'est la légèreté avec laquelle certains esprits prononcent leurs jugements. Pleins de confiance en eux-mêmes, ils oublient ce principe élémentaire dans toute discussion sérieuse, qu'il faut se *défier des objections qui sautent aux yeux*.

« Le mal, dites-vous, a toujours existé! » Avons-nous jamais prétendu qu'avant la Renaissance, l'Europe était un paradis terrestre? N'avons-nous pas écrit vingt fois que la Renaissance n'était pas venue comme un champignon sous un chêne, qu'elle avait eu ses préparations dans le passé?

« L'Europe, ajoutez-vous, n'est pas devenue païenne pour avoir embrassé la Renaissance, mais elle a embrassé la Renaissance parce qu'elle était païenne. » — Cela veut dire : Ève n'est pas devenue coupable parce qu'elle a mangé du fruit défendu, mais elle a mangé du fruit défendu parce qu'elle était coupable. La maison n'a pas brûlé parce qu'on y a mis le feu, mais elle a brûlé parce qu'elle était inflammable.

« Vous oubliez le péché originel. » En recherchant la cause du mal actuel, nous avons écrit, ce qui du reste n'était pas nécessaire, que *la révolte originelle est la source première du mal et le type de toutes les révolutions.*

Le péché originel *a bon dos* ; pourtant il n'est pas équitable de mettre à son compte la part qui revient aux causes extérieures. Dire que tout le mal vient du péché originel, cela est vrai, comme il est vrai que tout incendie vient du feu ; mais dire cela, c'est ne rien dire. La question est de savoir pourquoi le feu ne produit pas toujours l'incendie ; pourquoi le péché originel ne produit pas chez tous les hommes, chez tous tous les peuples, à toutes les époques, les mêmes effets ; pourquoi, par exemple, le mal qu'il a produit dans le moyen âge ne présente pas les caractères du mal qu'il a produit depuis la Renaissance. La question est de savoir pourquoi et comment, com-

primé dans la première époque, le péché originel a débordé dans la seconde; quelle barrière a été rompue, quel changement est survenu, quelle cause occasionnelle a jeté l'étincelle sur la poudre, a mis l'éclair en contact avec l'éclair?

Ces questions que l'auteur ne soupçonne même pas, nous allons les examiner. Afin de répondre une fois pour toutes aux reproches d'exagération et d'esprit de système, il est utile de dire quelle part nous attribuons à la Renaissance dans le mal actuel, et quelle part revient au péché primitif.

Sorti avec l'homme du paradis terrestre, le péché ne tarda pas à se manifester dans le monde. Juifs et gentils portaient au fond de leur cœur le germe impérissable du mal. Chez les gentils ce germe fatal prit de rapides développements, et le MAL SE CONSTITUA D'UNE MANIÈRE PERMANENTE A L'ÉTAT RELIGIEUX ET A L'ÉTAT SOCIAL. *L'antiquité païenne fut le règne du péché*¹.

Esclave du démon, devenu le *prince de ce monde*, l'homme païen adora tout, excepté le Dieu véritable. L'orgueil fut Dieu, la chair fut Dieu, la force fut Dieu, sous mille noms divers Satan fut Dieu. Presque toujours au fond des entreprises les plus éclatantes, dans les exploits les plus vantés, dans les maximes et les philosophies les plus admirées, sous les de-

¹ Regnavit peccatum in mortem. — *Rom.* V, 21, etc., etc.

hors les plus brillants d'une civilisation matérielle fort avancée, vous trouvez comme mobiles l'orgueil et la volupté. Dieu n'est compté pour rien ; pas plus que la vie privée, la vie publique ne se rapporte à lui. Ce n'est ni de sa providence que parle l'histoire, ni sa gloire que chante la poésie, ni ses bienfaits que publie l'éloquence, ni ses attributs que les arts reproduisent, ni son autorité que la philosophie prend pour règle, ni ses volontés que consulte la politique. Religion, littérature, société, tout est organisé au point de vue de la glorification de l'homme dans l'orgueil de sa raison et dans l'orgueil de ses sens. Pour tout dire d'un mot : le monde païen, vu dans son ensemble, est un ordre de choses dans lequel *tout* était Dieu, excepté Dieu lui-même ; et en dernière analyse ce *tout* se réduisait à l'homme, esclave et dupe de Satan. Le règne du péché était universel ¹.

Grâce aux soins multipliés d'une providence attentive, le principe mauvais fut toujours comprimé chez les Juifs. Dans le peuple choisi, jamais le péché NE PARVINT A SE CONSTITUER D'UNE MANIÈRE PERMANENTE, NI A L'ÉTAT RELIGIEUX NI A L'ÉTAT SOCIAL. De nombreuses barrières environnaient la nation sainte et la préser-

¹ *Totus in maligno positus*. Jean. I. v. 19 — On comprend que nous parlons du système général, et que nous ne voulons pas dire que toutes les actions des païens étaient des péchés.

vaient du contact des gentils. Depuis le berceau, les Israélites étaient habitués à regarder les païens, malgré les brillants dehors de leur civilisation, comme des prévaricateurs et des pestiférés ; jamais leurs livres n'étaient nommés devant la jeunesse, à plus forte raison mis entre ses mains comme des modèles ; jamais leurs capitaines, leurs législateurs, leurs artistes n'étaient présentés à son admiration. Jamais il ne vint à l'esprit du Juif d'aller chercher chez les gentils le type de ses constructions, le plan de ses édifices, l'idée de ses fêtes, de ses usages, de ses lois, de ses institutions.

Malgré tant de précautions, le germe du mal vient-il à se développer ? Aux premiers symptômes, les avertissements sortent de la bouche des prophètes, les foudres mêmes tombent du ciel, et l'ordre se rétablit. En résumé, le monde judaïque était un état de choses dans lequel, malgré des désordres inévitables, Dieu était l'âme de l'ordre religieux et de l'ordre social, la fin suprême à laquelle se rapportaient l'histoire, l'éloquence, la philosophie, la littérature, les arts, la vie publique et privée, la civilisation tout entière. Le règne du mal n'y fut jamais constitué ¹.

Ajoutons une remarque de *grandissime* importance. Le contact des Juifs avec les gentils ne fut

¹ Nous parlons de la nation sainte proprement dite.

jamais sans danger. Parmi les grandes tentatives de désordre et d'idolâtrie qu'on trouve dans l'histoire du peuple de Dieu, il n'en est aucune qui ne soit due au commerce des Israélites avec les nations païennes ¹. Vers la fin de leur république, ce contact étant devenu général et de longue durée, il en résulta des révoltes intellectuelles plus graves, des forfaits odieux, et ces désordres abominables qui signalèrent la chute de la nation. Ainsi le Paganisme, c'est-à-dire le péché organisé, fut toujours l'agent extérieur qui mit en mouvement le germe du mal contenu, mais jamais éteint dans le cœur du peuple, fils d'Adam avant d'être fils d'Abraham. C'était le feu jeté sur la poudre, l'éclair rencontrant l'éclair.

Telle est la rapide histoire du mal ou du péché dans le monde ancien, tant chez les Juifs que chez les gentils.

Dans la plénitude des temps, le Fils de Dieu descend du ciel pour chasser de son royaume usurpé le prince de ce monde, détruire l'empire du péché, et, sur ses ruines, fonder le règne de la justice ². Après une lutte acharnée, le Paganisme avec ses royaumes, ses richesses, ses dieux, ses temples,

¹ C'est en revenant d'Égypte que Roboam entraîna les dix tribus dans le schisme et dans l'idolâtrie.

² Princeps hujus mundi ejectus foras. Jo. III, XII, v. 31. — Ut dissolvat opera diaboli. I Jo. III, v. 8, etc., etc.

ses arts , sa littérature , sa philosophie , sa politique , sa civilisation corrompue et corruptrice , disparaît enseveli sous ses propres ruines . Le Christianisme victorieux renouvelle la face de la terre et se constitue à l'état religieux et social . Alors paraissent une philosophie nouvelle , un art nouveau , une politique , une littérature nouvelles , des mœurs , des fêtes , des institutions nouvelles , pénétrés de Christianisme , et , dans leur ensemble , ayant pour point de départ et pour point d'arrivée la soumission de l'homme à Dieu en toutes choses . C'est l'antipode du Paganisme .

Pour autant , le virus satanique n'est pas desséché au cœur de l'humanité . Des tentatives de révolte intellectuelle et morale , graves et nombreuses , se manifestent au sein du nouveau peuple de Dieu . Mais l'éternelle gloire du moyen âge sera d'avoir rendu toutes ces tentatives inutiles . Jamais , pendant cette période , le péché ne parvint , pas plus que chez les anciens Juifs , à se constituer soit à l'état intellectuel , soit à l'état moral , soit à l'état politique : pas d'hérésies ni de schismes durables , à plus forte raison pas de Rationalisme ; pas de lois immorales , telles que le divorce ou l'égalité de tous les cultes ; pas de Césarisme accepté et permanent .

Par une conformité bien remarquable , les tentatives de révolte , chez le nouveau comme chez l'an-

cien peuple de Dieu, furent presque toujours le résultat du contact de la Raison chrétienne avec la Raison païenne. Devenu plus intime et plus général à la suite des croisades et de l'importation en Europe des œuvres d'Aristote, ce commerce excita dans les esprits une fermentation vive et générale. Néanmoins l'esprit chrétien conservait assez de force pour la calmer et mettre fin au grand schisme d'Occident. Tout à coup, dans la personne des philosophes grecs, l'ancien Païanisme débarque en Italie. Aux yeux de l'Europe il étale avec orgueil ses prétendues richesses : sa philosophie, son éloquence, sa peinture, sa poésie, sa politique, ses *grands* hommes, ses *grandes* vertus, ses *libertés*, ses institutions religieuses et sociales, toute sa civilisation couverte de brillants oripeaux.

Malgré de solennels avertissements, l'Europe se met en contact avec lui. Bientôt elle admire, elle se passionne, elle rougit d'elle-même. A tout prix elle veut se refaire à l'image de ce monde antique, où l'homme seul, l'homme indépendant, a su créer tant de merveilles. Elle le veut d'autant plus que des entrailles de ce monde sort la voix toujours si douce à l'oreille des fils d'Adam : « Contemplez les beaux siècles où l'homme vécut émancipé ; faites-les revivre, et vous serez comme des dieux. »

« Quand les Grecs chassés de Byzance abordèrent

en Italie, dit M. Matter, l'Europe avait une rhétorique, une logique, une philosophie, une théologie, en un mot, la science du monde et toute une civilisation fondée sur le Christianisme. Or tout cet ordre de choses, toutes ces doctrines et ces institutions, les réfugiés de Byzance vinrent les ébranler jusque dans leurs fondements. L'apparition des Grecs, avec tout ce qui s'y rattacha, devint une sorte de *résurrection de la Grèce antique, de la vieille Athènes et de ses illustres écoles*. C'était la plus belle littérature et la plus belle philosophie qui fussent au monde. Ensemble, elles inspiraient l'amour de la liberté, la haine du despotisme, le mépris de la barbarie. N'était-ce pas s'attaquer à tout ce qui existait ? De là naquit une sorte d'*insurrection contre les mœurs, les doctrines, les usages de l'Occident* ¹. »

Et M. Cousin, qui s'y connaît, ajoute avec bonheur : **LA GRÈCE N'INSPIRA PAS SEULEMENT L'EUROPE, ELLE L'ENIVRA** ².

Ce moment décisif marque la dernière heure de la vieille Europe : arts, littérature, philosophie, politique, civilisation, tout va changer. Les idoles étaient revenues au milieu d'Israël, le fruit défendu miroitait devant les yeux de la nouvelle Ève : l'éclair avait rencontré l'éclair. Désormais en contact

¹ *Histoire des sciences morales*, etc., t. I, p. 34 et 48.

² *Cours d'histoire de la philosophie*, t. I, p. 360.

intime, habituel, général avec le Paganisme ancien, c'est-à-dire avec le péché organisé à l'état religieux et à l'état social, avec le péché paré de tous ses charmes séducteurs, le germe fatal déposé dans le cœur de l'homme chrétien, de l'homme du moyen âge, se développe rapidement. L'avalanche tombe dans le ruisseau du mal et le fait déborder au loin; le virus est ajouté au virus, l'orgueil est multiplié par l'orgueil, le Sensualisme par le Sensualisme, de manière à produire la somme effrayante d'Anti-christianisme dont les quatre derniers siècles seuls présentent l'exemple, et qui, allant toujours croissant, se traduit tour à tour par le Protestantisme, par le Voltairianisme, par la Révolution française, pour aboutir de nos jours, comme dernière expression du Rationalisme païen, à deux associations publiquement organisées, l'une pour *l'extirpation du catholicisme*, l'autre pour *l'extirpation de la société*¹.

Telle est la part que l'histoire assigne au péché originel, et la part qu'elle attribue à la Renaissance dans le mal actuel.

Revenons maintenant à notre critique et à son objection. Vous dites que la vraie, la seule cause du mal c'est le péché originel : veuillez donc nous expliquer quelques faits. Le mal se produit aujourd'hui en Europe dans des proportions effrayantes; de plus,

¹ Voir le dernier chapitre de notre dernière livraison.

il présente sous ses différents rapports non-seulement les caractères intrinsèques d'intensité et de généralité du mal antique, mais encore les caractères extérieurs, la physionomie, les allures, les tendances et les oripeaux du mal antique. Si le fait vient du péché originel, pourquoi s'est-il produit seulement depuis la Renaissance, et non pas au moyen âge? A cette dernière époque le péché originel avait-il abdiqué?

Les navires des nations chrétiennes portent à peu près tous des noms païens, l'Europe entière est couverte de théâtres deux fois païens et par leur structure et par les pièces qu'on y joue. Si le fait vient du péché originel, comment s'est-il produit seulement depuis la Renaissance, et non pas au moyen âge?

Les musées, les galeries, les jardins publics ruissellent de statues mythologiques; les salons mêmes et les chambres à coucher sont souillés d'obscénités païennes de tout genre. Si le fait vient du péché originel, comment s'est-il produit seulement depuis la Renaissance, et non pas au moyen âge?

Pour ne pas parler des autres crimes, le régicide, l'apologie et la glorification du régicide sont aujourd'hui à l'état permanent chez les différentes nations de l'Europe. Si le fait vient du péché originel, comment s'est-il produit seulement depuis la Renaissance, et non pas au moyen âge?

Toutes les écoles philosophiques de l'ancienne Grèce sont revenues en Europe, toutes ont conquis des partisans et accredité leurs erreurs. Si le fait vient du péché originel, comment s'est-il produit seulement depuis la Renaissance, et non pas au moyen âge?

Un jour la plus civilisée des nations chrétiennes a changé de fond en comble son ordre religieux et social, pour adopter l'ordre religieux et social des Grecs et des Romains, leurs constitutions et leurs formes de gouvernement, leurs lois, leur langage, leurs usages, leurs costumes, leurs repas et jusqu'à leurs noms. Si le fait vient du péché originel, comment s'est-il produit seulement depuis la Renaissance, et non pas au moyen âge?

Aujourd'hui les nations chrétiennes, par les trois grands caractères qui les distinguent, l'incroyance générale en matière de religion, le sensualisme et le césarisme, ressemblent aux nations païennes comme deux gouttes d'eau. Si le fait vient du péché originel, comment s'est-il produit seulement depuis la Renaissance, et non pas au moyen âge?

En un mot, si, comme vous le prétendez, tout le mal remonte au péché originel, d'où viennent au mal moderne les caractères propres qui le distinguent? D'où lui vient en particulier cette teinte prononcée de paganisme gréco-romain, inconnue du moyen âge?

Il serait facile de multiplier les questions. Ce qui précède suffit pour montrer que l'objection du critique est sans fondement et que notre thèse *ne fléchit pas*.

Il reste à examiner par quels moyens, sous le nom de *Renaissance*, le Paganisme gréco-romain, ressuscité au quinzième siècle, parvint à s'infiltrer dans toutes les veines du corps social, de manière à le transformer intérieurement et extérieurement, à peu près comme ces liquides savamment préparés par la chimie moderne, qui, introduits dans les arbres, en modifient l'essence et en changent les couleurs.



CHAPITRE III.

PROPAGATION DE LA RENAISSANCE. — MÉPRIS DU MOYEN AGE.

La Renaissance est un enseignement universel. — Premier moyen de propagation, mépris du moyen âge. — Il est barbare dans son ensemble, — dans ses grands hommes, — dans sa langue. — Dictionnaire des PP. Pomey et Joubert. — Le concile d'Amiens. — Lettre de Pie IX. — Dangers du néologisme classique. — Bombo. — Vida.

Pour plusieurs raisons, la question qui va nous occuper est capitale. Quelques-uns semblent croire que la Renaissance a consisté simplement à enseigner le grec et le latin avec des auteurs païens. Supposant, malgré tout ce que nous avons écrit, que nous réduisons notre thèse à ces mesquines proportions, ils se sont écriés fièrement : « Horace et Virgile ! des thèmes et des versions pour expliquer l'Europe actuelle ! c'est une trop petite cause pour un grand effet. La Renaissance ayant été purement littéraire, et par cela même circonscrite dans les classes lettrées, relativement peu nombreuses, comment son influence a-t-elle pu se faire sentir »

toute la société? Cela est impossible; donc il y a exagération évidente. »

Il faut les détromper. Pour cela, nous ne leur demanderons pas comment le chêne vient du gland, ni l'incendie de l'étincelle? Nous leur avons prouvé et nous leur prouverons encore, l'histoire à la main, que la Renaissance n'a pas consisté simplement à enseigner dans les collèges du latin et du grec avec des auteurs païens; qu'elle n'a pas été purement littéraire; qu'elle s'est adressée à toutes les classes de la société; qu'elle a tout envahi, et que tels ont été l'ensemble et la nature de ses moyens de propagation et d'influence, qu'il était moralement impossible à l'Europe d'échapper à la séduction.

Il suit de là que la Renaissance n'a pas été une trop petite cause pour un grand effet, et qu'il n'y a nulle exagération à lui attribuer, avec l'histoire tout entière, le mal qui dévore l'Europe.

Il suit encore que la réaction contre la Renaissance que nous demandons, et de laquelle dépend le salut des sociétés modernes, ne consiste pas seulement dans la réforme de l'enseignement littéraire; elle consiste dans la réforme de tous les enseignements inspirés par la Renaissance. Et comme elle a tout enseigné, et enseigné au point de vue du Paganisme : peinture, architecture, histoire, philosophie, science, droit politique et droit civil, tout

doit être enseigné au point de vue du Christianisme.

A moins de cesser d'être chrétienne, l'Europe n'a pas à choisir. Il n'existe pas pour elle d'autre moyen de reprendre et de continuer les grandes lignes de sa civilisation chrétienne et nationale, violemment brisées par le mouvement anormal du quinzième siècle. En attendant qu'elle le veuille, et pour lui faciliter le retour dans les voies du Catholicisme, nous devons lui montrer comment on l'en a détournée et conduite au précipice. Tel est le double but du travail que nous allons commencer.

Si dans nos différents ouvrages nous nous sommes spécialement attaché à combattre la Renaissance dans l'enseignement littéraire, c'est qu'en effet l'enseignement littéraire est le premier qui mette la raison chrétienne en contact intime avec la raison païenne : *c'est le biberon par lequel les jeunes générations aspirent le poison du Paganisme.* Mais que là soit toute la Renaissance, nous ne l'avons jamais prétendu. Dès notre première publication, nous avons dit tout le contraire, et combattu la Renaissance dans toutes les manifestations artistiques, philosophiques, sociales et religieuses de l'esprit humain. Seulement nous avons soutenu, ce que nous soutenons encore, que la réforme de l'enseignement littéraire est la première condition, la condition indispensable de toute régénération. C'est par l'é-

ducation littéraire que le règne du Paganisme a commencé, il ne peut finir que par là : la raison le dit, et l'histoire le prouve.

Quand la Renaissance parut, au milieu du quinzième siècle, l'Europe avait une langue savante, une philosophie, une poésie, une peinture, une architecture, une politique, toute une civilisation. Le Christianisme, qui avait créé toutes ces choses, les enseignait *seul*, les enseignait *partout*. Sous le nom de Renaissance, le Paganisme gréco-romain aborde en Italie et dit au Catholicisme : OTE-TOI DE LA QUE JE N'Y METTE. Et il monte dans toutes les chaires, et il enseigne une langue, une philosophie, une littérature, une poésie, une peinture, une architecture, une politique, toute une civilisation nouvelle. Son enseignement retentit partout, et, s'insinuant rapidement dans les intelligences, il s'étend *comme la tache d'huile* sur la société tout entière, qu'il pénètre et qu'il transforme.

Le travail fut long. Ce n'est pas dans un jour qu'on *déchristianise* un peuple, à plus forte raison un monde. Il a fallu pour cela d'énergiques et persévérants efforts. Ils ont eu lieu, et qui les connaît ne s'étonne pas que nous soyons aujourd'hui ce que nous sommes. Le premier moyen employé par le Paganisme pour assurer son triomphe fut de déclarer son rival, le Catholicisme. Jamais tâche plus hon-

teuse, jamais conspiration conduite avec plus d'ensemble. Les siècles sur lesquels le Christianisme a régné, les grands hommes qu'il a produits, les grandes choses qu'il a inspirées, les arts et la littérature qu'il a créés, l'ordre social qu'il a formé, la civilisation morale et matérielle dont il a doté l'Occident, sont immédiatement livrés au sarcasme, au mépris, à la haine. Telle est la puissance de ce moyen, qu'il ébranle jusque dans ses fondements, comme dit M. Matter, toutes les créations du Catholicisme.

Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est de voir les hommes religieux, les défenseurs même les plus autorisés de la religion, s'unir aux impies d'alors pour jeter l'outrage aux siècles où l'Église avait régné avec le plus d'empire; c'est surtout de voir que tous les catholiques d'aujourd'hui ne repoussent pas avec une égale indignation cette aveugle complicité. Il est vrai, le plus grand nombre avoue avec candeur qu'on a été entraîné par une sorte de vertige et qu'on a fait fausse route. Avertis par les catastrophes qui ont failli emporter l'Église et la société, ils disent avec douleur : « On a calomnié le moyen âge devant les jeunes générations; nous ne devons accepter que sous bénéfice d'inventaire un enseignement qui, en créant la religion du mépris, a ébranlé le monde jusque dans ses fondements; il

doit être profondément modifié, car il est clair comme le jour que, si nous continuons d'enseigner les mêmes choses et par les mêmes méthodes, nous arriverons rigoureusement aux mêmes conséquences. » Et ils sont les premiers à réagir contre ce funeste enseignement. Toutes leurs sympathies nous sont acquises, mais nous devons les justifier en leur montrant combien leurs plaintes sont fondées.

Il en est d'autres qui, aujourd'hui même, disent avec assurance : « *Laissons les bornes où Charlemagne les a plantées ; CONTINUONS DE FAIRE COMME ONT FAIT NOS PÈRES ; ENSEIGNONS CE QU'ILS ONT ENSEIGNÉ, ET COMME ILS L'ONT ENSEIGNÉ ; TOUT CE QU'ILS ONT FAIT EST BIEN FAIT, IL N'Y A RIEN A CHANGER. »* Cette déclaration, tant de fois répétée depuis quelque temps, développée dans des volumes entiers, soutenue dans des circulaires et des articles de journaux, nous met à l'aise : nous n'avons plus de raison d'imposer silence à l'histoire. Que dis-je ? Ceux qui parlent ainsi ne pourront que nous savoir gré de mettre au grand jour tout ce qui a été fait, dit et enseigné par *nos pères*, depuis la Renaissance. Chaque trait que nous rapporterons sera pour eux un nouveau titre de gloire et un nouvel exemple à imiter : nous ferons dans les limites de notre travail ce qui dépendra de nous pour n'en omettre aucun.

Cela posé, voici un échantillon du langage que

la Renaissance inspire à ses fils à l'égard de leurs aïeux.

Suivant Vivès, le catholique précepteur de la reine Marie d'Angleterre, et l'un des triumvirs littéraires de la fin du quinzième siècle, l'époque antérieure à la Renaissance, c'est la barbarie complète : barbarie dans le langage, barbarie dans la dialectique, barbarie dans la rhétorique, barbarie dans le droit, barbarie dans la médecine, barbarie dans la théologie. Voilà ce qu'il prouve en cinq cents pages dans son traité *De corruptis disciplinis*. En sorte que cette pauvre Europe, élevée par le Christianisme, ne savait ni penser, ni parler, ni écrire, ni raisonner, ni se conduire.

Érasme soutient la thèse de Vivès. Ses *Adages*, son *Éloge de la folie*, la plupart de ses *Lettres*, peuvent être intitulés : *Traité de la barbarie du moyen âge*. Il en est de même des *Lettres des hommes noirs*, de Hutten et de Reuchlin. Pas un humaniste de la Renaissance, catholique ou protestant, Italien, Allemand, Français, Anglais, Espagnol, qui ne se croie obligé de lancer sa diatribe contre le passé. Pour eux, le moyen âge, *en bloc*, c'est la barbarie. Sur ce point, Politien, Ficin, Ermolao Barbaro, Bembo, Pogge, Philelphe, Calderino, Pomponace, Machiavel, Reuchlin, Érasme, Budée, Lambin, Muret, Sepulvéda, Emmanuel de Faria, sont d'accord avec

Luther, Mélanchthon, Ulric de Hutten, Eobanus, Calvin, Bèze, Camérarius, Buschius, Barthius et les autres lettrés du quinzième et du seizième siècle. A leurs devanciers, les humanistes et les philosophes du dix-septième et du dix-huitième siècle font écho, et par la bouche de Voltaire déclarent que « le moyen âge c'est la barbarie, et que tous ces siècles de barbarie sont des siècles d'horreurs et de miracles ¹. »

Ces enfants bien élevés ne s'en tiennent pas à des injures générales. Décomposant pièce à pièce le magnifique édifice bâti par leurs aïeux sous la direction de l'Église, ils déclarent que chaque partie est un morceau barbare. Avant tout, veut-on savoir ce qu'ils disent des architectes? Joseph-Juste Scaliger va nous l'apprendre. Cet humaniste, qui exerça une si grande influence sur le monde lettré de son époque, traite ainsi les Pères de l'Église et les grands hommes du moyen âge : « Origène, dit-il, est un rêveur, saint Justin un idiot, saint Jérôme un ignorant, Rufin un manant, saint Chrysostome un orgueilleux, saint Épiphane un imbécile, saint Basile un superbe, saint Thomas un pédant, ainsi des autres ². »

Robins, cuistres, barbares, dieux disputeurs, dont

¹ *Essai sur les mœurs* t. I, p. 241. — On trouve la preuve détaillée de tout ce que nous venons de dire dans le *Voltaireanisme*, le *Protestantisme* et le *Césarisme*.

² *Mémoires de Viceron*, article *Scalig.*

les écrits sont pleins de niaiseries et de fadaïses ¹, tels sont les noms habituels que les renaissants les plus renommés, Érasme, Reuchlin, Hutten, Rubianus et cent autres donnent aux théologiens, aux philosophes du moyen âge. C'est avec de pareils sobriquets qu'à cette époque on envoyait les plus grands hommes aux gémonies du ridicule, comme en 1793 le mot d'*aristocrate* conduisait le plus honnête citoyen à l'échafaud, sans procès et sans jugement. Si vous leur demandez pourquoi Albert le Grand était un robin et saint Thomas un cuistre; pourquoi, malgré l'Évangile, malgré l'Église, nos aïeux du moyen âge étaient tombés ou restés dans la barbarie, ils vous répondent : « Parce qu'ils ont chassé des Écoles, comme des radoteurs et des imbéciles, Platon, Cicéron, Sénèque, Pline, tous les grands auteurs ². »

Venons à l'édifice lui-même. D'abord la langue est barbare. Pourtant cette langue est celle de saint Bernard, de saint Grégoire, de saint Anselme, du

¹ Robinos, crassos, barbaros... opera aut fatua aut insulsa. — Bede, *in libr. supput. Erasmi*, p. 71; — Audin, *Vie de Luther*, t. I, etc.

² Omnes auctores graves... ex schola ejecerunt, tanquam senes et imbecillam multitudinem e castris, Platonem dico, Ciceronem, Senecam, Plinium. — Vivès, *De corrupt. discipl.*, p. 42; De la Nauze, *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XIII, p. 379, édition in-4°.

chantre angélique de l'Eucharistie, la langue des Papes, des conciles, de l'Église elle-même. N'importe; parce qu'il n'est pas classique, ce langage est barbare. Il faut se boucher les oreilles pour ne pas l'entendre, et, s'il se peut, en effacer jusqu'au dernier vestige. En conséquence, Bembo, Sadolet, Valla, Guarini, Alciat, Philelphe, Pogge, s'étudient à bannir de leurs écrits tout mot qui n'a pas été prononcé par une bouche du *siècle d'or*.

Au dire de plusieurs historiens, on voit de graves religieux, tels que le P. Maffei, jésuite, demander au Pape la permission de réciter le Psautier en grec, pour ne pas se gâter le goût en lisant le latin de la Vulgate. Ce qui est plus grave, on voit d'autres membres de la même compagnie, à l'exemple des principaux renaissants, employer de longues années à composer des Dictionnaires dans lesquels ils substituent, autant qu'ils peuvent, les mots de la langue latine patenne aux mots de la langue latine chrétienne. S'il en est parmi ces derniers qu'une nécessité absolue oblige de conserver, ils ont soin de les *signaler* à la jeunesse. Voici un léger échantillon de leurs travaux.

En 1705 parut le *Grand apparat français avec le latin*, composé principalement de mots tirés de Cécéron, par le Père le Brun. L'auteur donne la liste des *bons* auteurs qu'il a mis à contribution. Dans

cette liste ne figure aucun Père, aucun docteur de l'Église, ni Minutius Félix, ni Lactance, ni saint Cyprien, ni saint Augustin, ni saint Jérôme, ni saint Léon, ni saint Grégoire, ni saint Bernard. Plus heureux sont quelques humanistes du seizième siècle, tels que Muret, Nizolius, etc. Ils ont la gloire d'être cités avec les auteurs du siècle d'Auguste. Ce qui signifie que depuis les païens jusqu'à la Renaissance, il y a eu interrègne pour la langue latine.

L'auteur ajoute : « Recevez donc cet ouvrage que je vous offre de la part de Cicéron. Rendez à l'ancienne Rome son véritable éclat, étendez les bornes de l'empire latin, et faites toujours triompher Cicéron, malgré les Antoines et tous les partisans de Catilina. Malgré votre envie enragée, vous n'avancez rien, cruels persécuteurs de Cicéron. Dans tous les siècles à venir, il ne se trouvera point d'orateur, quelque disert, quelque éloquent qu'il soit, qui ne le reconnaisse pour son maître, et qui n'avoue que Cicéron est le prince des orateurs et l'arbitre des savants. »

Les Pères Gaudin, Monet, Pomey, Joubert, travaillent dans le même esprit que leur collègue. L'Église a des termes propres pour désigner ses fêtes, ses mystères, ses vérités dogmatiques et morales; ces termes sont sacrés et *très-latins*. Tel n'est pas l'avis des Pères. Aussi, lorsque l'enfant chrétien,

aidé de leurs dictionnaires, voudra exprimer en bon latin :

La Visitation de la sainte Vierge, au lieu de dire avec l'Église : *Visitatio beatæ Mariæ Virginis*, il devra dire : *Beatæ Virgini cognatam suam Elisabeth invisenti, festi dies* ;

La Purification de la sainte Vierge : *Anniversarius lustratæ Virginis dies* ;

La Résurrection de Notre Seigneur : *Mysterium Christi Domini redivivi* ;

La Passion : *Christi e cruce pendentis acerba supplicia* ;

L'Incarnation : *Divine humanæque naturæ in Christo consociatio*¹ ;

Le purgatoire : *Peculiaris animarum carcer* ;

Le paradis : *Cæleste beatorum domicilium* ;

L'enfer : *Erebus, Orcus* ;

La peine du dam : *In penam carendus demto sine conspectus Dei optimi maximi*² ;

La consécration : *Prolatio augustæ divini carminis, carnem Christi ac sanguinis* ;

Le baptistère : *Fons lustralis, pontes lustrici, sacra lustrationis fontes, sacra lustratum interiorum piscina*. Après ces charmantes périphrases, on ajoute enfin *baptisterium*.

¹ Et le Nestorianisme ? — ² Ce *Carendus demto sine* est d'Ox de bien trouvé.

Se faire baptiser : *Dare se aquis lustralibus purgandum.*

Être baptisé : *Lustralibus aquis initiari.*

Le parrain : *Pater lustralis.*

La marraine : *Mater lustrica.*

La messe : *Sacrum.*

Dire sa première messe : *Libare Deo sacerdotii primitias ad aram.*

La messe des morts : *Piaculare sacrum.*

L'anniversaire : *Anniversaria feralia, anniversaria parentalia, exuentis anni sacra feralia, anniversaria dies parentalium, feraliorum dies anniversaria.*

Les âmes des trépassés : *Manes, pii manes.* Le dictionnaire a soin d'ajouter : « C'est ainsi que les appelaient les païens. »

Les âmes du purgatoire : *Animæ peculiari flamma suas apud inferos eluentes maculas.*

Les âmes des damnés : *Umbræ, impi manes.*

L'ange gardien : *Genius custos.*

L'eau bénite : *Aqua lustralis.*

Excommunier : *Aliqui divinis civilique congressu interdicerè.*

Canoniser : *Aliquem asserere celo (Ovib.).*

Prier les saints : *Preces adhibere superis.*

Les livres des prophètes : *Libri fatidici.*

Les bons pères, qui ne savent comment nommer les choses chrétiennes, se montrent moins embar-

rassés quand il s'agit de choses profanes. Au mot *petun*, ils traduisent hardiment *petunum*, et au mot *tabac*, *tabacum*.

Ils disent dans leur préface que, si la périphrase est un peu longue, elle n'est pas recevable dans le discours. Exemple : *un tablier*. En beau latin cela s'appelle : *pendens e zona vestium in adversa parte tegmen*. « Si les femmes, ajoutent-ils, parlaient aujourd'hui latin, ne tournerait-on pas celle-là en ridicule qui dirait à sa chambrière : *Heu ! puella, affer huc mihi meum pendens e zona vestium in adversa parte tegmen.* » Ce qui, traduit aussi bien que possible en français, donne cette charmante phrase : Eh ! jeune fille, apporte-moi ici mon pardessus pendant par devant à la ceinture de mes habits.

Tel est le principe ; en voici l'application, d'après le dictionnaire :

Dans le temps de l'Avent : *Intra solemnes dies quibus Christi Domini in terras adventus in Ecclesia catholica celebratur ;*

Un enfant de chœur : *Chori ministerio puer quidam mancipatus, après avoir dit son chapelet, cum peculiare sacra corollæ globulos rite pieque precando decurrisset, apporte un bréviaire, sacrum quemdam libellum, psalmis ex formula persolvendis, afferit, au prêtre qui va dire ses heures, sacerdoti precum canonicarum, statis horis, solemni ritu peragendarum*

sacerdotale pensum, psalmis rite recitandis, prius persoluturo, avant de lire le canon de la messe, quam sacrificii solennes formulas, silentio enuntiantas legeret.

Tout cela ne rappelle pas mal le tablier. Il convient d'y joindre la périphrase du pantalon : *Vestis inferior adstrictior, ab cervice ad imos usque pedes continenti textu pertinens, apleque exprimens artus.* Si donc vous voulez demander en bon latin votre pantalon à votre valet de chambre, vous lui direz : *Heu, puer, affer huc mihi meam vestem inferiorem adstrictiorem, ab cervice ad imos usque pedes continenti textu pertinentem, apleque exprimentem artus.* Ce qui veut dire en français : « Eh, garçon, apporte-moi ici mon habit inférieur, plus serré, descendant sans solution de continuité du cou jusqu'au bout des pieds, et faisant bien ressortir les formes du corps. » Si vous êtes pressé, ou si votre valet de chambre, qui n'est pas rigoureusement obligé d'être bachelier, ne vous comprend pas, il vous faudra prendre patience. S'il vous comprend, la chose devient plus grave. L'appellation cicéronienne que vous venez de débiter ne désigne pas exactement notre pantalon actuel, mais bien le maillot des saltimbanques. S'il vous apporte l'un pour l'autre, consolez-vous ; du moins vous pourrez dire avec François I^{er}, le père des lettres : *Tout est perdu, fors le beau latin.*

Quand les auteurs du dictionnaire osent donner à un objet sacré son nom chrétien, ils ont soin de le cacher derrière un *vulgo*, ce qui veut dire : *latin vulgaire, mauvais latin*. Exemples :

Exaltation de la sainte croix (*vulgo, sed non latine*) : *Exaltatio sanctæ crucis*. (*Latinius*) : *Solem-niori cultu; in sanctam crucem publice indicto exhibitioque sacra dies*.

Contrition : *Acer dolor ex admissa culpa* (*vulgo, contritio*).

Transubstantiation : *Unius substantiæ in alteram transmutatio, transformatio, conversio* (*vulgo, transsubstantiatio*).

Purificatoire : *Sacri calicis peniculum* (*vulgo, sed non latine, purificatorium*). Et ailleurs : *Purificatorium voc non est, sed in sacris usurpari potest*. Ce qui veut dire : dans l'Église il est permis d'être barbare.

Chape : *Trabea sacra* (*vulgo, pluviale*).

Pécheur : *Noxæ reus* (*peccator latinum non est, nec invenitur nisi apud auctores ecclesiasticos*). Tel est le compliment adressé à l'Écriture sainte, aux pères, aux conciles, à l'Église entière, par des religieux instruisant la jeunesse chrétienne.

Jésus-Christ, médiateur des hommes : *Christus hominum reconciliator* (*mediator in usu est apud auctores ecclesiasticos*).

Irrégularité : *Ad ministeria sacra inhabilitas* (vulgo, *irregularitas*).

Examen de conscience : *Actionum suarum ac conciliorum inquisitio* (vulgo, *conscientiæ examen*).

Jésuite : *E societate Jesu* (vulgo, *Jesuita*)¹.

Or, tous ces *vulgo*, tous ces *a. ecc.* ou *a. c.*, *auctor ecclesiasticus*, *auctor christianus*, accolés comme un stigmate aux mots de la langue latine chrétienne, dans les dictionnaires des jésuites et des autres humanistes de la Renaissance, les jeunes gens les traduisent dans leur langage d'écoliers par *latin de cuisine*. Ce qui a lieu encore aujourd'hui a toujours eu lieu, et les élèves des jésuites ne font pas exception. C'est l'un d'entre eux, contemporain du P. Pomey, qui a écrit : « Saint Bernard et Abeilard, au douzième siècle, auraient pu être regardés comme de beaux esprits ; mais leur langue était un *jargon barbare*, et ils payèrent en latin tribut au mauvais goût du temps. » Cet écolier, c'est Voltaire².

Comme les jeunes latinistes doivent être disposés à respecter une Église qui, au dire de leurs savants instituteurs, n'a su parler qu'une langue barbare ! En effet, le P. Pomey soutient dans la préface de

¹ Extraits du *Grand appareil français avec le latin*, par le P. Lejeune, jésuite, 1703, du *Dictionnaire ecclésiastique* du P. Pomey, jésuite, 1716, et du *Dictionnaire* du P. Jeubert, jésuite, 1725.

² *Essai sur les mœurs*, t. II, p. 128.

son dictionnaire que « la langue latine a cessé de vivre depuis plus de *douze siècles*, et qu'elle n'est pas en état de croître jamais ni de jamais rien produire. » Voilà qui est entendu : sous le rapport du langage, Lactance n'est rien ; saint Ambroise, rien ; saint Augustin, rien ; saint Jérôme, saint Léon, saint Grégoire, saint Bernard, rien.

Ce parti pris de dénigrer la langue si respectable, et, quoi qu'on en dise, très-latine des Pères, des papes et des conciles, et de lui substituer un latin suspect, pour ne pas dire un jargon ridicule et souvent inintelligible, n'est pas une aberration particulière aux PP. le Brun, Joubert et Pomey. Sauf quelques exceptions, c'était la manière de voir et d'agir de tous les humanistes de leur temps, et même de la compagnie de Jésus. Ainsi, dans sa quatorzième congrégation générale, elle exclut solennellement du programme officiel de ses études tout écritain de l'Église latine¹. Avec des précédents de ce genre, on comprend sans peine l'attitude que l'esprit de corps a fait prendre à la plupart des révérends pères dans la question des classiques. Mais les temps sont changes. Plus encore que la discussion, les événements contemporains ont dessillé bien des yeux. De même qu'ils comprennent tout ce

¹ Voir le texte de ce programme dans notre *Histoire du calva-rianisme*, p. 298.

qu'il y a d'injuste dans le mépris qu'on a fait si longtemps de l'art chrétien, les pères de la compagnie de Jésus comprendront ce qu'il y a de grave dans le mépris affecté de la langue de l'Église¹, et surtout dans la terminologie nouvelle introduite dans le langage chrétien.

Nous ne savons ce que dirait la congrégation de l'Index d'un livre de théologie écrit dans le beau latin du *Dictionnaire royal*. Ce que nous savons, c'est qu'un des premiers et des plus illustres jésuites, le grand Possevin, attribuait à ces nouveautés de langage les erreurs d'Érasme et de Valla. Ce que nous savons, c'est que le pape Pie IX vient de condamner un semblable abus par sa lettre du 15 juin 1857. Notifiant à l'archevêque de Cologne la condamnation et la soumission du théologien allemand Gunther, il s'exprime ainsi : « Nous n'omettrons pas non plus de remarquer que dans les livres de Gunther est violée au plus haut point la *forme saine du langage*, comme s'il était permis de ne tenir aucun compte des paroles de l'apôtre saint Paul, ou de ce grave avertissement de saint Augustin : nous devons, dans notre langage, nous conformer à une règle certaine, de peur que la licence des paroles

¹ Le concile d'Amiens a condamné ceux qui parlent avec mépris de la langue latine de l'Église.

n'engendre une opinion impie sur les choses mêmes que les paroles expriment ¹. »

Ce que nous savons, enfin, c'est que, pour ne pas souiller leur style de mots chrétiens, mais respecter les belles formes du langage antique, les humanistes de la Renaissance, laïques et prêtres, ont commis par milliers des énormités et des inexactitudes théologiques à peine croyables aujourd'hui. Tout le monde connaît le *Dies Veneris sancta* de l'ancien missel de Besançon, pour signifier le Vendredi saint. Bembo fait dire à Léon X qu'il est devenu souverain pontife par la volonté des dieux immortels, *Se deorum immortalium decretis factum esse pontificem*. Ce même Bembo appelle la sainte Vierge la déesse de Lorette, *deam Lauretanam*; Sannazar, l'espérance des hommes et des dieux, *spes fida hominum. spes fida deorum*.

Vida, évêque de Crémone, va bien plus loin. Il se permet de raconter en ces termes virgiliens l'institution de la sainte Eucharistie : « Déjà le héros prend le pur froment et le gâteau sacré préparé à la hâte, et, le rompant de sa main, le partage entre tous ;

¹ Neque silentio præteribimus, in Guntherianis libris vel maxime violari sanam loquendi formam, ac si liceret verborum apostoli oblivisci, 2 Tim., 43: aut horum quæ gravissime monuit Augustinus : nobis ad certam regulam loqui fas est, ne verborum licentia etiam de rebus, quæ his significantur, impiam gignat opinionem. — *De civ. Dei*, lib. x, c. XXIII.

puis, il remplit une coupe de vin et d'eau *fratche*, prononce un hymne divin sur le mélange qu'elle contient, et la présente *écumante* à ses *compagnons*; bientôt il parle en ces termes : *C'est la vraie image de notre corps, la vraie image de notre sang, que, victime dévouée à mon Père, je répandrai pour tous* ¹. »

Calvin ne dira pas mieux.

¹ Jamque heros puras fruges properataque liba
 Accipiens, frangensque manu partitur in omnes :
 Inde mero implevit pateram lymphaque recenti,
 Et laticis mixti divum sacravit honorem
 Spumantemque dedit sociis : Mox talia fatur :
Corporis hæc nostri, hæc est vera cruoris imago.
 Unus pro cunctis quem fundam sacra parenti
 Hostia.

Lib. II, v. 654.

CHAPITRE IV.

MÉPRIS DU MOYEN AGE.

Barbare dans sa littérature, — dans sa théologie et sa philosophie, — dans l'ordre social, — dans la religion, — dans les arts, — dans l'architecture. — Paroles de Mgr l'évêque d'Arras.

A côté du maître qui, dans les basses classes, apprend aux jeunes chrétiens que le latin du moyen âge est barbare, le professeur de littérature enseigne aux adultes que la littérature du moyen âge est aussi barbare que sa langue. Ce qu'ils disent de la littérature et du langage, d'autres professeurs le disent de l'art, de la philosophie, de la théologie, de la politique : cet enseignement universel forme l'opinion. « En fait de littérature, qu'ont produit les siècles chrétiens ? demandent les membres d'un nouveau triumvirat littéraire. Rien, rien, rien. Pour retrouver les *Mimes* de Sophron et de Labérius, nous sommes des centaines d'amateurs de la belle antiquité qui donnerions très-volontiers tous les ouvrages du plus savant Père de l'Église, saint Au-

gustin, dont nous regretterions seulement la *Cité de Dieu*, à cause de l'érudition qu'elle renferme ¹. »

Pour deux mauvaises plaquettes d'auteurs païens du second ou même du troisième ordre, donner tous les ouvrages du plus beau génie chrétien ! Quel cas faisaient-ils des autres ? Suivant le père Rapin, de la compagnie de Jésus, « les siècles du moyen âge devinrent successivement si grossiers les uns après les autres, qu'ils ne purent rien produire en poésie dramatique digne d'aucune réflexion ². » Fidèles échos de leurs maîtres, Voltaire et Condorcet déclarent que, sous le rapport littéraire en particulier, l'Europe entière, jusqu'au commencement du quinzième siècle, était plongée dans l'ignorance ; que les poésies mêmes de saint Thomas, le *Verbum supernum prodiens*, le *Lauda Sion*, ne sont que des morceaux de barbarie ³. » Ce n'est pas ainsi qu'Horace chantait les Jeux séculaires.

Du moins la médecine, la philosophie et la théo-

¹ Exiguos hos duo libellos nos quidem centeni his in oris incorruptæ antiquitatis amatores, integris undecim sancti Augustini, cujus tamen opus erantium *De civitate Dei* perditum nollemus, voluminibus, perlibenter renumeramus. — Ces trois triumvirs étaient Valekenaeer, Hemster Hays et Rubinkemus. C'est le premier qui parle ainsi dans les *Admiratae* de Theocrite, p. 20, deuxième édition de Leyde.

² *Comparaison des grands hommes*, etc., t. II, p. 171.

³ Condorcet, t. VII, p. 411. Voltaire, *Essai*, etc., t. II, p. 428.

logie, dont le moyen âge s'occupa avec tant d'ardeur, trouveront-elles grâce devant la Renaissance? Écoutons : « Les ecclésiastiques voulurent faire de la médecine une science *occulte*, et ils la cultivèrent seuls. Elle fut alors chargée d'ordonnances *puériles* et de pratiques *superstitieuses*. Rien ne prouve mieux quelles *épaisses ténèbres* couvraient le monde ¹. » « La théologie scolastique fit plus de tort à la raison et aux bonnes lettres que n'en avaient fait les *Huns* et les *Vandales* ². »

« Que sont les scolastiques? s'écrie un des camarades de collège de Voltaire. *De tous les enfants d'Adam, les plus stupides et les plus orgueilleux*. Le pur scolastique tient entre les hommes la place qu'occupe entre les animaux celui qui ne laboure point comme le bœuf, ne porte point le bât comme la mule, n'aboie point au voleur comme le chien, mais qui, semblable au singe, salit tout, brise tout, mord le passant et nuit à tous. Le scolastique, puissant en mots, est faible en raisonnements. Aussi que forme-t-il? des hommes *savamment absurdes et orgueilleusement stupides*. Les siècles d'or des scolastiques furent ces siècles d'ignorance dont les ténèbres couvraient la terre. Alors les hommes, *changés*, comme Nabuchodonosor, en brutes et en mules, étaient sel-

¹ Toulotte, *Histoire de la barbarie*, etc.. t. II. p. 319.

² Voltaire, *Essai*, t. II. p. 319.

lès, bridés, chargés de pesants fardeaux ; ils gémissaient sous le faix de la *superstition*, mais enfin quelques-unes des mules venant à se cabrer, elles renversèrent à la fois la charge et le cavalier ¹. »

Veut-on savoir ce qu'étaient la politique et la religion du moyen âge ? « Jusqu'ici, répond Machiavel, l'Europe n'a eu ni *politique*, ni *vertus sociales*, ni *civilisation*, ou elle n'a eu qu'une politique, des vertus et une civilisation barbares. Seule l'antiquité classique a connu la vraie politique et la vraie civilisation ; c'est à elles qu'il faut les redemander ². »

« Au moyen âge, continuent les disciples du Florentin, les doctrines du Vatican couvrent l'Europe d'épaisses ténèbres. Le pouvoir spirituel et temporel s'entre-choquent et se heurtent à la honte des princes et pour signaler la suprématie des pontifes. Dès lors, l'anarchie s'étend de toutes parts, et l'autorité civile n'a plus de force que contre le faible qu'elle devrait protéger. Une seule puissance est toujours parfaitement obéie, c'est celle qui semble méconnaître la divinité du Christianisme et prétend succéder aux apôtres, quoiqu'elle ait renoncé aux formes de la primitive Église. Cette tyrannie nouvelle enracine l'ignorance et perpétue la barbarie par les décisions des conciles. A la tyrannie des prêtres

¹ Helvétius, *De l'homme* p. 6-9. — ² *Discorsi sopra la prima decade di T. Livio*, p. 4. — Voir le *Césarisme*, p. 132 à 137.

se joint la tyrannie des rois. *Le droit divin est la marotte des tyrans et des imbéciles* ¹ » « *La barbarie a régné en France pendant quatorze siècles,* » conclut le père Cérutti ².

Arrive Luther, qui dit de la religion ce que les Renaissants ses prédécesseurs et ses confrères disent de la langue, de la littérature, de la philosophie, de la politique du moyen âge. Cette religion n'est qu'un amas de superstitions ridicules et barbares, il faut en filer avec elle. « Nourri de la belle antiquité, racontent les historiens protestants, Luther était convaincu que la philosophie et la théologie scolastiques étaient la cause des erreurs qu'il voyait pulluler dans l'Église ; il voyait les soutiens de la superstition romaine s'appuyer sur ces deux moyens pour défendre comme leurs yeux la barbarie de la doctrine et la barbarie des mœurs ; il voyait l'Église romaine asseoir sur cette immense base son pouvoir et son ambition ; il voyait tous les gens de bien impatients de secouer ce joug imposé aux consciences, et il en conclut qu'avant tout il fallait arracher à l'ennemi son armure. A la vue du péril qui le menace, il hésite... **MAIS IL JETTE LES YEUX SUR LES GRANDS HOMMES D'ITALIE QUI LUI ONT OUVERT LA VOIE ; LEUR EXEMPLE AFFERMIT SA GRANDE AME, ET IL COMMENCE L'ATTAQUE... UNE GRANDE**

¹ Toulotte et Riva, *Histoire de la barbarie*, t. I, p. 1 ; t. II, p. 7 et 498. — ² *Exposé des droits de l'homme*, p. 47.

PARTIE DE SA GLOIRE REVIENT AUX LETTRÉS CATHOLIQUES, entre autres Érasme, Vivès, Lefèbre, Nizolius¹.

Ce que les Renaissants *catholiques* ont murmuré de la barbarie de la religion au moyen âge, ce que Luther en dit pour l'Allemagne, Voltaire l'écrit pour l'Europe entière. « Les détails du moyen âge, dit-il, sont autant de *fables*, et, qui pis est, des *fables ennuyeuses*. Tant d'*erreurs*, tant de *bêtises dégoûtantes*, dont nous sommes inondés *depuis dix-sept siècles*, n'ont pu faire tort à notre religion. Elle est sans doute divine, puisque dix-sept siècles de *friponneries* et d'*imbécillités* n'ont pu la détruire. L'entendement humain *s'abrutit* dans les *superstitions les plus lâches* et les *plus insensées*. L'Europe entière croupit dans cet avilissement jusqu'au seizième siècle. Avant François I^{er}, tout était barbare en France². »

Ce langage antifrçais et antireligieux n'est pas seulement celui des impies : on le trouve sur les lèvres des hommes les moins suspects de mépris pour leur patrie et pour leur religion. C'est les larmes aux yeux, et, s'il était permis, en maudissant l'éducation païenne, que nous citons les paroles suivantes à l'adresse du moyen âge : « Les prêtres, croissant de plus en plus en puissance, étaient parvenus à

¹ Brucker, p. 98; Seckendorf, *Histoire de Luther*, p. 403. — Voir notre *Protestantisme*, p. 49 et suiv.

² *Essai*, etc., t. I. p. 311, 384; t. II. p. 428.

s'organiser en un système presque inébranlable. Des sectes de solitaires, vivant à l'abri des cloîtres, formaient les colonnes de l'édifice; le clergé séculier, classé de même en ordres distincts et séparés, exécutait les décrets du pontife romain, qui, sous le nom modeste de pape, s'était placé par degrés à la tête du gouvernement ecclésiastique.

» *L'ignorance, redoublant alors ses voiles, servait à donner à la superstition une apparence formidable; et l'Église, environnée de ténèbres qu'agrandissaient ses formes, marchait, comme un géant, au despotisme... Un grand événement vint porter un coup mortel au christianisme. L'empire d'Orient étant tombé sous le joug des Turcs, le reste des savants grecs se réfugia auprès des Médicis, en Italie... La Renaissance fut bientôt suivie de la Réformation... Érasme avait préparé le chemin à Luther; Luther ouvrit la voie à Calvin; celui-ci à mille autres...*

» *Les hommes reportèrent les yeux en arrière et commencèrent à rougir de leurs folies... Rabelais, Montaigne, Mariana, étonnèrent les esprits par la hardiesse de leurs aperçus politiques et religieux... Louis XIV donna à l'Europe le dernier exemple de fanatisme national, par la révocation de l'édit de Nantes. Le Régent parut, et de cette époque il faut dater la chute presque totale du christianisme. Ce fut alors qu'on vit naître la secte philosophique,*

cause première et fin de la révolution, gouffre dans lequel la religion s'est évanouie avec la monarchie. »

Le christianisme mort, l'auteur intitule le dernier chapitre de son livre : *Quelle sera la religion qui remplacera le christianisme ?*

Ainsi, ignorance, ténèbres, ambition ecclésiastique et despotisme papal, lumières revenues de l'antiquité païenne, destruction par elle du christianisme, œuvre purement humaine qui a fait son temps et qu'il faut remplacer par une autre œuvre également humaine, voilà ce que contient ce passage : et l'homme qui l'a écrit s'appelle Châteaubriand ! Mais c'est Châteaubriand jeune encore, et tel que l'avait fait l'éducation classique ¹.

Mais enfin le moyen âge a couvert l'Europe de merveilles artistiques. C'est là sa gloire ; elle est palpable, la Renaissance du moins ne la lui contestera pas ! C'est le point sur lequel les humanistes païens déverseront le plus de mépris, feront tomber le plus de sarcasmes. Ils vont jusqu'à nier que l'Europe chrétienne ait eu un art quelconque. « Le moyen âge, disent-ils, ne connaissait ni la belle architecture, ni la sculpture perfectionnée, ni la peinture, ni la bonne musique, ni la vraie poésie, ni la vraie éloquence, ni la manière de bien écrire l'histoire, ni la

¹ *Essai sur les révolutions*, p. 588 à 606. — Édition de Londres. In-8°, 1797.

philosophie même ; tout cela ne parvint aux nations que par les Grecs ¹. » D'autres prononcent qu'il a déshonoré l'art et qu'il l'a rendu stérile. « Les beaux-arts, ajoutent-ils, sont nés chez les Grecs. Transplantés chez les *nations asservies*, ils perdirent bientôt leur *noblesse* et leur *dignité* primitives. Esclaves de la *superstition*, ils s'épuisèrent en représentations *ignobles, monotones* et souvent *hideuses* : des croix, des roues, des chevalets, devinrent les ornements mythologiques de leurs tristes productions ². »

Méprisable pour n'avoir rien produit, le moyen âge est odieux pour avoir détruit ce qui existait. « Après que la *barbarie* eut couvert l'Europe pendant des siècles et *détruit* presque tous les monuments des lettres et des arts, le génie humain se réveilla..... Les moines avaient trouvé quelques manuscrits latins; ils n'en parlaient pas un latin moins *barbare*. L'Italie enfin donna le signal de la Renaissance ³. » Dans un ouvrage composé spécialement pour prouver la barbarie universelle du moyen âge, un autre ajoute : « C'est au zèle *turbulent* des chrétiens *fanatiques*, bien plus qu'à l'invasion des peuples du Nord, qu'il faut attribuer la destruction des beaux-arts ⁴. »

¹ Châteaubriand, *Essai sur les révol.*, t. I, p. 113. — ² *Décad. phil.*, t. I, p. 7. — ³ *Id.*, t. III, p. 345. — ⁴ *Histoire de la barbarie du moyen âge*, 3 vol. in-8°, t. I, p. 85, 87 et 118.

Et l'architecture, cette sublime expression de la pensée artistique du moyen âge? Barbare comme tout le reste. Cathédrales de Reims et de Cologne, barbares; portail de Chartres, barbare; chœur de Beauvais, barbare; vitraux de Sens et de Bourges, barbares; tour de Strasbourg, barbare; flèche d'Amiens, barbare; Sainte-Chapelle de Paris, barbare. « L'architecture gréco-romaine fit place à une architecture *sans proportions, lourde, obscure*, appelée *gothique*... L'architecture gothique est à la belle architecture (la grecque) ce que Lucain est à Virgile, Sénèque le Tragique à Sophocle... Quand on aperçoit un édifice gothique, il faut détourner la tête... On a dû faire du style ce qu'on a fait de l'architecture; on a *entièrement abandonné* l'ordre gothique que la *barbarie* avait introduit... La dépravation du goût dans les arts a toujours été un indice et une suite de celle de la littérature. Les ornements *chargés, confus, grossiers* des anciens édifices gothiques, et placés d'ordinaire sans choix, *contre les bonnes règles* et hors des belles proportions, étaient *l'image des écrits et des auteurs* du même siècle.

» Le moyen âge fut l'époque de l'ignorance *sauvage*. Ses bâtiments ne peuvent être l'objet que d'une curiosité *grossière et sans goût*... Les nations modernes ont reçu du gothique un principe *vicieux*. De la subversion totale de l'architecture grecque

naquit en grande partie le goût gothique, dont les monuments *ne tiennent point à l'histoire de l'art...* L'art de l'architecture fut enfoui pendant les siècles d'ignorance. Dans tous les bâtiments qu'élevait alors l'Europe, on ne voit qu'une passion démesurée pour le merveilleux, une confusion d'ornements, *sans choix, sans règle et sans goût*. On n'en exceptera point la cathédrale de Strasbourg, ouvrage du troisième et du quatorzième siècle, et l'un des plus grands édifices qui aient été entrepris alors.

» La révolution opérée par le renouvellement des sciences et des arts au quinzième siècle s'est faite en tout contre le goût appelé gothique... Le mot gothique exprime tout ce qui, dans les arts et dans les mœurs, rappelle les siècles d'ignorance. Le gothique est né non dans l'enfance, mais dans la *décrépitude* de l'état social..... Ce fut une sorte de *monstre*, engendré dans le chaos de toutes les idées, dans la nuit de la *barbarie*. »

On vient d'entendre Fénelon, Bossuet, Labruyère, Rollin, Voltaire, Riva, les encyclopédistes, les professeurs d'architecture, tout le seizième, le dix-septième et le dix-huitième siècle parlant par les rois de l'opinion¹. Ces appréciations, pour ne pas dire

¹ *Lettres sur l'éloquence; Lettres sur les caractères*, c. 1; *Traité des études; Discours préliminaires; Encyclopédie*, article *Architecture; Dictionnaire d'architecture*, t. I, art. *Architecture*, etc., etc.

ces aberrations, dont il serait facile de composer un volume entier, sont prises au sérieux. A partir du seizième siècle on ne bâtit plus ni églises ni édifices gothiques. On en détruit un grand nombre en attendant que la Révolution, digne élève de la Renaissance, vienne, armée de la torche et du marteau, débarrasser presque entièrement le sol de l'Europe civilisée des superfétations *gothiques* qui le déshonorent.

Il va de soi que les mœurs et les institutions sociales du moyen âge sont encore plus maltraitées, s'il est possible, que la littérature, les sciences et les arts. Tout ce qui se peut imaginer d'accusations de barbarie, d'ignorance, de grossièreté, de misère, d'esclavage, de superstition, de crédulité, de libertinage, de brigandage ecclésiastique et royal, de chaos intellectuel et moral, se trouve accumulé dans les ouvrages des Renaissants *catholiques*. En ce point ils sont invariablement d'accord avec les protestants, et tendent à faire du moyen âge l'éternel épouvantail des générations. Aussi le P. Menestrier, jésuite, réunissant tous ces traits épars, définit nettement les siècles antérieurs à la Renaissance : « LE TEMPS OU LES GENS ÉTAIENT A MOITIÉ BÊTES ¹. »

Charlemagne, une demi-bête; saint Louis, une demi-bête; Godefroy de Bouillon, une demi-bête;

¹ *Traité des tournois* p. 77. Édition de Lyon, 1669. In-4°.

saint Bernard, une demi-bête ; Innocent III, une demi-bête ; saint Thomas, une demi-bête ! Si telle était la pensée des sages, quelles devaient être celles de la multitude !

Mais il est temps d'écouter le langage de la raison. « On s'indigne contre le moyen âge, dit un illustre évêque de nos jours, parce qu'on y trouve des vices. Il serait facile de prouver que, dans leur ensemble, ces vices, d'ailleurs très-regrettables et très-incontestés, *n'étaient pas le fait du moyen âge*, mais bien celui des générations précédentes, païennes ou barbares, qui les lui avaient légués, et qu'il rendit certainement meilleures sans les rendre parfaites. *Le fait du moyen âge*, c'est ce qu'il a produit par lui-même et de son propre fonds, et je ne crains pas d'affirmer que par là c'est une des plus grandes et des plus belles époques de l'humanité.

» A ceux qu'une pareille appréciation pourrait surprendre, je me contenterai de dire : Trouvez donc dans l'histoire du monde entier un prince plus grand que Charlemagne ou plus parfait que saint Louis, un génie plus profond que saint Thomas d'Aquin ou plus puissant que saint Bernard ; des édifices plus empreints de l'esprit créateur que nos vieilles cathédrales, ou des décorations plus resplendissantes et plus inspirées que leurs verrières. Trouvez quelque part plus de générosité courageuse et

spontanée que dans les croisades ; plus d'honneur et de délicatesse que dans les chevaliers ; plus de dévouement et d'intrépidité que dans les ordres militaires ; plus de charité sublime que dans les religieux de Saint-Jean de Matha et de Saint-Félix de Valois, pour la rédemption des captifs. Non, jamais il n'y eut tant de grandes créations ni tant de vrais grands hommes, par la raison que jamais, sauf au temps des premiers martyrs, il n'y eut tant de saints.

» Eh bien, voilà ce que le dix-huitième siècle (c'est-à-dire la Renaissance) osa frapper de son mépris, non pas avec quelque réserve, mais sans mesure et sur tous les points... Et ce qui est le plus étonnant dans cette audacieuse injustice, c'est qu'elle fut *partagée par ceux-là mêmes qui n'avaient aucune raison de s'en rendre coupables*. Comme évidemment c'était le christianisme qu'on poursuivait dans toutes ses productions et dans tous ses symboles, on ne peut pas être surpris de la ferveur avec laquelle les incroyants et les sectaires cherchaient à répandre le discrédit sur un âge qui en fut la plus splendide et la plus féconde représentation.

» Mais que les *hommes religieux* se soient unis à tous les impies d'alors pour décrier ce qui faisait la gloire de leur propre culte ; mais que les *défenseurs même les plus éminents et les plus autorisés de l'Église de Dieu* soient entrés hautement

dans cette ligue abominable , pour jeter dédaigneusement leur pierre contre cet âge de foi catholique dont la sainte Église fut la seule souveraine! vraiment on voudrait, pour l'honneur de l'esprit humain, ne pas croire que cette aberration eût jamais été possible! Et cependant l'histoire est là, lumineuse, certaine, implacable ¹... »

Et que dit l'histoire? Elle dit que cette conspiration du mépris est née de l'éducation, qui a enseigné aux générations naissantes qu'au moyen âge les gens étaient à moitié bêtes; et ces générations séduites n'ont cessé de répéter qu'au moyen âge les gens étaient à moitié bêtes. L'opinion publique s'est formée dans ce sens, et nous devons tenir pour certain qu'elle ne changera qu'avec l'éducation.

¹ Discours de Mgr l'évêque d'Arras, 2 décembre 1857.



CHAPITRE V.

ÉLOGES DE L'ANTIQUITÉ PAÏENNE.

Ce qu'était l'antiquité païenne. — Éloges généraux qu'en fait la Renaissance. — Éloge des Spartiates. — Mably, La Guilletière, le maréchal de Bassompierre. — Vérité de cet éloge. — Balzac, le P. Brumoy. — Éloge des Athéniens. — Le P. Brumoy. — Éloge des Romains. — Les Pères Catrou, Rouillé, Kothe. — Ce qu'ils disent des historiens païens. — Dédicace de leur histoire à Louis XV. — Ce qu'ils désirent de ce prince. — Balzac, ses adorations. — Voltaire, Helvétius, d'Holbach, Lavicomterie.

Le premier moyen employé par la Renaissance pour assurer son triomphe est de décrier les siècles chrétiens du moyen âge; le second est d'exalter l'antiquité païenne. Cette nouvelle tâche est accomplie avec autant d'ardeur que la première. Si, comme nous venons de le voir, il était moralement impossible à la jeunesse d'échapper à la séduction du mépris, nous allons voir qu'il ne lui était pas moins difficile d'échapper à la séduction de la louange. Pour la Renaissance, le moyen âge, dans son ensemble, c'est la barbarie : qu'est-ce à ses yeux que l'antiquité païenne?

Il y a dans l'histoire de l'humanité une époque où Satan régna en maître absolu sur le monde ; une époque où l'orgueil était Dieu, où la chair était Dieu, où la force était le droit, où la vertu était ce que sont les vers luisants dans l'obscurité de la nuit ¹ ; où les plus *grands* hommes étaient tels que, s'ils vivaient aujourd'hui, il n'en est pas un qui ne passât en cour d'assises ; où les trois quarts du genre humain étaient esclaves ; où l'homme répandait comme l'eau le sang de l'homme ; où les arts étaient prostitution ; les théâtres et les temples, lupanars ; les cirques, boucheries ; toutes les villes, Sodome ; où enfin la vie religieuse et sociale était telle, qu'elle excitait le dégoût de Dieu lui-même ². Eh bien, dans son ensemble, cette époque fut présentée par la Renaissance comme l'âge d'or de l'humanité, le temps des grands hommes et des grandes choses ; elle l'appela et elle continue de l'appeler la BELLE ANTIQUITÉ !

Des innombrables volumes où s'accroissent depuis quatre siècles les éloges de cette belle antiquité, règne immortel des Grecs et des Romains, détachons seulement quelques pages : commençons par les Grecs. « Quel malheur, s'écrie Mably, si on se lassait d'étudier les Grecs et les Romains ! L'histoire de ces deux peuples est une *grande école de morale et*

¹ Saint François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, liv. XI, chap. x. — ² Act., c. xvii.

de politique. Sparte fut une forteresse inaccessible à la corruption. Les enfants, formés par une éducation publique, se faisaient en naissant une habitude de la vertu de leurs pères. Les femmes étaient faites à Sparte pour animer et soutenir la vertu des hommes. Il est aisé de juger du respect ou plutôt de l'admiration que les Spartiates durent imposer à toute la Grèce¹. »

« S'il y a quelque chose dans l'antiquité, continue de la Guilletière, qu'on puisse regarder comme un chef-d'œuvre de la sagesse humaine, ce sont les *admirables lois de Lacédémone*. En me voyant sur les ruines de Sparte, je ne saurais m'empêcher de commencer par un passage de Procope : Je suis devenu complètement Spartiate ; Lycurgue me tient lieu de toutes choses, plus de Solon pour moi ni d'Athènes ; *et Spartanus plane factus sum ; ac Lycurgus mihi omnia, Solon nihil*. Il semble que LA NATURE N'A JAMAIS PRODUIT DES HOMMES QUE DANS CETTE VILLE FAMEUSE².

» Partout le reste de l'univers, le secours des sciences ou les lumières de la religion ont contribué à discerner l'homme de la bête. A Lacédémone, on apportait en naissant des semences de l'exacte droiture et de la véritable intrépidité. *On venait au monde avec un caractère de philosophe et de conquérant, le*

¹ *Observ. sur les Grecs*, p. VII. 20 à 60.

² Au nom du reste du monde, me et du compliment.

seul air natal y faisait des sages et des braves. Aussi le maréchal de Bassompierre, qui lisait assidûment les coutumes de ce peuple renommé, disait à quelques gentilshommes nouvellement reçus dans les mousquetaires du roi : Si la religion et l'ordre des temps ne me détrompaient, je jurerais que **Tous les Lacédémoniens étaient autant de Chartreux et de Mousquetaires.** Quelle admirable discipline ! chaque enfant de Lacédémone était proprement un élève de la vertu ¹. »

En voici quelques preuves : 1° A Sparte les filles dansaient toutes nues en public ; 2° les femmes étaient les plus corrompues de toute la Grèce ; 3° on se les prêtait publiquement ; 4° on y faisait la chasse aux ilotes ; 5° si un esclave devenait trop gras, on le mettait à mort, et le maître à l'amende ; 6° le nouveau-né faible ou difforme était jeté dans un gouffre ; 7° tous les dix jours les enfants épargnés passaient la revue des éphores, qui examinaient s'ils étaient constitués de manière à rendre un jour quelque service à la république. En cas de négative, ils les envoyaient rejoindre les nouveau-nés débiles dans le gouffre du Taygète, avec cette sentence de mort : Un Lacédémonien ne naît ni pour son père, ni pour sa mère, ni pour lui, mais pour la république.

¹ *Lacédémone ancienne et nouvelle*, par de la Guilette. In-12, 1676, p. 1 à 91.

8° Chaque jeune garçon avait un amant et devait ravir celle qu'il voulait épouser.

Tout cela n'empêche pas un autre Renaissant de dire avec assurance : « LES PREMIERS LACÉDÉMONIENS ONT ÉTÉ DES DEMI-DIEUX, ET NON PAS DES HOMMES ¹. » Et le père Brumoy d'ajouter : « *A quelques articles près, les lois de Lacédémone ont toute la sévérité de la vertu la plus épurée. L'argent s'introduisit chez les Spartiates sans les corrompre, l'État était riche et le particulier laborieux. La fourmi avait été sans doute le modèle que Lycurgue s'était proposé pour faire de Sparte une communauté de citoyens uniquement appliqués au travail, et jaloux de l'épargne jusqu'à la pratiquer dans les paroles ².* »

A ces récits enchanteurs, sortis de la bouche de ses maîtres, est-il un jeune homme qui ne soit tenté de s'écrier : Que ne suis-je fourmi de Lacédémone ! qui nous rendra la république des fourmis spartiates ? Mais s'il continue d'écouter le père Brumoy, bientôt il flotte incertain entre Athènes et Lacédémone. « A Athènes, dit le restaurateur du théâtre grec, l'égalité qui régnait entre des citoyens libres les faisait tous marcher de pair, sans attirail, sans cérémonie, sans pompe, sans esclaves, sans armes. On voyait le magistrat aller acheter lui-même au marché les choses dont il avait besoin. Les rues et les

¹ Balzac. *Le Prince*, ch. xii. — ² *Théâtre des Grecs*, t. I, p. 473.

places publiques étaient remplies de gens oisifs en apparence, et souvent, en effet, on les eût pris pour tels dans tous les temps à les voir s'entretenir par groupes dans les rues, ou s'attrouper dans les amphithéâtres pour raisonner des affaires d'État, de philosophie ou de nouvelles. La ville entière était à la république et au particulier, comme une maison est à l'égard d'une nombreuse famille. Ils auraient été bien surpris de voir un Paris, où l'on passe rapidement sans se connaître et sans se parler. Rien de plus simple que leurs manières, mais rien de plus exquis que leur goût. L'atticisme, dont ils étaient si jaloux, se communiquait aux derniers du peuple. Chacun dans le commerce ordinaire se piquait de parler juste et poliment ¹. »

Il faudrait qu'un jeune rhétoricien fût bien pauvrement doté ou bien sottement aristocrate, pour ne pas rêver d'Athènes et ne pas ambitionner le bonheur d'être membre d'une république où l'on parle en famille des affaires d'État, dans la rue et au théâtre ; où chacun se connaît ; où tous sont égaux ; où il n'y a ni faste ni appareil ; où le magistrat va lui-même au marché comme le simple artisan ; où les derniers du peuple se piquent de beau langage et de politesse. Comment ne pas prendre en dégoût une société où rien de tout cela n'existe ? Comment

¹ *Theatre des Grecs*, t. I, p. 166.

ne pas préférer Athènes, où chacun se dit bonjour, à ce Paris, où l'on passe rapidement sans se connaître et sans se parler? Ah! si je pouvais ressusciter Athènes!

Malheureusement c'est là une peinture idéale : ces brillants dehors ne sont que les ornements d'un sépulcre. Les mêmes cruautés, les mêmes infamies qui souillaient Lacédémone déshonoraient Athènes. Pour être impartial, voilà ce qu'il fallait dire; mais on ne le dit pas, et la plupart des Renaissants n'ont garde de le laisser même soupçonner à la jeunesse.

Avec Athènes et Sparte, Rome partage l'honneur d'avoir été le brillant séjour de la perfection sociale : pour la Renaissance, les Romains et les Grecs furent les demi-dieux de l'humanité. A la fin du dix-septième siècle et dans les premières années du dix-huitième, les pères jésuites Rouillé, Catrou et Rothe composèrent leur grande Histoire romaine en *vingt et un volumes in-quarto*. C'était comme un bain nouveau dans lequel l'Europe devait se tremper plus que jamais aux sources antiques. Rien ne fut négligé pour l'engager à y descendre. Après avoir dit avec raison que le champ de l'antiquité classique avait été, depuis trois siècles, exploré, retourné, passé pour ainsi dire au crible, afin d'y trouver les moindres parcelles d'or qu'il renferme; que rien n'avait échappé aux recherches des savants, ni les sta-

tues, ni les bas-reliefs, ni les bustes, ni les inscriptions, ni les médailles; que nul auteur n'avait manqué d'éditeurs, ni de commentateurs, ni d'interprètes; ils ajoutent que la seule chose qui reste à faire, c'est une histoire de ce grand peuple romain ¹.

D'où vient que ce monument n'a pas encore été élevé? Les auteurs en assignent trois raisons. La première, la grandeur du sujet. « L'abondance de la matière effrayait, et sur un tas de richesses on nous laissait dans l'indigence. Quel sujet que Rome depuis Romulus jusqu'à Tibère! Ses faibles commencements, ses accroissements rapides, son génie pour la guerre, son acquiescement aux *plus sages* mais aux *plus gênantes* lois, le *renversement de ces mêmes lois* fondamentales devenu la *source* de sa puissance et de sa grandeur. L'héroïsme dur et farouche, mais toujours vrai, de ses premiers citoyens, leur fierté, leur désintéressement, leur frugalité, leur intégrité, leur simplicité, leur modération supérieure à leur extrême indigence... Brutus, Fabius, Curtius, Quintius, Manlius, Fabius Decius, Regulus, le vieux Caton, les Scipion... Quels événements et quel tableau ²! »

La seconde, la crainte de profaner, en les touchant, les inimitables auteurs qui, les premiers, ont écrit l'histoire du peuple roi. « Peut-être aussi ap-

¹ Préf. génér. -- ² Préf. génér., I et V.

préhendait-on de ne faire servir que de mémoires à un ouvrage plus complet les *admirables* productions de tant d'auteurs illustres qui nous ont transmis les divers événements de l'ancienne Rome. Les noms de Tite-Live, de Denys d'Halicarnasse, de Polybe, de Plutarque et de tant d'autres les avaient fait *respecter* jusqu'à *n'oser les incorporer ensemble.* »

Si grave qu'elle soit, cette dernière considération doit céder devant la nécessité de donner à l'Europe une grande et complète histoire des Romains. « Quel avantage ! c'est sur le fonds de Tite-Live que nous avons bâti. Quelle pompe ! quelle noblesse de style ! quel feu ! quelle éloquence dans ses harangues ! quelle variété de couleurs ! quelle vivacité dans ses portraits ! Son histoire n'eût pas cessé de nous être utile si la *négligence* de nos pères ne nous eût fait perdre une *décade entière* ! Ce qui nous *console*, c'est que, dans les Grecs, nous avons trouvé de quoi réparer, du moins en partie, une perte qui paraissait *irréparable*.

» L'ouvrage de Denys d'Halicarnasse serait un *trésor* si nous l'avions reçu aussi entier qu'il sortit de ses mains. Ce qui nous en reste nous rend *inconsolables* sur ce que nous avons perdu... Nous réservons une place de distinction à Dion Cassius... Qu'il est *affligeant* de nous être vus privés de ses recherches sur l'histoire entière des Romains !... qu'il est

avantageux d'avoir à travailler d'après un emule de Thucydide, qui l'a presque égalé par la force du style!... Plutarque s'est acquis une réputation si universelle, que nos éloges n'ajouteraient rien au préjugé... Nous n'avons considéré les Commentaires de César qu'avec une espèce de *crainte respectueuse*. Ce sont des tableaux finis, que les plus habiles peintres n'osent retoucher sans *frayeur*... Quel avantage n'avons-nous pas eu d'avoir sans cesse devant les yeux les modèles *les plus parfaits*!... L'imagination s'anime, l'esprit s'étend, les réflexions s'épurent, les sentiments se perfectionnent et l'émulation s'excite. On aurait honte de ramper lorsqu'on trouve dans ses modèles tant de *grandeur* et de *dignité*¹. »

A ces éloges enthousiastes, à cette *crainte respectueuse*, à cette *frayeur*, ne dirait-on pas qu'il s'agit des docteurs de l'Église, des prophètes ou des évangélistes? Et pendant qu'ils gémissent et qu'ils pleurent sur la perte de quelques parcelles des auteurs païens, les Renaissants n'ont pas une larme, pas un gémissement pour la perte des ouvrages chrétiens; de leur bouche ne s'échappe pas un cri d'indignation contre Dioclétien, qui fit brûler dans tout l'empire les Actes des martyrs et la plupart des monuments primitifs de notre antiquité : précieuses

¹ Préf. génér. et Préf. du P. Catrou. XXXVI.

archives d'une république bien autrement glorieuse que celle de Romulus !

La troisième raison contre une nouvelle histoire romaine, c'est que le sujet est étranger pour nous. Là-dessus les RR. PP. de se récrier : « Ceux qui ont remonté à la première origine *de ce qu'ils ont sous les yeux* s'en forment une bien autre idée. Ils ne voient dans le Français qu'un peuple enté sur le peuple romain, *comme le Tartare sur le Chinois*. Le langage même que nous parlons aujourd'hui après treize siècles n'est **PROPREMENT** qu'une *dégradation du leur*. C'est aussi à cette même source que nous avons puisé nos arts ¹, nos sciences, notre goût, nos lois, notre jurisprudence, notre police, l'administration de nos finances, notre discipline militaire, notre tactique, et **NOUS N'AVONS CESSÉ D'ÊTRE BARBARES QU'À MESURE QUE NOUS SOMMES DEVENUS ROMAINS**. Si nous aspirons aujourd'hui à être leurs émules, c'est à leurs leçons, à leurs exemples, à nos liaisons intimes avec eux que nous sommes redevables de nos prétentions. *Nos plus grands hommes dans tous les genres ont été ceux qui les ont le mieux connus et le plus copiés* ². »

Quoi de plus engageant pour les Français à lire sans cesse l'histoire romaine et à devenir Romains ?

¹ Et le Christianisme, et l'Église, et le moyen âge ! Tout cela est non-venu. — ² Préface, t. XXI, p. 21.

Quel bonheur et quelle gloire d'être membre d'une république « où chaque citoyen avait part au gouvernement public; où la liberté attachait tous les soins à tous les intérêts; où les moindres bourgeois regardaient les affaires de l'État comme leurs affaires personnelles; où tout citoyen, fût-il plébéien, se croyait égal ou supérieur aux plus puissants monarques ! » Après cette invitation au peuple français, que reste-t-il pour nous faire Romains, sinon à engager le roi de France lui-même à devenir Romain ? Les auteurs n'y manquent pas. Ils dédient leur histoire au jeune Louis XV, et l'invitent à chercher, non pas dans Charlemagne ou saint Louis, mais dans les anciens Romains, des modèles de vertu et de conduite.

Ils lui disent : « A mesure que l'histoire romaine se développera, Votre Majesté y trouvera toujours un nouveau fonds de réflexions à faire pour la conduite des souverains. Souvent même vous vous trouverez représenté, Sire, dans les vertueux princes qui gouvernèrent Rome les premiers. Vous aimerez à voir dans Romulus un jeune héros qui, au milieu des forêts, à la poursuite des bêtes sauvages, s'endurcit aux travaux militaires... Votre Majesté admirera un sénat où la vertu semblait présider, et dont les arrêts étaient dictés par la sagesse même. Elle ap-

prendra qu'un souverain peut se choisir quand il veut, pour se soulager dans ses travaux, des hommes aussi vertueux que les Fabricius et les Caton, ou que les Cincinnatus, et d'aussi habiles généraux que les Camille et les Scipion..... *Votre gloire croîtra, Sire, à proportion des accroissemens que prendra Rome dans la suite de notre histoire. Tous les ans nous féliciterons Votre Majesté de quelque nouveau succès, et nous aurons de nouvelles comparaisons à faire DE SES VERTUS AVEC CELLES DES PLUS ILLUSTRES ROMAINS.* »

A la voix des instituteurs de la jeunesse, l'opinion publique fait écho : l'Académie répond au collège. Ce qui précède pâlit devant ce que nous allons entendre : « Avouons-le derechef, madame, *il est certain que les grandes largesses de Dieu ont été faites au commencement* ¹, et qu'encore que son bras ne soit pas plus court qu'il n'était, ses mains sont moins ouvertes qu'elles n'étaient. Outre le droit d'aînesse qu'à l'antiquité sur les derniers temps, elle a eu d'autres avantages qui ont fini avec elle, et ne se sont pas trouvés en sa succession. *Elle a eu des vertus dont notre siècle n'est point capable* ². Ce n'est pas à nous

¹ Les païens plus favorisés que les chrétiens, le christianisme, avec tous ses trésors de lumière et de grâce, non avvenu ! Ils en sont tous la !

² La grâce ne peut donc ce que peut la nature, le christianisme ce que peut le paganisme !

à faire les Camille ni les Caton : *nous ne sommes pas de la force de ces gens-là*. Au lieu d'exciter notre courage, ils désespèrent notre ambition : ils nous ont plutôt bravés qu'ils ne nous ont instruits. En nous donnant des exemples, ils nous ont donné une peine inutile : ils nous ont donné ce que nous ne saurions prendre, ces exemples étant d'une telle hauteur qu'il n'y a pas moyen d'y atteindre ¹.

« Il peut y avoir une âme privilégiée, une personne extraordinaire, un héros ou deux en toute la terre; mais il n'y a pas une multitude de héros, il n'y a pas un peuple de personnes extraordinaires. *Il n'y a plus de Rome ni de Romains*; il faut aller les chercher sous des ruines et dans des tombeaux : **IL FAUT ADORER LEURS RELIQUES!!** »

Continuant son dithyrambe, le rhéteur ajoute : « **ADORONS CES GRANDS MORTS**, ces antiques exemples, et portons notre encens où l'on cherche leurs temples. En la personne d'Auguste, je considère la fin du bon temps, comme sa fleur en celle de Scipion. Ce serait une satisfaction *sans pareille* ² de savoir les choses qui se disaient entre Scipion et Lélius, Atticus et Cicéron, et les autres *honnêtes gens*

¹ Jeunes Français, voulez-vous être un peu quelque chose, étudiez, imitez ces hommes divins!

² Pas même celle d'avoir entendu Notre-Seigneur conversant avec ses apôtres.

de chaque siècle. Nés dans l'empire, nourris dans les triomphes, *tout ce qui sortait d'eux portait un caractère de noblesse*. Tout était remarquable et de *bon exemple*, voire leur secret et leur solitude. Ayant vu dès leur enfance traîner des rois captifs par les rues, et d'autres rois suppliants et sollicitateurs, ils ne pouvaient garder rien de bas dans leurs esprits, émus et purgés par de tels spectacles. LA LIE MÊME D'UN TEL PEUPLE ÉTAIT PRÉCIEUSE.

» Je le dis comme je le pense : ils ne faisaient pas un geste ni ne poussaient un mouvement au dehors qui fût indigne de la souveraineté du monde. ILS RIAIENT MÊME AVEC UNE SORTE DE DIGNITÉ. »

A l'adoration des hommes se joint le fétichisme pour leurs œuvres. « Vous ne permettez point à votre esprit de rien trouver de *mauvais*, non pas même de *médiocrement bon*, de ce qui vient de la *bonne antiquité*. Voici un de vos dogmes, et auquel j'ai souscrit il y a longtemps : C'EST UNE ESPÈCE DE SACRILÈGE DE NE PAS ASSEZ ESTIMER LES ANCIENS!!

» Dissimulons, déguisons, cachons, s'il est possible, les *petits manquements* des grands personnages, à tout le moins en public, et pour donner bon exemple au monde. En certaines occasions, soutenons contre notre avis particulier, *contre le témoignage de nos yeux*, contre les objections de notre

dialectique et de notre grammaire, que ces grands hommes n'ont point fait de fautes, ou que leurs fautes ont été belles; qu'ils n'avaient point de défauts, ou que leurs défauts étaient plutôt des vertus imparfaites que des vices¹... Quand nous croirons être obligés de nous départir de leurs sentiments, **DORONS ET PARFUMONS NOS OBJECTIONS!!**

» Demandons permission d'avoir des scrupules, d'hésiter, de douter; parlons de nos doutes comme les peuples présentent leurs requêtes à leurs souverains; ne disons pas qu'ils s'égarent, disons que nous ne pouvons pas les suivre; **QUE LES AIGLES VOLENT TROP HAUT ET QUE LES HOMMES LES PERDENT DE VUE!!** »

Cette adoration de l'auteur pour l'antiquité classique nous donne la mesure de son estime pour le moyen âge, et pour tout ce qui n'était pas païen. Lui-même s'en explique en ces termes : « Mon dessein, dit-il, n'est pas d'abrutir le monde. Je ne veux point faire revenir cette *nuit obscure* qui couvrait la terre lorsque les princes de Valois et ceux de Médicis furent *divinement* envoyés pour chasser la barbarie des siècles passés. J'aime bien mieux un grain de sel de nos amis de l'antiquité, un morceau de leurs ragoûts, que vos rivières de lait et de

¹ La cruauté, l'usure, la luxure, le suicide, la sodomie : belles-fautes, vertus imparfaites!

miel, que vos montagnes de cassonnade et toutes vos citrouilles confites¹. »

Quand on songe que ces lignes si insultantes pour le Christianisme, qu'on accuse hautement de n'avoir produit ni un caractère, ni une vertu, ni un sage, ni un héros comparable aux Grecs et aux Romains, sont sorties de la plume de l'un des fondateurs de l'Académie et de la langue française, le grand Balzac; quand on songe que ce culte idolâtrique de l'antiquité est publiquement professé par un chrétien sincère; quand on songe que ces appréciations incroyables sont écrites par un homme dont le siècle de Louis XIV ne prononçait le nom que chapeau bas, qu'elles sont en grande partie adressées à cette célèbre marquise de Rambouillet, dont l'hôtel, fréquenté par tous les beaux esprits de l'époque, était l'école du goût, le sanctuaire d'où sortaient les oracles régulateurs de l'opinion, où enfin il fallait, comme Bossuet lui-même et tant d'autres, faire une sorte de stage pour entrer avec distinction dans le monde lettré; quand on songe à tout cet ensemble de circonstances, comment veut-on que la jeunesse n'ait pas admiré d'une admiration infatigable les Grecs et les Romains? Comment veut-on que le théâtre n'ait pas constamment pris ses sujets et ses

¹ Balzac, *Œuvres*, 2 vol. in-fol., édition 1665, t. II, p. 429, 431 et 443; préface du *Socrate chrétien et le Prince*, ch. XII et XIII.

modèles chez les Grecs et chez les Romains? Comment veut-on qu'un jour la société elle-même n'ait pas joué son existence, pour se refaire à l'image des Grecs et des Romains?

Cette glorification sans réserve de l'antiquité païenne n'est ni une aberration individuelle ni un fait passager. Depuis quatre siècles, la plupart des Renaissants, religieux, prêtres et laïques, pensent et parlent comme Balzac. On formerait des volumes entiers de leurs a'orations. « C'est à vous, madame, s'écriait le roi du dix-huitième siècle, Voltaire, c'est à vous à conserver les *étincelles* qui restent encore parmi nous de cette *lumière précieuse* que les anciens nous ont transmise. NOUS LEUR DEVONS TOUT ¹. »

« Le prêtre du moyen âge, ajoute Helvétius, se saisit de l'autorité, et, pour la conserver, décrédita la *vraie gloire* et la *vraie vertu*; il ne souffrit plus qu'on *honorât* les Minos, les Codrus, les Lycurgue, les Aristide, les Timoléon... O VÉNÉRABLES THÉOLOGIENS! Ô BRUTES ²! »

« Ne traitons pas d'insensé, continue d'Holbach, l'enthousiasme de ces génies vastes et bienfaisants qui nous ont guéris de nos erreurs. Arrosons de nos pleurs les urnes des Socrate, des Phocion; lavons

¹ Lettre à la duchesse du Maine.

² *De l'homme*, sect. I, ch. ix, p. 35.

avec nos larmes la tache que leur supplice a faite au genre humain. Répandons des fleurs sur le tombeau d'Homère. ADORONS LES VERTUS DES TITUS, DES TRAJAN, DES ANTONIN, DES JULIEN ¹. »

« Athènes, Rome et Sparte sont les seuls points lumineux qui brillent au milieu de la barbarie universelle du genre humain : DEPUIS SOCRATE JUSQU'A NOUS IL Y A UNE LACUNE DE TROIS MILLE ANS ². »

¹ *Système de la nature*, t. I, p. 293.

² Lavicomterie, *Discours sur la morale calculée*. — Voir notre *Histoire de la Révolution française*.



CHAPITRE VI.

ÉLOGES DE L'ANTIQUITÉ PAÏENNE.

Éloge particulier des hommes et des choses. — Espèce de litanies en l'honneur de tous les écrivains de l'antiquité. — Éloges plus détaillés de Tite-Live et de Thucydide, de Pindare et d'Horace par le P. Rapin ; — de Cicéron, par Erasme et Lambin ; — de Tacite, par l'abbé de la Bletterie.

Après avoir adoré dans son ensemble l'antiquité païenne, la Renaissance l'adore en détail : les hommes et les choses sont l'objet de ses louanges idolâtriques. Nous l'avons entendue traiter les grands hommes du christianisme de barbares, de cuistres, de brutes, de robins, et offrir tous leurs ouvrages en échange de quelques lambeaux des auteurs païens les plus obscurs. Écoutons maintenant l'espèce de litanies qu'elle compose en l'honneur des Grecs et des Romains, et l'éloge qu'elle fait de leurs écrits :

« Qu'est-ce que César ? un dieu s'il n'était pas mort. Hérodote ? le lait des muses. Tite-Live ? une mer tranquille. Cicéron ? l'âme de l'éloquence. Ovide ? le trésor des muses. Catulle ? le peigne des

muses. Stace? un cheval ailé. Démosthène? Hercule nu. Isocrate? le Nérée des orateurs. Pindare? l'aigle. Sophocle? l'orgueil des muses. Eschyle? le sommet du Parnasse. Caton? le plus grand des mortels. Quinte-Curce? l'élégance et la grâce. Denys d'Halicarnasse? le rhéteur historien auquel nul n'est à préférer. Ennius? le premier des poètes, adorable comme les vieux chênes. Euripide? le génie dont chaque vers est un oracle. Ésope? le philosophe des enfants, divinement inspiré. Hésiode? le plus sage et le plus éloquent des poètes.

» Homère? le très-divin, le très-sage, l'inspirateur de tous les génies, le comble et la colonne de l'éloquence, l'homme sans rival, le seul poète du genre humain. Horace? le phénix des lyriques. Perse? le plus savant des satiriques. Pétrone? la douceur, la candeur, l'éloquence et la grâce. Plin l'Ancien? l'interprète de la nature, le très-éloquent, le très-véridique, l'incomparable. Plin le Jeune? un autre Cicéron. Plotin? l'écho divin du divin Platon. Plutarque? le précepteur de Trajan, le philosophe, l'historien, le politique, le maître admirable de la morale. Polybe? le grand historien, le grand orateur, le grand philosophe, le sanctuaire de la saine politique. Plaute? le prince de l'élégance latine, dont les muses parleraient la langue si elles parlaient latin. Quintilien? le roi des professeurs, le plus grand des orateurs,

plus riche et plus solide que Cicéron. Sophocle? le prince de la tragédie. Salluste? le premier des historiens romains. Térence? le plus parfait des comiques. Varron? le plus savant des Romains. Vitruve? le maître de l'architecture. Virgile? le Platon des poètes, le dieu de la poésie ¹. » Nous en passons, et des meilleurs.

Au dire des Renaissants, que furent, sous le rapport des mœurs, non-seulement ces génies sans rivaux, mais encore les autres païens d'une célébrité plus modeste? des saints, des hommes divins, des modèles de toutes les vertus. « Si les sophistes de la Grèce affectèrent l'originalité de conduite, ils ne se distinguèrent pas moins par la *chasteté et la pureté de leurs mœurs*. La frugalité, le mépris des plaisirs, toutes les vertus morales brillaient dans leur caractère ². » A tel point que, s'ils vivaient aujourd'hui, il n'en est pas un seul qui ne fût au bain!

Bonnes pour fixer dans l'esprit l'idée principale que doit éveiller le nom de chaque auteur, ces formules abrégées ne suffisent pas à exprimer toute l'estime que les Renaissants professent, et qu'ils dé-

¹ Ils osent bien ajouter : *Illud quoque in Virgilio laudandum, quod castus et recundus in poesi, ita moribus adeo modestus et pudibundus fuit, ut vulgo parthenias diceretur.* — Balth. Bonifac., *Hist.*, Ludier., 1656. In-4°, lib. XV, etc.

² Châteaubriand, *Essai sur les révolutions*, p. 558

sirent inspirer à la jeunesse chrétienne pour les hommes du Paganisme. Dix volumes in-folio ne renfermeraient pas leurs admirations. Sous leur plume ces admirations deviennent les axiomes des universités et des collèges : ridicule, barbare même, serait le jeune homme qui ne les accepterait pas pour règles de ses pensées. Voici quelques-uns de ces axiomes émanés du P. Rapin, jésuite, et longtemps professeur de rhétorique à Paris :

« On doit convenir qu'on ne peut rien savoir en perfection dans les belles-lettres *que par le commerce des anciens* ¹.

» Quelque génie qu'on ait, quand on se pique de science, on ne peut y réussir sans un goût particulier pour la *plus pure* et la *plus saine antiquité*.

» On ne s'attache pas assez à ces grands originaux, qui sont les *seuls* qu'il faut se proposer pour se former l'esprit... Tout BIEN CONSIDÉRÉ, on ne trouve rien de *sain*, rien de *solide*, que dans le commerce qu'on peut avoir avec eux ².

» Dès qu'on s'écarte de ces sources si pures, on est sujet à ne pas marcher sûrement dans la voie des belles-lettres, *qu'on ne peut apprendre que par eux* ³. »

¹ Ce qui veut dire que ni les prophètes, ni les Pères de l'Église, ni le christianisme, ne sauraient former un vrai littérateur!

² Rien de *sain*, rien de *solide* dans saint Athanase, dans saint Augustin, dans saint Jérôme, dans saint Leon!

³ Œuvres, t. I, p. 1 et suiv. — Amsterdam, 1709; édition in-12.

Afin d'exciter l'ardeur de la jeunesse, l'auteur expose les principales qualités des auteurs païens. Il dit : « Le mérite de Démosthène et de Cicéron est si *grand*, qu'on ne peut ni le connaître ni en être touché sans avoir soi-même bien du mérite... Chacun demeure d'accord que l'éloquence n'a jamais formé deux plus grands orateurs, ni la politique deux hommes d'État plus accomplis. Ils avaient l'un et l'autre beaucoup d'honneur et d'intégrité¹; et même la mention fréquente qu'ils faisaient des dieux leur avait acquis une opinion de piété, qui fait de fort grands effets sur les esprits...

» Je n'entreprends la comparaison de Tite-Live et de Thucydide que pour mieux faire connaître leur prix, et parce que je les crois les plus propres de tous à former le sens et la raison... jamais le bon sens n'a été débité dans un goût plus pur que dans ces deux auteurs.

» Pindare et Horace ! Je n'ai ni assez d'esprit ni assez de capacité pour parler à fond et décider du mérite des deux plus grands poètes lyriques que l'antiquité ait jamais produits... Ce qu'il y a de plus semblable en ces deux poètes, c'est qu'ils étaient tous deux de complexion fort amoureuse... Nous apprenons d'Athénée que Pindare était amoureux démesurément. Il nous en rapporte une chanson dans

¹ C'est ce que nous verrons plus tard.

laquelle Pindare s'abandonne à l'amour : *Aimons, mon âme, et donnons-nous à l'amour.* D'OU L'ON PEUT CONCLURE QUE NOUS DEVONS BIEN REGRETTER la perte que nous avons faite de la plupart de ses ouvrages, puisque nous voyons par cet échantillon que les Jeux, les Ris, les Grâces et l'Amour ne se sont pas trouvés dans les seules odes de Sapho et d'Anacréon ; mais que Pindare se défaisait aussi quelquefois de cette sévérité majestueuse qui paraît dans les ouvrages qui nous restent de lui ¹. »

Pour l'honneur du pieux jésuite, nous aimons à croire que ses regrets ne sont pas très-sincères. Ce qui est sincèrement regrettable, c'est que le désir d'être tenu pour ne le céder à personne en connaissance et en estime de la belle antiquité porte des religieux et des prêtres à écrire de pareilles choses, surtout dans des ouvrages destinés à former le goût de la jeunesse.

Ailleurs, les axiomes du savant professeur deviennent de longs et élogieux commentaires. « Je ne sais, dit Érasme, prêtre lui aussi et religieux, si mon jugement s'est formé avec l'âge, mais il est certain que, depuis que je touche à la vieillesse, je prends plus de plaisir à cette lecture que je n'ai jamais fait dans les premiers temps de ma vie.

» Ce n'est pas seulement le tour *divin* de son

¹ Rapin, Œuvres, t. I, p. 28, 175, etc.

style, c'est sa *morale* et la *sainteté* de son cœur qui m'enchantent. En un mot, il a inspiré mon âme et *il m'a rendu meilleur*. Je ne balance donc pas à *presser notre jeunesse* d'employer le temps à lire ses ouvrages et à les *apprendre par cœur*, plutôt que ces frivoles disputes ¹ qui ne sont aujourd'hui que trop en usage. Pour moi, *quoique ma vie soit sur son déclin*, lorsque j'aurai fini ce qui m'occupe actuellement, je ne ferai pas difficulté de me *réconcilier* avec mon Cicéron ², et de renouer avec lui un commerce qui a été *malheureusement interrompu* pendant plusieurs années ³. »

Entendez-vous ce prêtre à cheveux blancs et qui avait tant à expier, au lieu de revenir à des idées sérieuses et de se préparer à la mort en méditant les divins oracles, professer jusque sur le bord de la tombe une admiration juvénile pour un auteur païen, et, en pénitence de ne l'avoir pas assez lu, promettre de se réconcilier avec lui et presser la jeunesse chrétienne de l'apprendre par cœur !

S'il faut en croire un autre Renaissant, Érasme avait raison, car Cicéron tient lieu de tout : il est le manuel des rois, le bréviaire des prêtres, le livre de

¹ C'est ainsi que les renaissants désignent les discussions théologiques sur les plus graves questions de l'ordre religieux et de l'ordre social. — ² Et avec Dieu.

³ *Epist. ad Joan. Vlatenum. in Cicér. Quæst. Tuscul.*

tous les âges et de toutes les conditions, l'instituteur universel. Prêtons l'oreille; celui qui va parler est un célèbre professeur de rhétorique. « Cicéron, dit-il, est la source intarissable de toute science et de toute littérature. Voulez-vous de l'histoire, de la poésie, de la morale de la politique, n'importe quelle connaissance digne d'un homme libre? allez la puiser à cette fontaine, elle est assez abondante pour éteindre la soif la plus démesurée, pour arroser les prairies les plus vastes.

» Tous ont à apprendre de lui : que tous viennent donc à son école : à son école, les jeunes gens; à son école, les vieillards; à son école, les particuliers; à son école, les magistrats; à son école, les villageois; à son école, les citadins; à son école, les malheureux et les affligés; à son école, les heureux et les favoris de la fortune; à son école, les pauvres et les mendiants; à son école, les riches et les opulents; à son école, les hommes obscurs et sans nom; à son école, les nobles et les illustres; à son école, les plébéiens; à son école, les patriciens; à son école, les prêtres; à son école, les laïques; à son école, les Français; à son école, tous les étrangers; à son école, les militaires et les civils; à son école, les petites gens; à son école, les grands personnages et les princes; à son école, les soldats; à son école, les empereurs; à son école, les poètes; à son école,

les orateurs; à son école, les grammairiens; à son école, les philosophes; à son école, les médecins; à son école, les jurisconsultes; à son école, les royalistes; à son école, les républicains. Enfin, de tous les mortels il n'en est pas un seul, de quelque âge, de quelque pays, de quelque condition, de quelque rang, de quelque génie, de quelque nation qu'il soit, qui, à l'école de Cicéron, ne puisse devenir *et meilleur et plus savant*. C'est donc ce Cicéron, ce très-savant, ce très-éloquent, ce *très-intègre*, ce *très-chaste*, ce *très-saint homme*, que j'offre au public ¹. »

Suit un immense éloge de la Renaissance, âge d'or de l'Europe dont l'étude de Cicéron est la cause et dont elle sera la gloire. Eh! monsieur Denis Lambin, professeur à l'Université de Paris, si vous aviez eu à parler de l'Évangile, quel langage auriez-vous employé? Après vous avoir entendu, quel cas voulez-vous que fasse la jeunesse des Pères de l'Église et même de l'Écriture sainte? Ne croira-t-elle pas que le salut du monde dépend de l'étude

¹ Ab hoc discunt pueri; ab hoc senes; ab hoc privati, etc... Denique nemo est mortalium cujuscumque sit vel aetatis, vel loci, vel ordinis, vel fortunæ, vel studii, vel nationis, quin a Cicerone et melior et doctior fieri possit... Hunc igitur illum Ciceronem, doctissimum virum, eloquentissimum, integerrimum, castissimum, sanctissimum... in publicum edendum curavi. — Dionys. Lambinus; *Cicer. Vita ad Carol. IX, Fr. reg.*, p. 233.

de Cicéron? Quoi qu'il en soit, en lisant votre prose ridicule et boursouflée, elle aura la preuve ou que vous ne savez guère imiter Cicéron, ou que Cicéron est un mauvais modèle de rhétorique.

Ce que le grave Lambin dit de Cicéron, un autre Renaissant le dira de Tacite. « Après être sorti d'un collège de province, écrit l'abbé de la Bletterie, où j'avais fort rarement entendu nommer Tacite, et toujours avec quelque épithète désobligeante, il me tomba par hasard entre les mains. On m'avait dit, et je croyais sur parole, que Corneille Tacite était un écrivain peu intelligible, un politique visionnaire, et ce qui, pour lors, me touchait bien davantage, que Corneille Tacite ne parlait pas très-élegamment. J'ouvris Corneille Tacite timidement, comme le P. Maffée aurait ouvert un bréviaire latin, et tremblant pour la belle latinité, dont je croyais avoir fait acquisition ¹. »

« Je me tirai comme je pus des premières pages, qui, malgré mes préventions, ne me parurent pas trop difficiles et m'inspirèrent la curiosité de lire le reste... Insensiblement Tacite se dévoilait à mes

¹ Cet auteur, avantageusement connu par son histoire latine des conquêtes des Portugais dans les Indes, craignant de gâter son style, ne lisait aucun ouvrage d'une latinité tant soit peu suspecte. LA VULGATE ET LES PERES LATINS LUI FAISAIENT PEUR. Il avait obtenu du pape la permission de dire son bréviaire en grec. *Je ne sais en quelle langue il disait la messe.* — Note de la Bletterie.

yeux... Je tressaillais de joie, j'étais hors de moi-même. Il me semblait que jusque-là je n'avais été qu'un *automate* ; je croyais *penser, raisonner et réfléchir pour la première fois*¹. Bientôt je fus tellement épris de mon auteur que **NOUS NE NOUS QUITTIONS PLUS**. Confesserai-je ici *l'excès* de mon enthousiasme ? Tous les autres écrivains de l'antiquité me devinrent insipides auprès de Tacite, ou ne m'intéressaient que relativement à lui. »

Oui, monsieur l'abbé, confessez-vous et frappez-vous fortement la poitrine. L'excès dans lequel vous êtes tombé est presque irrémissible. Mépriser les auteurs chrétiens, les Pères de l'Église, c'est pour un prêtre une peccadille, sinon une œuvre méritoire ; mais trouver insipides les auteurs païens, y compris Cicéron, le très-chaste et le très-saint, c'est un péché mortel dont certainement Denis Lambin refuserait de vous absoudre.

Continuant sa confession, il ajoute : « Je pardonnerais presque à Léon X d'avoir promis des indulgences à ceux qui déterreraient quelque livre de Tacite. Si j'avais été sûr de trouver au bout de l'univers un Tacite entier, j'aurais entrepris le voyage. Si l'on eût voulu brûler tous les livres et que l'on m'eût

¹ Et le catéchisme qu'il avait étudié, et les instructions religieuses qu'il avait entendues, ne lui avaient donc appris ni à penser ni à raisonner ?

*permis d'en sauver deux à mon choix, après la Bible j'aurais conservé Tacite*¹. »

Saint Chrysostome, saint Augustin, saint Bernard, saint Thomas, l'Imitation, toutes les archives de l'Église et de l'Europe chrétienne l'ont échappé belle. Voilà pourtant ce qu'écrivait, en 1738, M. l'abbé de la Bletterie, professeur d'éloquence au collège royal, et membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres!

¹ Préf. de la traduction de Tacite, 1768.

CHAPITRE VII.

ÉLOGES DE L'ANTIQUITÉ PAÏENNE.

Éloge d'Homère par le P. Bossu, Vossius, Thomassin, le P. Rapin, Pierre le Loyer; — de Virgile par le P. Tarquin Galluzzi. — Virgile le plus parfait des poètes, — théologien, moraliste, ascétique. — Jugement d'Ovide. — Actes de quelques Renaissants.

Si les prosateurs anciens passionnent ainsi les humanistes de la Renaissance, quel enthousiasme exciteront les poètes? Suivant le P. Bossu, jésuite, et Gérard Vossius, « Homère a fait pour la morale ce que les théologiens ont fait pour expliquer la Divinité... Homère est plus propre à enseigner la vertu aux hommes que tous les philosophes de l'antiquité¹. »

Le P. Thomassin y trouve toute la théologie catholique, en sorte que Homère est un Suarez ou un saint Thomas. « C'est dans les poèmes d'Homère, dit le P. Rapin, que se sont formés les législateurs, les fondateurs des États, les philosophes, les médecins,

¹ Livre I^{er} du *Poème épique*, ch. II, p. 28. Gérard. Voss., *De nat. poet.*, c. IX, p. 52; *Jugement des sçavants*, t. IV, préface, p. 408. In-12.

les astronomes, les géomètres, les rois, les princes, les généraux d'armée et les peintres ¹. »

« Mais, ajoute Baillet, quelque facilité qu'il y ait à tirer tant de belles vérités d'un fonds si fécond, il semble que, pour peu que les esprits malicieux vou-lussent être ingénieux, il ne leur serait peut-être pas plus difficile de tirer du même fonds presque au-tant de contre-vérités aussi fâcheuses ². »

Ce qu'il y a de certain, c'est que les païens eux-mêmes, étrangers au fanatisme de la Renaissance, n'ont rien vu de semblable dans Homère. Platon l'ex-pulse sans rémission des écoles de sa république; Cicéron le condamne hautement; Denys d'Halicar-nasse soutient que ses poèmes sont essentiellement corrupteurs, attendu que les peupl s ne peuvent avoir que du mépris pour ces divinités qu'on leur dépeint sujettes à tant de vices, de faiblesses et de disgrâces, et qu'ils prennent plaisir à appuyer leurs débauches et leurs impuretés par l'exemple honteux de ces dieux prétendus ³. Enfin, Dion Chrysostome appelle Homère le *plus grand imposteur du monde* ⁴.

Fanatisés par le parti pris de tout admirer dans l'antiquité classique, comme de tout mépriser dans les siècles chrétiens, les Renaissants se bouchent les

¹ *Reflexions sur la poét.*, p. 89, édition in-4°; *Jugement des sa-vants*, p. 23. — ² *Id.*, p. 24. — ³ *Antiq. Rom.*, lib. 1. — ⁴ *Apud Rabin, Comp.*, Homere et Virgile, ch. vi.

oreilles pour ne pas entendre. Leur enthousiasme croissant, s'il est possible, par la contradiction même, quelques-uns font d'Homère un Isaïe, comme d'autres ont fait d'Aristote un Jean-Baptiste. Au dix-huitième siècle vivait solitaire, dans une province de France, un vrai nourrisson des muses. Fervent disciple de la belle antiquité, il consacrait une partie de ses loisirs à chanter les *amours de Flore*, les *bois de l'Amour*, et à servir au public des *odes*, des *idylles* et des pièces classiquement intitulées : *Érotopégénie et Néphélococugie*. L'autre partie de son temps était occupée à commenter le divin Homère. Cet homme rare s'appelait Pierre le Loyer, nom révélé au monde depuis plus de trois mille ans.

Le résultat certain de ses élucubrations fut qu'Homère est tout autre chose qu'un poète. C'est un historien de premier ordre; plus que cela, c'est un GRAND PROPHÈTE à qui Dieu a révélé l'existence de tous les peuples futurs, leurs origines, leurs migrations, leurs colonies, et jusqu'au nom de l'humble village où naîtrait Pierre le Loyer, prédestiné de toute éternité pour être l'interprète du divin Homère.

Pour être cru il faut citer. « Homère, dit-il, a fait mention de moy, de mon nom, de mon pays et du bourg de ma nativité; mais il a voulu cacher ce mystère sous l'anagramme et contexture des lettres d'un seul vers. Je fay mon compte qu'il tient ce

vers de la sibylle Phanète d'Égypte. Homère avoit auparavant prédit les hauls mystères du Christ, de sa croix, de son baptême, de son Église. Après cette grande prophétie, Homère adresse ce vers à Ulysse : Σοῦ δὸν ποτις ἐκεῖ καλὸν νέρας ἀλαρκελος, ce qui veut dire : *Et personne n'a encore ton Loyer, et toutefois bien reposé.* En tout ce long vers vous y lisez entièrement : Πέτρος Λοεβιος Ἀνδενκας Γαλλος Ὑλειη, c'est-à-dire : *Pierre le Loyer, Angevin, Gaulois, d'Huillé.* Il n'y a ni plus ni moins. En quelque façon qu'on tourne le vers d'Homère, il sera toujours mien, et non d'autre. Il y a trois lettres qui restent de tout ce vers qu'on pourrait à l'aventure dire superflues, et ne le seroyent pourtant. Ce sont les lettres numériques grecques A, X, K, qui dénotent le temps que seroit révélé le nom qui est porté en ce vers d'Homère, qui est l'an de Christ 1620. Et qu'est-ce qu'il y a moins ici de superflu ?

» Or, ce sera assez parlé de ce qui me touchoit, que je ne rapporte point pour gloire que j'en espère, ains parce que je ne pouvois et devois taire ce qui avoit été révélé à Homère de moi. Ceci servira davantage pour valider mon œuvre des origines, migrations et colonies des peuples qui m'estoyent réservées. Homère a eu beau cacher l'origine de beaucoup de nations sous l'écorce de ses fables ; si est ce qu'il y en devoit avoir un, qui découvreroit ce qu'il

avoit pensé si bien cacher. Je ne me vante point pour cela savoir plus que les autres. *Mais qui voudra impugner la grâce de Dieu coopérante en moi?* C'est ce qu'a découvert Homère jusqu'à nommer le petit village où je prendrois ma naissance, afin que je ne me glorifiasse point en mon imbécillité et bassesse, ains en Dieu, qui me faict ce que je suis, et qui me rend assez puissant et vigoureux en ce qu'il me comporte ¹. »

L'homme qui fait d'Homère un prophète, qui met le Saint-Esprit de moitié dans ses visions classiques, n'est ni un esprit léger ni un premier venu. Pierre le Loyer est un grave magistrat, un conseiller au siège présidial d'Angers, et l'un des plus savants hommes de son siècle. C'est dans un ouvrage sérieux, plein d'érudition, dédié au roi d'Angleterre, qu'il écrit ce qu'on vient de lire. Le Loyer n'est pas plus fou que les Renaissants qui faisaient de Platon un saint, d'Aristote un Jean-Baptiste; moins fou et surtout moins impie que ceux qui voyaient dans Socrate l'image anticipée du Sauveur du monde. L'exemple que nous venons de citer n'est donc pas un fait isolé : l'histoire de la Renaissance en offre des milliers.

Le fanatisme réfléchi qu'au milieu de la France de

¹ *Edom, ou les Colonies Humaines*. — Paris, 1620. In-12, p. 225

Louis XIV le Loyer manifeste pour Homère, en Italie, à Rome même, un homme plus grave encore et non moins savant le manifeste pour Virgile. Cet homme est le P. *Tarquin Galluzzi*, du pays des Sabins, de la compagnie de Jésus, et l'un des réformateurs des hymnes du bréviaire romain : *Tarquinus Gallutius Sabinus, e societate Jesu*. Dans un ouvrage *ex professo* intitulé *Virgilianæ vindicationes, Virgile vengé*¹, le R. père entreprend de démontrer 1° que Virgile est le plus parfait des poètes; 2° que Virgile est un grand théologien; 3° un très-savant moraliste; 4° un parfait auteur ascétique.

1° *Virgile est le plus parfait des poètes.* « Le poète le plus parfait, dit le savant religieux, est celui qui observe le plus parfaitement les règles poétiques d'Aristote. Or, nul poète ne les a aussi bien observées que Virgile. » La mineure est prouvée par quarante pages *in-quarto* d'autorités, de raisonnements et de réponses aux objections. Sans doute qu'il n'existait aucune difficulté sur le quatrième livre de l'Énéide, car le Père n'a pas un mot de blâme, pas une simple réserve sur ce qu'il offre de dangereux. Il examine seulement les objections, ou mieux les questions suivantes : Si la description de l'Atlas est superflue²; si le dragon qui garde le jar-

¹ Romæ, 1621, in-4°. — L'ouvrage est approuvé par le général *Mutius Vitellescus*. — ² *An ea digressio superflua sit.*

dieu des Hespérides devait être nourri de pavots ¹; si Virgile a eu raison de dire que Didon marchait à la mort un pied chaussé et l'autre nu ².

Il va de soi que le savant apologiste trouve tout cela superbe. « Attendu, dit-il, que le pied nu montre la crainte de la mort, et le pied chaussé les dernières inquiétudes de l'âme ³. » Quant au suicide de Didon, on se contente de dire que le suicide est une chose *très-difficile*, et que telle est la raison pour laquelle Virgile montre Didon un pied nu et l'autre chaussé ⁴.

Le reste des justifications est de la même force. Ce qui a fait dire à Baillet : « Il y a plusieurs objections que le révérend père n'a point exposées dans toute leur force, de peur de s'ôter la facilité d'y répondre ⁵. » Néanmoins il conclut en disant avec assurance : « Donc Virgile est le plus parfait des poètes, un être admirable, *l'autel de la sagesse auquel on ne*

¹ *De dracone pervigili ad hortos Hisperidum, an ali papavere debuerit.*

² *De Didone moritura, cur dicatur alterum exuta pedem.* P. 97.

³ Itaque alterum pedem qui pavorem illum mortis significat, nudum habet; alterum qui reliquas animi perturbationes designat, vinculis retinet et sandalibus impeditum. P. 104.

⁴ Virgilius rem omnium omnino difficillimam, hoc est mortem voluntariam, aggressuram Didonam inducit uno tantummodo nudam pede P. 105.

⁵ *Jugements des savants, et Mémoires de Niceron, article Galluzzi.*

peut toucher sans une sorte de profanation. » A peu près comme l'arche d'alliance ¹.

2° Virgile est un grand théologien. « Un grand théologien est celui qui enseigne clairement à l'homme tombé son origine, sa destinée, les moyens de l'atteindre, qui, en lui révélant les secrets des choses et les règles de la sagesse, lui indique la voie lumineuse qu'il doit suivre pour aller à Dieu, adoucir le fardeau de la vie et après la mort jouir de la félicité éternelle. Or, voilà ce qu'a fait Virgile; son poëme est plein de mystérieux enseignements. C'est pourquoi j'avance, chose qui peut paraître nouvelle, hardie même, mais que je dis avec confiance parce qu'elle est vraie, *je défends, sous peine d'excommunication, non-seulement à tout grammairien, mais à tout rhéteur, d'expliquer Virgile; c'est un honneur qui n'appartient qu'aux plus savants des mortels, aux philosophes* ²! »

¹ Cum igitur hunc mihi laborem proprie seposuerim, ut ad Aristotelis doctrinam, illud aureum carmen, tanquam ad Lydium lapidem explorarem, etc. Nemo enim est qui non hunc et optimum et præstantem cæteris poetam velit, hoc est non arbitretur explesse numeros absolutæ poeseos. P. 4, 2 et 230.

² Homo a generis sui divulsus abstractusque principio, pestibus infectus et commaculatus corporeis, aliquam ad felicitatem, unde digressus est, quærit et pervestigat indagando viam, etc... — Rem dicam alicui fortasse novam, vocem proferam confidentem atque audacem, sed tamen veram: quid enim? Non grammaticos solum ab aliena possessione velut ex jure manu co servatos voco, sed

Tout le monde, en effet, jugera par un seul exemple qu'il faut être philosophe et plus que philosophe pour trouver dans Virgile et dans Homère les belles choses que l'auteur y découvre. Platon, qui se donnait pour philosophe, blâme sévèrement Homère, trop souvent copié par Virgile, de faire jouer aux dieux un rôle indigne de simples mortels. Galluzzi, à son tour, blâme fortement Platon de n'avoir pas compris Homère, et se demande si le festin dans lequel les dieux se grisent et rient d'un rire inextinguible, en se voyant servir par le boiteux Vulcain, n'est pas la poétique traduction de ces paroles de la Sagesse dans l'Écriture : *Je me jouais devant Dieu pendant qu'il créait le monde, et mes délices sont d'être au milieu des enfants des hommes?* Après cette découverte, comment s'étonner que Pierre le Loyer ait trouvé son nom dans l'Odyssée ¹?

rhetores etiam ipsos tam opulentam hæreditatem adire *veto ex interdito*. Confirmo constantissime neque grammatici, neque oratoris esse Virgilium explanere interpretando, sed doctiorum hominum, atque, ut verbo dicam uno, philosophorum. P. 214, 234, 7, 8, 9.

¹ Summo propterea concilio ac ratione Vulcanum irridentes induci deos, quia mundum hunc, resque mortalium affabre factas, cum risu, hoc est cum voluptate contemplantur et temperant dii... Haud scio an hæc a sacris religionis nostræ voluminibus hauserit Proclus, in quibus quotidie legimus opificem Dei sapientiam, et in orbis terrarum molitione lusisse, et suas habere delicias positas inter mortales. P. 216.

Là-dessus le P. Tarquin de s'écrier avec Proclus :
 « O poètes, vrais oracles de la sagesse et de la doctrine ! ô fables qui n'êtes pas des fables, mais les plus admirables, les plus beaux et les plus purs enseignements de la sagesse ¹ ! »

3° *Virgile est un très-savant moraliste.* « Un très-savant moraliste est celui qui connaît à fond et qui décrit parfaitement dans leur nature et dans leur rôle les grandes vertus qui forment les mœurs. Parmi ces vertus, il y en a quatre qui tiennent le premier rang et qu'on nomme pour cela *cardinales* : la *prudence*, la *tempérance*, la *force*, la *justice*. Or, Virgile a très-bien connu ces quatre vertus, puisqu'il nous les montre parfaitement pratiquées par le fils d'Anchise. Même avant d'aborder en Afrique, Énée possède les quatre vertus cardinales.

« *La prudence* : Si la prudence consiste à mépriser tous les biens visibles par amour pour les biens célestes, qui est plus prudent qu'Énée ? Il n'hésite pas à abandonner Troie, c'est-à-dire le royaume de la volupté, pour s'emparer du Latium, où, après bien des efforts, il acquerra la céleste immortalité ².

¹ O poetas, vere sapientes ac doctos ! o fabulas minime fabulas, sed admirabilia, pulcherrima, veracissimaque sapientiæ documenta ! P. 216.

² Si prudentiæ dicitur spectabilia omnia et corporata præ cœlestium rerum amore negligere, quis Ænea prudentior, qui Trojam, hoc est ipsum regnum voluptatis, deserere non dubitat. ut Latio tan-

» *La tempérance* : Si la tempérance consiste à fouler aux pieds tout ce que la cupidité réclame pour le plaisir des sens, qui est plus tempérant qu'Énée? Cet or étranger, ces trésors de Phrygie, ou il les abandonne sans peine aux ennemis, ou il les voit d'un œil sercin consumés par le feu, et il n'emporte avec lui que ses Pénates ¹.

» *La force* : Si la force consiste à braver les obstacles qui s'opposent à la perfection où tend l'âme éclairée par la sagesse, personne à coup sûr n'est plus fort qu'Énée, dont le courage redouble en proportion des périls qu'il entrevoit ².

» *La justice* : Si la justice consiste à avoir à ses ordres toutes les vertus pour arriver au but qu'on s'est proposé, nul, en vérité, ne doit paraître plus juste qu'Énée. Pour atteindre le bonheur suprême, la fin qui lui a été divinement montrée en Italie, il

dem aliquando potiatur ubi coelestem comparabit immortalitatem?
P. 240.

¹ Si temperantiae est repudiare quidquid ad corporis oblectamentum efflagitat animi cupiditas, quis eo temperatior esse possit, qui barbaricum illud aurum et Phrygiam gazam. aut hostibus ipsis facile permittit; aut igni corrumpi securo animo patitur, nec secum exportat aliud nisi Penates? — *Id.*

² Si fortitudinis, ascensum illum, quo ductu philosophiae contendit animus, non reformidare, nemo sane fortior Aenea, qui evadit audenter quo majora sibi objecta esse pericula intuetur. — *Id.*

vole dans ce pays sur les ailes de la religion, de la sagesse, de la libéralité, de la constance ¹. »

4° *Virgile est un parfait auteur ascétique.* « Le parfait ascétique est celui qui connaît et qui explique parfaitement l'éducation morale de l'homme, qui s'accomplit au milieu des combats et qui se développe par trois degrés successifs, qu'on appelle la *vie purgative*, la *vie illuminative* et la *vie contemplative*. Or, Virgile a parfaitement connu ce développement de l'homme intérieur et merveilleusement caractérisé ces trois vies.

» La *vie purgative*, c'est Énée chez Didon. Dans ce premier degré de la perfection, l'homme a encore quelques faiblesses.

» La *vie illuminative*, c'est Énée docile aux inspirations du ciel, quittant les rives de Carthage et voguant vers l'Italie, où l'attend l'immortalité.

» La *vie contemplative*, ai je besoin de la nommer ? c'est Énée descendant aux enfers et allant contempler face à face la divinité. Ce dernier état où l'homme reçoit les plus précieuses communications, où Énée est instruit des grandes vérités de la religion et des événements futurs, suppose la victoire complète de

¹ Si justitia faciles habere virtutes omnes a l'erendam propositi viam, nullus profecto justior Aenea videri debet, qui ad bonorum apicem ac metam sibi commonstratam divinitus, religione, consilio, liberalitate, constantia convolat in Italiam. — *Id.*

toutes les passions. C'est pourquoi, je le dis hautement, Virgile a été d'une sagesse admirable en ne nous montrant Énée dans cet état de contemplation qu'après avoir acquis la plus parfaite chasteté¹. »

Décidément Virgile est le père Rodriguez de l'antiquité, et l'Énéide un *Traité de la perfection chrétienne* à l'usage des noviciats de religieuses. Le malheur de toutes ces belles instructions est d'avoir pour unique fondement l'imagination enthousiaste du commentateur, et de se trouver dans Virgile comme le nom de Pierre le Loyer dans Homère.

Un homme qui comprenait l'Énéide, probablement aussi bien que le père Galluzzi, a fait, lui aussi, un livre *excellent* pour enseigner tout autre chose que la perfection chrétienne. Obligé par nos études de connaître la plupart des ouvrages de la *belle antiquité*, nous avons dû, une fois dans notre vie, ouvrir le *De arte amandi* d'Ovide. Or, à la fin du

¹ Neque vero illa apud Didonem remansio facit, ut minus sibi constare videatur. Nam qui hoc studio virtutis abstergentis expiantur offendunt aliquando ad scopulum aliquem... quem habitum confirmationemque probitatis quia sibi demum paravit Æneas a Didone digressus, hic prudentia non tanquam in deliberatione divina terrestribus anteponit, sed illa sola cognoscit... atque ab eo a corporis sensibus alienatus, ipsam prope videatur induisse divinitatem... Cum igitur hunc felicitatis gradum mente comprehenderet Æneas ad inferos usque, hoc est ad animi sui commentandam originem ex ipsa Dei contemplatione descendit... P. 240, 4, 3.

troisième livre, ce très-habile professeur de libertinage compose une bibliothèque à l'usage de celles qui veulent être séduites. Parmi les auteurs les plus propres à ce dessein, il ne manque pas de faire figurer le moraliste, le théologien, l'ascétique, le chaste Virgile du père Galluzzi ¹.

¹ Sit tibi Callimachi, sit Coi ¹ nota poetæ,
 Sit quoque vinosi Teia musa Senis ²,
 Nota sit et Sappho : quid enim lascivius illa?...
Et profugum Æneam, altæ primordia Romæ,
 Quo nullum Latio clarius exstat opus.
 Forsitan et nostrum nomen miscebitur istis
 Nec mea Lethæis scripta dabuntur aquis.
 Atque aliquis dicet : Nostrî lege culta magistri
 Carmina, quem partes instituit ille duas
 Deve tribus libris, titulus quos signat amorum ².
 Elige quod docili molliter ore legas.

Lib. III, v. 329 et seqq.

Dans les *Tristes*, parlant des poètes non moins obscènes que lui, et qui pourtant sont demeurés les favoris d'Auguste, il nomme encore Virgile, dont le quatrième livre, à cause de son obscénité, est plus lu que tout le reste du poème. Puis, au grand désespoir des pieux interprètes du chaste Virgile, il dit ce qu'il y a au fond des innocentes églogues du *Cygne de Mantoue*.

Et tamen ille tuæ felix *Æneidos* auctor.
Contulit in Tyrîos arma virumque toros :
Nec legitur pars ulla magis de corpore toto
Quam non legitimo fardere junctus amor.
 Phylidês hic idem tenerosque Amaryllidês ignes
 Bucolicis juvenis luserat ante modis.

Lib. II, v. 530 et seqq.

¹ Philetas — ² Anacreon. — ³ Son ouvrage *De Americis*.

A la vue de ces aberrations incroyables, on pourrait dire scandaleuses, dans des personnes que leur caractère et leur profession devaient en préserver plus que les autres, faut-il être étonné des actes de fanatisme non moins incroyables et pourtant aussi certains d'un grand nombre de Renaissants? Parce qu'il possède une *Iliade*, Reuchlin se croit plus riche que tous les monarques du monde; Bembo apprend par cœur tout Cicéron, et le porte toujours avec lui; Laurent de Médicis offre toute son argenterie pour quelques manuscrits des philosophes grecs; Luther n'emporte au couvent que Plaute et Virgile; des Allemands lisent Aristote dans l'église; pour toute image sainte, Ficin, le chanoine, possède un buste de Platon éclairé par une lampe nuit et jour allumée; Pomponius-Lætus offre des sacrifices à Romulus; au lieu de préparer ses sermons, Zwingle, curé de Glaris, passe son temps avec Sénèque; pendant quarante ans Buschius prêche dans toutes les villes d'Allemagne Virgile et Cicéron; Mathurin Cordier couche avec Horace. On peut citer mille traits du même genre.

CHAPITRE VIII.

ÉLOGES DE L'ANTIQUITÉ PAÏENNE.

Éloge de la langue. — Paroles de Buonamico, d'Érasme, le P. Inchofer. — Quelle langue on parlera dans le ciel. — Éloge de la littérature. — Éloge des arts : le P. Menestrier, Vivès, Fénelon, Voltaire, Rollin. — Ce qui se passait à Rome. — Le Laocoon. — Léon X. — Graves paroles du P. Pallavicini. — Éloge de la philosophie — Éloge de la politique : Hobbes, Rousseau. — Éloge de la religion païenne : Toulotte, Voltaire, Quintus Aucler, Lacour.

Nous avons entendu la Renaissance traiter de latin barbare, de latin de cuisine, de jargon inintelligible, le latin des Pères et des docteurs, des grands écrivains du moyen âge et de l'Église elle-même. Quant au latin classique, expression de la société païenne, il a toutes les perfections, il mérite toutes les admirations, il doit à tout prix être substitué, même pour exprimer les choses chrétiennes, à la langue de saint Léon, de saint Jérôme et de saint Bernard. Tel est l'enthousiasme des Renaissants pour la langue du *siècle d'or*, que les uns, comme Valla, Philelphe, Muret et leurs innombrables imitateurs, passent leur vie à l'apprendre; les autres se mon-

trent si jaloux de le parler et de l'écrire correctement, qu'ils craignent plus un solécisme qu'une hérésie. Ceux-là s'écrient, avec Buonamico : « J'aimerais mieux parler comme Cicéron que d'être pape ¹. » Au rapport d'Érasme, il en est qui donneraient volontiers leur part de paradis pour le bonheur de parler comme l'orateur romain ².

Ces éloges, et mille autres qu'il serait facile de rapporter, pâlisent devant ceux du P. Inchofer, de la Compagnie de Jésus. Dans un ouvrage intitulé : *Histoire de la saine latinité, Historic sacræ latinitatis*³, le pieux auteur s'ingénie à faire ressortir toutes les excellences de la langue latine. Née en Italie avec les peuplades aborigènes, elle se développe avec elles. Au siècle d'Auguste elle arrive à sa perfection, comme la puissance romaine à son apogée. Cicéron, Virgile, les auteurs de cette *immortelle* époque, parlent dans toute sa perfection la plus belle de toutes les langues.

Avec l'empire elle déchoit. « Jusqu'au septième siècle elle demeure presque vierge. A cette époque elle épouse un mari barbare et engendre des barbares : ses couches sont plutôt un avortement qu'un

¹ Speron Speroni, *Dialog. delle lingue*.

² Quis non malit apud posteros Ciceronianus quam sanctus celebrari? Apud J. C. Scaliger. in *Erasm. orat.*, I, p. 25. In-4°; édition 1620.

³ *Monachii*, 1638. In-48 de 311 pages.

enfantement ¹. » Du dixième au treizième siècle la vierge latine est tout à fait souillée ². A partir du treizième siècle jusqu'au quinzième, le monde est envahi par la scolastique; plus de souci de l'art de parler, ni de la langue latine. Les très-nombreux écrivains de cette époque semblent faire consister leur gloire à fatiguer la jeunesse par leurs subtilités ³, sans se mettre en peine s'ils parlent latin ou non. Enfin, les *Muses sourient* à l'Europe; fatigués d'un repos rempli de disputes et de criailleries, les hommes d'élite tournèrent les yeux vers les siècles cicéroniens. Avec eux la langue latine à peu près éteinte reparut dans tout son éclat. Honneur à eux! honneur aux Médicis! honneur à tous ces hommes, dont quelques-uns s'élevèrent presque à la hauteur de Cicéron ⁴! »

¹ Ab anno 600 ad 900. Hujus ætatis initium Gregorii magni tempora signarunt. Fuere in ea scriptores nec multi nec latini... Latinitas hactenus fere virgo barbaro marito mater effecta est, ac saltem si diu ante concepit, hac tempestate non tam enixa est, quam abortum fecit. — Lib. I, c. xvi, p. 32.

² Le latin de saint Bernard une souillure!

Ab anno 900 ad 1200, seculum latinam puritatem ubique desideravit. — *Id.*, ch. xvii, p. 33.

³ Tels que saint Thomas et saint Bonaventure!

⁴ Ab anno 1200 ad 1500... Quibus tamen mansuetiores musæ arridebant; litigiosum otium pertæsi, animos in secula Tulliana reflexerunt... qui latine dicerent et scriberent... unde latinitas facta illustrior, novis ubique gymnasiis coli cœpta diligentius, et brevi

Aux yeux du P. Inchofer, le latin si noblement parlé au siècle d'Auguste, si heureusement restauré par la Renaissance, est une langue si belle, si délicieuse, si parfaite, si vénérable, qu'il ne sait comment exprimer l'admiration qu'il lui inspire. Enfin, tout bien considéré, il conclut en disant : IL EST PROBABLE QUE LES BIENHEUREUX DANS LE CIEL PARLERONT LATIN, *Beatos in caelo latine locuturos probabile*. Tel est le titre du deuxième chapitre du livre cinquième. Probable, ce n'est pas assez; la chose approche de la foi. Avec toute l'assurance, et nous n'en doutons pas, avec toute la bonne foi de Pierre le Loyer qui dans Homère voyait un prophète, et du P. Galluzzi qui trouvait l'ascétisme le plus pur dans l'Énéide, le P. Inchofer soutient, comme une chose dont il est à peine permis de douter, que LE LATIN SERA LA LANGUE VULGAIRE DU PARADIS. *Linguam latinam fore in aeterna illa beatorum civitate velut vernaculam disputari vix potest*¹.

Or, il faut bien admettre que dans la Jérusalem

emersere complures ut sanctitatis romanæ, sic puritatis et elegantie doctissimi assertores, qui perpetuam majorum auctoritatem secuti, latinæ eloquentiæ principem prope salutarunt. — *Id.*, ch. xviii, p. 34; ch. xix, p. 36, et les dix chapitres suivants. — Voir de plus, le chapitre viii du livre VI consacré à l'éloge de la compagnie de Jésus, qui contribue si puissamment à faire revivre le beau latin.

¹ *Id.*, *id.*, p. 226.

saalem céleste tout le monde parlera correctement et même avec élégance; il est donc certain que la langue de l'éternité sera, non pas le latin barbare des siècles chrétiens, mais le beau latin du siècle d'Auguste et des humanistes de la Renaissance. Penser que les patriarches et les prophètes, Adam et Ève, Abraham, Isaac, Jacob, Melchisédech, parleront latin comme Cicéron; que nous parlerons de même si nous avons le bonheur d'être sauvés; que ce sera là une de nos béatitudes : quel adoucissement aux peines de cette vie ! quel encouragement à la vertu ! Quel est l'homme assez peu soucieux de son avenir pour ne pas étudier avec ardeur ce beau latin qu'il doit parler éternellement ?

C'est préluder, en ce lieu de misère,
Au doux emploi qui nous attend aux cieux.

L'éloge du latin classique revient naturellement aux ouvrages écrits dans cette langue; c'est même à ce titre qu'ils sont si fort exaltés. Toujours et partout c'est la perfection, l'inimitable perfection. Sur la parole de leurs maîtres les jeunes chrétiens l'ont cru comme mot d'Évangile; et cette croyance est rivée dans les têtes aussi profondément que la croyance à la barbarie de la langue, de la littérature et de l'art du moyen âge.

En effet, ce que la Renaissance a dit des belles-lettres, elle le dit des arts libéraux. « La poésie des Italiens, écrivait au dix-septième siècle le P. Menestrier, leur génie, leur éloquence, tiennent fort du caractère des anciens Grecs, qui furent les maîtres des arts. Il semble aussi que ces beaux-arts, ayant passé de la Grèce en Italie, comme nous commençons de juger par les choses que nous voyons, vont passer insensiblement de l'Italie en ce royaume, où la peinture, la sculpture, la gravure, la musique, l'éloquence, la poésie, l'histoire et les manufactures font voir, depuis quelques années, ce qu'on peut trouver de plus beau. Il n'y a que l'architecture qui n'est pas encore si parfaite, parce qu'au lieu de s'attacher à ces beaux ordres des Grecs, qui ont épuisé la justesse de toutes les proportions et la beauté des ordonnances, on s'amuse à chercher ce qu'on ne trouvera jamais... Le frontispice de l'église de Saint-Gervais, à Paris, est un chef-d'œuvre d'architecture, parce que celui qui l'a si sagement conduit s'en est tenu aux trois ordres grecs, qui sont ce que l'architecture aura jamais de plus beau et de plus exact ¹. »

Enfin, avec Vivès, Fénelon, Voltaire, Rollin, les maîtres de la jeunesse et les régulateurs de l'opinion pendant les trois derniers siècles, la Renaissance

¹ Des Représentations en musique; édit. de 1687, p. 108 et 111

formule en axiome le jugement suivant : « La belle architecture, la sculpture perfectionnée, la peinture, la bonne musique, la vraie poésie, la vraie éloquence, la manière de bien écrire l'histoire, enfin la philosophie même, tout cela ne parvint aux nations que par les Grecs; avant François I^{er} tout était barbare en France ¹. »

La conduite des Renaissants répond à leur langage. Le même enthousiasme qu'ils ont manifesté pour les ouvrages littéraires de l'antiquité, ils le manifestent pour les œuvres d'art. D'abord, on n'épargne ni dépenses ni travaux pour découvrir les statues des divinités de l'Olympe et des grands hommes de l'antiquité. Tandis que les siècles chrétiens réservaient leur allégresse pour accueillir la découverte de quelque martyr célèbre, et leur or pour élever des temples aux héros de la foi, on voit l'enthousiasme réservé pour les *divinités* de la fable se manifester par des réjouissances publiques, et l'or chrétien consacré à bâtir des palais somptueux pour loger les dieux et les hommes du Paganisme.

Par ce qui se passait à Rome même, on comprendra ce qui se faisait ailleurs.

« Quelquefois, dit son historien, Léon X était si enivré de joie qu'il semblait perdre la tête, comme lorsque étant cardinal on déterra la statue de Lucrece.

¹ *Essai sur les beaux arts*, etc. — I, p. 143; t. II, p. 223.

Alors il quittait la pourpre romaine, se ceignait de laurier, et improvisait des iambes latins sur l'exhumation du marbre. Avec lui *Rome se prenait d'une fièvre poétique* : hexamètres, pentamètres, iambes, pleuvaient en rosées sur la statue découverte, qui, réveillée au son de cette mélodie, semblait prêter l'oreille à un idiome qui avait dormi près d'elle pendant tant de siècles et qui *ressuscitait avec elle dans toute sa grâce primitive* ¹. »

Tel était le diapason auquel les têtes les plus saines étaient montées. Qu'on juge du vertige universel que devaient produire des exemples venus de si haut. « Le monde, dit le P. Possevin, est ivre de l'antiquité païenne. » « Quel spectacle nous donnons ! s'écrie Érasme lui-même. Nous ouvrons de grandes bouches et de grands yeux à la vue d'une statue des anciens démons, ou même d'un fragment de leurs statues, et c'est à peine si nous regardons sans dédain les statues de Jésus-Christ et des saints ! Comme nous admirons une inscription ou une épitaphe gravée sur quelque vieille pierre rongée par le temps ! Quoique pleine de paganisme et même d'inepties, nous la baisons, nous la vénérons, nous allons presque jusqu'à l'adorer, comme une relique de la belle antiquité ; et les reliques des saints apôtres nous nous en moquons ! Nous

¹ Aulin, *Vie de Luther*, t. I, p. 246-7

sommes heureux et fiers si nous possédons sur quelque médaille l'effigie d'Hercule ou de Minerve, de la Fortune ou de la Victoire, d'Alexandre ou de n'importe quel César; et nous traitons de superstitieux et nous tournons en ridicule ceux qui conservent comme des objets précieux du bois de la vraie croix, les images de la sainte Trinité ou des saints¹ ! »

Hâtons-nous de le dire, à la vue de leurs droits outragés, la religion et le bon sens devaient tôt ou tard faire entendre de trop justes réclamations.

A Rome même, ils trouvèrent un organe qui, sans sortir des bornes du respect, n'a pas craint de blâmer comme il le mérite cet étrange enthousiasme de Léon X, et d'en signaler hautement les funestes conséquences. Ce courageux écrivain est le P. Pallavicini, l'auteur de l'histoire du concile de Trente et l'ami intime du pape Alexandre VII. Avec une liberté qui rappelle celle de Paul à l'égard de Céphas, il dit à Léon : « VOUS AVEZ MANQUÉ A VOTRE DEVOIR, comme cardinal, en négligeant l'étude des lettres chrétiennes ; VOUS AVEZ AGGRAVÉ VOTRE FAUTE, comme pape, en vous livrant avec passion au culte frivole de l'antiquité païenne. VOUS AVEZ PORTÉ LA JUSTE PEINE DE CETTE DOUBLE FAUTE, DONT LES CON-

¹ Cicéron. p. 109.

SÉQUENCES DÉSASTREUSES SONT RETOMBÉES SUR L'ÉGLISE ELLE-MÊME...¹ »

¹ A l'usage de ceux qui ont sans cesse à la bouche que blâmer la Renaissance et les personnages, quels qu'ils soient, qui, par leurs exemples ou leurs enseignements, l'ont propagée, c'est blâmer et injurier l'Église, nous donnons dans leur langue originale les paroles du célèbre jésuite :

« Avendo Leone ricevuto da Dio un ingegno capacissimo e singolarmente studioso; ed appena uscito dalla fanciullezza veggendosi posto nel supremo senato della Chiesa, mancò al suo debito con trascurar nella letteratura una parte non solamente la più nobile, ma la più proporzionata al suo grado. E s'accrebbe tal mancamento quando in età di trentasette anni costituito presidente e maestro della religione, non solo continuò di donarsi tutto alle curiosità degli studii profani, ma nella reggia della medesima religione con maggior cura chiamo coloro a cui fosser note le favole della Grecia e le delizie di poeti, che l'istoria della Chiesa, e la dottrina de' Padri.

» Non lasciò ei veramente di remunerar la scolastica teologia, onorandola con la porpora in Tommaso di Vio, in Egidio da Viterbo, e in Adriano Florenzio suo successore, e col ufficio di maestro del sacro palazzo in Silvestro da Prierio : le cui penne illustrarono immortalmente quella sacra disciplina. Ma nè co' teologi uso di conversare come co' poeti; ne promosse l'erudizione sacra come la profana, lasciando la Chiesa in quella scarsezza in cui la trovì di persone, che dopo l'infelice ignoranza di molti secoli, ravnivassero la prima, come si ravnivava la seconda : DELL' UNO E DELL' ALTRO GLI CONVENNE PAGAR LA PENA.

Imperocche s' egli fosse stato cinto da una corona di teologi, avrebbe col consiglio di essi adoperato più cautamente nella distribuzione dell' indulgenze; e se non gli fossero mancati appresso uomini eccellenti nell' erudizione ecclesiastica. forse con gli scritti loro avrebbe tosto potuto opprimere le faville di Lutero.— *Istoria*

Le P. Pallavicini oublie de dire où Léon X avait puisé cet enthousiasme fanatique pour l'antiquité païenne, qu'il conserve sous la pourpre et jusque sous la tiare, enthousiasme qui l'entraîne dans les graves manquements dont il ne craint pas de lui faire un juste reproche à la face du monde entier. Suppléant au silence du P. jésuite, l'histoire nous dit que le rejeton des Médicis, l'élève de Politien, avait été bercé dans l'antiquité païenne, et qu'il était fils de son éducation littéraire. *Adolescens juxta viam suam*, etc.

De la langue, de la littérature et des arts, les éloges de la Renaissance passent à la philosophie, à la politique, aux institutions sociales, à la religion même des Grecs et des Romains. Ficin, Scaliger, Pomponace, Buhle, d'Alembert, M. Cousin, n'ont cessé de répéter que la philosophie ancienne est la seule philosophie; qu'avant sa restauration, au quinzième siècle, l'Europe était ensevelie dans les ténèbres; que l'histoire moderne de l'esprit humain commence à l'étude de la littérature classique; que la philosophie moderne, qui a émancipé l'esprit humain, date du rétablissement des anciens ¹.

del Con. di Trento, lib. I, c. II, p. 48 et 49. Ediz. in-8°. Mendrisio, 4836.

¹ Gottlieb Buhle. *Histoire de la philosophie moderne*, introduction, p. 4; et notre *Histoire du Voltairianisme, du Protestantisme et du Rationalisme*, *passim*.

Aux yeux des Renaissants, la politique païenne est si belle, si nécessaire, qu'elle seule peut tirer l'Europe moderne de la barbarie dans laquelle le christianisme l'a plongée et mettre un terme aux tiraillements qui compromettent son bonheur et sa prospérité. Le despotisme effroyable qui, sous le nom de césarisme, pesait sur le monde ancien, est pour eux le dernier mot de la perfection sociale. A le réaliser tendent toutes leurs leçons, tous leurs efforts, depuis Machiavel jusqu'à nos jours. « De tous les auteurs chrétiens, écrit Rousseau, le philosophe Hobbes est le seul qui ait bien vu *le mal et le remède*, qui ait proposé de réunir les deux têtes de l'aigle et de tout ramener à l'unité politique, sans laquelle jamais État ni gouvernement ne sera bien constitué...

» Il y a une religion qui, donnant aux hommes deux législations, deux chefs, deux patries, les soumet à des devoirs contradictoires et les empêche d'être à la fois dévots et citoyens. Telle est la religion des Lamas, telle est celle des Japonais, tel est le christianisme romain. Il est si ÉVIDEMMENT MAUVAIS, que c'est perdre le temps que de s'amuser à le démontrer¹. »

¹ *Discours sur l'économie politique*, liv. IV, ch. VIII. — Voir aussi Échassériaux aîné, tribun, *L'Homme d'État*. In 8°. an XI. p. 50, et toute notre *Histoire de la Révolution française et du Voltairianisme*.

L'enthousiasme des Renaissants va jusqu'à l'admiration du polythéisme. C'est très-sérieusement que Pomponius Laetus déclare que la religion chrétienne n'est bonne que pour des barbares; c'est très-sérieusement que Pléthon annonce le projet de substituer, comme religion publique, le paganisme au christianisme; c'est très-sérieusement qu'une foule d'autres déclarent que le paganisme était bien plus favorable aux arts que le christianisme. « Le polythéisme de la Grèce et de Rome avait rempli les édifices publics, les maisons, les campagnes, les jardins, les grandes routes elles-mêmes, de monuments, *tant il était favorable aux beaux-arts* ¹. »

C'est très-sérieusement qu'ils soutiennent qu'il était bien plus favorable à la vertu et qu'ils disent avec Voltaire : « Dans l'antiquité, le jeune homme s'écriait : *Je suis moi-même une partie de la Divinité!* Cette opinion a été celle des plus respectables philosophes de la Grèce, de ces stoïciens qui ont élevé la nature humaine au-dessus d'elle-même, celle des divins Antonins, et il faut avouer que *rien n'était plus capable d'inspirer de grandes vertus* ². »

C'est très-sérieusement qu'ils ajoutent qu'il était bien plus favorable aux mœurs : « Les Grecs, peuple très-spirituel et fort éclairé, avaient prévu tout ce

¹ Toulotte, etc., *Histoire de la barbarie*, etc., t. I. p. 85.

² *Phil. de l'hist.*, p. 83.

qui peut résulter dans la société de perturbation morale par l'indissolubilité du lien conjugal. *Aussi la Grèce permettait-elle aux époux de se quitter réciproquement avec une égale facilité*, pour se marier ensuite selon le choix de la raison ou les mouvements du cœur. Cette législation produisit des mœurs douces, comme celles des peuples qui ont usé librement des ressources de la répudiation et des consolations que présente le divorce ¹. »

C'est très-sérieusement qu'ils soutiennent avec Quinius Aucler que c'est une nécessité pour les nations modernes de revenir au polythéisme, attendu que le polythéisme est la religion la plus ancienne et la plus universelle, la plus appropriée aux doux penchants de l'homme, la plus favorable aux arts, aux lumières, la mère des plus grands hommes, des plus grandes choses, de la plus brillante civilisation, la religion des plus grands peuples qui aient existé ².

C'est très-sérieusement qu'en 1852 M. Lacour soutient la thèse de Quintus Aucler; qu'en 1853 l'auteur de la *Restauration de la primitive loi* soutient la thèse de M. Lacour, et très-sérieusement que M. Lacour de 1857 reprend la thèse de M. Lacour de 1852. C'est très-sérieusement que M. Thiers écrit que l'antiquité païenne est la plus belle chose qu'il y ait eue

¹ Toulotte, *ubi supra*, t. I, p. 267.

² Voir notre *Histoire de la Révolution française*, t. II.

au monde; très-sérieusement que la Révolution française plaça Vénus sur les autels de la France, bâtit un temple à Cybèle au carré des Champs-Élysées, et pendant huit ans tortura notre patrie pour la forcer à se faire grecque et romaine en toutes choses; enfin c'est très-sérieusement que le Paganisme revient parmi nous avec toutes ses pratiques et tous ses prestiges ¹.

¹ En 1853, monseigneur l'évêque de Viviers a publié un mandement sur les tables tournantes, dans lequel nous trouvons le passage suivant, assez remarquable de la part d'un prélat qui nie tout récemment l'action du Paganisme sur la société moderne : « Tout cela n'est-il pas la reproduction des erreurs grossières, des pratiques superstitieuses que le Christianisme a combattues à son apparition dans le monde, et qu'il a eu tant de peine à déraciner parmi les peuples idolâtres et barbares, en les ramenant à la vérité? Le Paganisme attachait un esprit et un génie à tous les objets physiques. Il avait des augures et des devins pour prédire les choses futures; ses pythonisses, élevées sur la *table à trois pieds*, agitées par le dieu, lisaient dans l'avenir.

» Tout le culte idolâtrique n'était qu'une communication incessante avec les démons. Socrate conversait avec son démon familier. Pythagore croyait à l'âme du monde, qui anime selon lui les différentes sphères, comme l'esprit anime notre corps. Le poète Lucain a décrit les mystères dans lesquels on se mettait en rapport avec les mânes des morts... *Qui ne reconnaît l'affinité, ou plutôt la parfaite ressemblance des opérations mystérieuses qui sont en vogue aujourd'hui parmi nous avec les vieilles erreurs de l'ancien monde?*

» J. HIPPOLYTE, évêque de Viviers.

» Viviers, 27 novembre 1853. »

Après dix-huit siècles de christianisme, comment cela se fait-il?

On le voit, si aux yeux de la Renaissance le moyen âge, considéré dans son ensemble et dans chacun de ses détails, est la barbarie, et doit rester l'éternel épouvantail des générations; l'antiquité classique, considérée également dans son ensemble et dans chacun de ses détails, est la perfection, et doit être l'éternelle admiration de l'humanité. Rabaisser jusqu'aux entrailles de la terre le Christianisme et ses œuvres, exalter jusqu'aux nues le Paganisme et tout ce qu'il a produit, tel est donc le premier moyen employé par la Renaissance pour assurer son triomphe. Dans un langage tristement éloquent, l'histoire des quatre derniers siècles redit quel déplorable succès a couronné ses persévérants efforts.



CHAPITRE IX.

PROPAGATION DE LA RENAISSANCE. — LES COLLÈGES.

Les élèves divisés en Romains et en Carthaginois. — Les livres classiques. — Auteurs païens non expurgés. — La *Médée* d'Euridipe. — L'*Andrienne* de Térence. — Difficultés d'expurger. — Procès des Jésuites. — Un de leurs livres classiques. — Thèmes, versions, amplifications pris dans les auteurs païens. — Rhétorique du P. Caussin. — Mot d'Érasme. — Sujets païens à traiter par les jeunes gens. — Mot de Charles Nodier.

Le mépris du Christianisme, en tant que principe générateur de la belle littérature, des beaux-arts, de la bonne philosophie, des parfaites institutions sociales, des grands hommes et des grandes choses, l'admiration du Paganisme en tant qu'inspirateur exclusif de la belle littérature, des beaux-arts, de la bonne philosophie, des parfaites institutions sociales, des grands hommes et des grandes choses ; mépris poussé jusqu'à l'impiété, admiration poussée jusqu'à l'idolâtrie : tels sont comme les deux pôles du monde lettré, depuis la Renaissance. Comment, après quinze siècles de Christianisme, ces

deux grandes aberrations se sont-elles produites au sein des nations chrétiennes ? C'est là sans doute un phénomène bien étonnant : il en est un autre qui l'est plus encore. Depuis quatre siècles elles se maintiennent à l'état d'axiomes et régissent l'opinion avec une autorité souveraine. Comment cela se fait-il ?

La réponse est simple. Pour dissiper à l'instant ces funestes préjugés, pour les empêcher de s'enraciner dans les âmes, il y avait un moyen tout-puissant : c'était d'élever la jeunesse dans des idées contraires. Malheureusement, au lieu de combattre l'opinion, l'éducation la subit. L'opinion voulait du latin et du grec antique, de l'art antique, de la littérature et de la poésie antiques, de la politique et de la philosophie antiques, de la mythologie et de l'histoire, des comédies, des tragédies, des églogues antiques, vains oripeaux de la civilisation antique ; et on vit les éducateurs, même les plus catholiques, les uns pour avoir des colléges, les autres pour conserver ceux qu'ils dirigeaient, tous, sans aucun doute, dans l'intérêt du bien, s'empreser de répondre à l'opinion : *Nous te donnerons ce que tu veux.*

Ce pacte assura le triomphe de la Renaissance. Le cri dont elle avait fait retentir une fois tous les échos de l'Europe : mépris du Christianisme, admiration du Paganisme, devint permanent. Directement ou

indirectement, l'éducation n'a cessé de le faire retentir, dans le sens indiqué plus haut, aux oreilles des jeunes générations; pendant les années décisives de la vie, elle a mis tous ses soins à graver, à stéréotyper dans leur âme ces deux sentiments. Ces générations ont transmis ce qu'elles ont reçu : et le mépris du Christianisme, et l'admiration du Paganisme se sont, à partir de cette époque, produits dans toutes les manifestations de l'esprit humain. Tel est le spectacle auquel nous allons assister.

Depuis quatre siècles, le jeune chrétien de dix à douze ans qui franchit le seuil du collège s'est trouvé au milieu des Romains et des Grecs. Sur les murs de sa classe il a vu de grands écritaux portant l'un le nom des ROMAINS, l'autre le nom des GRECS ou des CARTHAGINOIS. C'est là comme le double drapeau sous lequel combat la classe divisée en deux camps; si le jeune écolier se distingue par des succès littéraires, il deviendra Annibal, Scipion ou Épaminondas. Il sera tour à tour proclamé *chef de cohorte*, *maître de la cavalerie*, *consul*, *empereur*. Dans les classes d'éloquence ou de poésie, il recevra même un nom grec ou romain en rapport avec la nature de son talent, et ce nom de gloire, il devra le porter avec honneur. En souvenir de cet usage de collège, tous les Renaissants célèbres prendront des noms grecs ou romains; Callimaque Espérente obli-

gera tous les membres de son académie à quitter leurs noms chrétiens pour prendre des noms païens, et la Révolution française fera revivre dans ses fils et dans ses filles tous les noms fameux de Rome et de la Grèce. « Cette ruse de guerre, ou, comme il l'appelle, cette *raison d'État*, dit un célèbre commentateur de Tacite, Raphaël della Torre, est une invention des jésuites ¹. »

Ce n'est pas seulement sur les murs et sur les bancs de sa classe que le jeune enfant trouve le souvenir des Grecs et des Romains; s'il abaisse ses regards sur ses livres classiques, il y trouve les Grecs et les Romains eux-mêmes, eux seuls, eux toujours. En présence de ce système dont il signala l'influence corruptrice, et dont il prédit les funestes conséquences, le père Possevin, de la Compagnie de Jésus, traça, dès la fin du seizième siècle, un plan d'études capable d'opposer une digue au torrent; le père Canisius édita les Lettres de saint Jérôme à l'usage des gymnases, et plus tard parut l'opuscule intitulé *Flores Patrum*, comme quelques verres de bon vin à jeter dans des tonneaux de vinaigre. Ces tentatives échouèrent contre la force de l'opinion. Le plan salutaire du père Possevin ne fut pas réalisé :

¹ ... Pia famiglia del santo di Loiola conviene riconoscerla per piena d'inganni... Tutto questo è ragione di stato. — *Astrolabio di stato* di Rafaele della Torre, c. v.

les Lettres de saint Jérôme et les *Flores Patrum* n'entrèrent que par contrebande ou par tolérance dans quelques collèges ; car il n'en est fait aucune mention dans le programme officiel des jésuites, tel qu'il fut arrêté par la quatorzième congrégation générale.

Les auteurs païens furent seuls admis à devenir les précepteurs avoués de la jeunesse chrétienne. Telle était l'ardeur fanatique à profiter de toutes leurs leçons, que, pendant un siècle, on les mit *sans expurgation* entre les mains des enfants. C'est dans les pièces les plus dangereuses de l'antiquité que les jeunes fils de la Renaissance apprenaient le grec et le latin. A côté de l'*Andrienne* de Térence marchait la *Médée* d'Euripide, qu'on expliquait aux enfants, et qu'on se plaisait à leur faire déclamer avec toute la grâce dont ils étaient capables. Les plus jeunes, voyant leurs aînés applaudis, se sentaient un désir violent d'apprendre le grec afin de pouvoir à leur tour déclamer la belle tragédie et se faire applaudir.

« Cette déclamation plaisait surtout au jeune Henri Estienne, qui conçut un désir violent de devenir lui-même acteur. Rien ne put l'arrêter ; en peu de jours il dévora la grammaire grecque, et n'eut point de repos qu'on ne lui eût mis entre les mains la *Médée* d'Euripide. Il eut alors le plaisir qu'il avait

tant désiré, de la déclamer comme ses condisciples, et, à force d'en représenter les personnages, il l'apprit par cœur ¹. »

Or, *Médée*, c'est la fureur d'une femme de mauvaise vie poussée jusqu'à la plus atroce cruauté contre un amant infidèle ; c'est l'empoisonnement de sa rivale accompli par elle-même ; c'est la joie satanique d'une furie qui apprend le succès de ses attentats ; c'est le spectacle d'une mégère qui tue de sa main ses propres enfants, pour blesser au cœur celui qui en est le père, et qui, joignant l'insulte à la cruauté, accable d'injures et de quolibets le malheureux Jason, jadis son ravisseur, le père de ses enfants, et enfin l'objet de tout son mépris et de toute sa haine. Comme cette pièce est bien faite pour inspirer à de jeunes chrétiens les douces vertus de l'Évangile !

Orgueil et volupté, cruauté et sensualisme : voilà tout le paganisme. *Médée* c'est le paganisme en tant qu'orgueil et cruauté. *L'Andrienne* de Térence, autre pièce classique du premier âge, c'est le paganisme en tant que sensualisme et volupté. Entre mille, on y voit un père racontant, en trente vers, les amours et les débauches de quelques jeunes gens, compagnons de son fils, et cela avec une obscénité de langage qui est le cachet de toutes les comédies de Térence. Par exemple : *Quis heri*

¹ *Mémoires de Niceron*, etc.

Chrysidem habuit? adcurrit : mediam mulierem complectitur, et ce qui suit ; puis, omnes qui amant graviter sibi dari uxorem ferunt. Dans une autre scène, Simon gronde son fils Pamphile de s'être attaché à une fille qu'il croit étrangère ; et avec une impudence extraordinaire, Pamphile répond : *Ego me amare hanc fateor. Si id peccare est, fateor id quoque.* Voilà un bien faible échantillon de ce que de jeunes enfants, à peine sortis des fonts du baptême, étudiaient avec soin, apprenaient par cœur, et déclamaient avec toute la grâce dont ils étaient capables!

Remarquons, en passant, que l'*Andrienne* n'a pas cessé d'être un livre classique ; elle figure même parmi les ouvrages obligés pour le baccalauréat. Entre notre époque et le seizième siècle, la différence est qu'alors cette pièce était mise entre les mains des jeunes enfants, et qu'aujourd'hui elle est réservée aux adolescents, dont les passions éveillées par l'âge sont loin de la rendre moins dangereuse. Dans les anciennes éditions, surtout celles des Estienne, elle est accompagnée de toutes les notes nécessaires pour en saisir le sel¹.

On ne s'en tenait pas à cette seule comédie. Té-

¹ Voir, entre autres, l'édition de 1547 : *P. Terentii Afri comici Andria, omni interpretationis genere, in adolescentulorum gratiam facilius effecta: adjectus est index Latinarum et Gallicarum dictionum.*

rence tout entier était donné à la jeunesse. Ainsi, nous voyons le jeune Gaspar Barilius, réciter un jour, en présence de son père, toutes les comédies de Térence, sans y manquer un seul mot : il n'avait que neuf ans. C'est avec le même auteur que Bossuet rapporte qu'il divertissait son royal élève ¹. Divertir un enfant chrétien en lui faisant lire des pièces telles que l'*Andrienne*, le *Bourreau de lui-même*, les *Adelphes*, l'*Eunuque*, remplies de détails et de leçons que l'homme fait ne peut entrevoir sans rougir. « En vérité, dirons-nous avec un écrivain de nos jours, il fallait les siècles de la Renaissance pour être témoins d'un pareil aveuglement. Et l'on s'étonne de l'immoralité des classes lettrées et de la corruption des collèges ! Comme si on ne pouvait élever la jeunesse qu'en lui faisant boire le poison du vice ! comme si le monde devait manquer de littérateurs et de savants si dès le bas âge nous n'apprenions dans Térence ce que signifie *amicam habere in uxoris loco* ² ! »

Un jour cependant le sens chrétien se révolta dans quelques âmes contre un pareil scandale. Les Jésuites essayèrent de purifier un peu cette atmosphère empoisonnée. Aussitôt la foule des Renaissants de crier au vandalisme contre les expurga-

¹ Lettre sur l'éducation du Dauphin.

² M. Margotti dans l'*Armonia*.

teurs. Et pourtant, Dieu sait ce qu'étaient les expurgations de ce temps-là. Nous prions les personnes qui désirent en avoir une idée de jeter un coup d'œil sur les classiques expurgés du seizième et du dix-septième siècle, ainsi que sur les notes dont le texte est accompagné, telles en particulier que celles du jésuite Abram sur Virgile. Néanmoins, dans le célèbre procès qu'ils eurent à soutenir contre l'Université, on leur fit un crime de ces expurgations, « qui font grand tort aux lettres, en retranchant et diversifiant les anciens auteurs. »

L'avocat des Jésuites, Montholon, répondit : « Il plaira à messieurs de la Cour de Parlement, pères et juges des bonnes lettres, de voir et décider qui a tort, ou maître Pierre la Martelière ou les Jésuites, eux de *nettoyer les ordures de la classe*, lui d'y vouloir laisser les immondices. C'est ici derechef où on désire leur jugement, et principalement ceux d'entre vous, messieurs, qui ont des enfants, pour déterminer lequel fait plus de tort aux études, ou celui qui oste les obstacles d'y profiter, ou celui qui se plaint de ce qu'on les veut oster; celui qui enseigne l'honnesteté, ou celui qui leur apprend l'impudicité; celui qui veut que Minerve soit chaste, ou celui qui veut joindre Pallas avec Cythérée; celui qui enseigne les bonnes lettres avec les bonnes mœurs, ou celui qui déprave plus les bonnes

mœurs qu'il ne fait profiter les bonnes lettres; et si le temps n'est pas véritablement déplorable, auquel on ne dit mot à certains régents qui mettront plus de peine, de temps et d'artifice à *naïvement représenter la saleté d'une fable*, qu'à bien expliquer la propriété de la langue et à donner quelque précepte moral; et si quelque autre s'en abstient, on dira qu'il retranche et diversifie les auteurs. Ceux-là sont gens d'honneur, beaux esprits, langues bien pendues, personnes de bon entretien, bien versées aux secrets de la nature et des langues; ceux-cy au contraire, scrupuleux, grossiers, incivils, dépraveurs de livres, corrupteurs de jeunesse; ceux-là en un mot, éloquents et doctes; ceux-cy barbares et ignorants : *O quam distat humo polus* ¹ ! »

Sous peine d'être mis au ban de l'opinion, il fallait donc s'en tenir à retrancher des auteurs païens les plus grossières obscénités. S'agissait-il de faire arriver aux mains de la jeunesse un de nos livres saints, même écrit en grec, la difficulté devenait extrême. On se croyait obligé de lui donner un sauf-conduit, en le joignant à quelque auteur païen. Soit comme preuve de cet *habile stratagème*, soit comme monument, unique en son genre, de la fureur universelle pour le beau *antique*, il existe un livre digne d'être connu.

¹ *Mercur de France.*

En 1666, les Jésuites publièrent, à l'usage de leurs rhétoriciens, un classique ainsi composé : 1° Les quatorze premiers chapitres des Actes des apôtres, texte grec, avec traduction latine interlinéaire; 2° six odes d'Anacréon, texte grec, avec traduction latine interlinéaire; 3° les quatorze derniers chapitres des Actes des apôtres, texte grec, avec traduction latine interlinéaire; 4° six odes d'Anacréon, texte grec, avec traduction latine interlinéaire ¹.

Accoler saint Paul à Anacréon ! Le prédicateur de la chasteté à l'apôtre de l'impudicité ! Les faire entrer *bras dessus, bras dessous* dans des collèges chrétiens, pour être les instituteurs d'enfants chrétiens, qui, en un clin d'œil, dans la même leçon, devront passer de l'école de l'un à l'école de l'autre; faire cela *ad majorem Dei gloriam* ! C'est à n'y pas croire; pourtant c'est la vérité. Le plus étrange est qu'Anacréon, devenu, de compte à demi avec saint Paul, professeur d'éloquence chez les Jésuites, reste Anacréon. On en jugera par le titre et le sujet des odes insérées dans le classique. Tel est le titre des six premières : *La Lyre; Cupidon; Soi-même; la Colombe; l'Amour facile; à l'Hirondelle*. Les six dernières

¹ Voici le titre de l'ouvrage : *Actuum apostolorum pro schola eloquentiæ societatis Jesu pars prima (et secunda) Antuerpiæ apud Jacobum Meursium M. DC. LXVI. Cum gratia et privilegio*, avec le monogramme du Christ.

sont : *L'Or ; Soi-même ; l'Amour ; la Cigale ; les Flèches de Cupidon ; la Rose* ¹.

Dans les odes IV et VI, la *Colombe* et l'*Hirondelle*, Anacréon chante le fameux Bathylle qu'il aima, comme Virgile aima et chanta le bel Alexis. Le pigeon voyageur répond à celui qui l'interroge : « Anacréon me députe vers l'enfant, vers Bathylle, qui a tout pouvoir sur lui et qui est le tyran de son cœur. » A l'hirondelle, Anacréon dit : « Pourquoi viens-tu par ton cri matinal troubler le bonheur de mes songes, en enlevant Bathylle de mes bras ? » Les autres respirent la philosophie d'Anacréon et chantent les amours, les seules amours ; la rose qui attire l'amour ; Bacchus, compagnon de l'amour, « qui fait tournoyer le poète dans une voluptueuse ivresse, au sein d'une atmosphère embaumée, au milieu de chœurs de jeunes garçons. »

En fait d'expurgations et de classiques chrétiens, voilà où en étaient encore au milieu du dix-septième siècle les meilleurs collèges. Où en étaient les autres ?

Aux livres classiques se joignent les compositions en vers et en prose, les narrations, descriptions, amplifications et autres exercices littéraires, destinés

¹ *De Lyra ; de Cupidine ; de Seipso ; de Columba ; de Amore cereo ; ad Hirundinem ; de Auro ; in Seipsum ; de Amore ; de Cicada ; in Cupidinis sagittas ; de Rosa.*

à développer la raison et à former le goût des jeunes gens. Ici, comme ailleurs, c'est dans l'antiquité païenne que l'enfant chrétien devra chercher le thème de ses pensées et la manière de les rendre. Si, par exception, on lui donne à traiter des sujets chrétiens, nationaux ou indifférents, il devra le plus possible les traiter à l'antique; mieux il y réussira, plus il recevra d'éloges. C'est par milliers qu'on voit éclore, depuis la Renaissance, les *Polyanthea* ou recueils de morceaux propres à former des écrivains et des orateurs. Quels maîtres y donnent aux jeunes chrétiens des temps modernes des leçons de style et d'éloquence? On le devine. Quels sujets y sont, en général, offerts à leur méditation et à leur imitation? Nous ne pouvons que l'indiquer; un seul de ces ouvrages les fera connaître tous.

Au commencement du dix-septième siècle, le P. Caussin, jésuite, professeur de rhétorique à Paris, publia son traité de *l'Éloquence*¹. L'auteur le dédie à Louis XIII, auquel il dit : « Roi très-chrétien, je dépose devant le sanctuaire de Votre Majesté, ce Traité d'éloquence, composé de la fine fleur des Grecs et des Romains, comme les oiseaux et les abeilles qui, dit-on, n'ayant rien de mieux à offrir au superbe temple d'Apollon Delphique, donnèrent

¹ *Nicolai Caussini, e societate Jesu, de Eloquentia.* — It. 4^o; quatrième édition. Paris is, 1636.

d'eux-mêmes, les uns leurs plumes, les autres leur cire : j'imite leur exemple ¹. » Le P. Caussin donnant ses plumes et sa cire pour orner le sanctuaire du roi de France : la belle image!

Comme la lumière qui va le diriger, le révérend Père rappelle ce principe élémentaire qu'avant d'écrire il faut apprendre à penser ². Pour un chrétien, pour un jeune homme du dix-septième ou du dix-neuvième siècle, savoir penser, c'est, ce nous semble, penser en chrétien, en homme de son temps, en citoyen de son pays. Vous concluez de là que les auteurs chrétiens et nationaux sont les maîtres qui doivent enseigner cette science, sans laquelle l'éloquence ne peut être qu'un bavardage. Tel n'est pas l'avis du P. Caussin. Entraîné par l'esprit de son époque, il veut que le jeune chrétien et le jeune Français apprenne à penser dans les auteurs païens, dans Cicéron en particulier. « Les jeunes gens, dit-il, ne sont pas capables d'une lecture très-variée. Les maîtres agissent donc très-sagement et très-utilement en les obligeant à étudier Cicéron avec toute l'ardeur possible. Parmi tous les

¹ Eloquentiam tibi, rex christianissime, apparatusissimis Græcorum Latinorumque munditiis excultam ad sacrarium Tuæ Majestatis sisto.... Aviculas siquidem, aiunt, cum nihil possent opulentius, plumas ad magnificentissimum Delphini Apollinis templum, sicut et apes ceras ultro detulisse : sic et nos. — P. 4.

² Oportet prius animas postea linguas fieri discretas. — P. 2.

Latins, *Cicéron seul peut conduire sûrement à l'éloquence*; c'est pourquoi il faut le *distiller goutte à goutte dans l'âme de la jeunesse*¹. »

Mais, mon père, que devient votre principe? Si le roi des orateurs, comme vous l'appellez, Cicéron, peut apprendre à vos élèves à enchaîner et à rendre leurs pensées, à coup sûr il ne peut leur apprendre à penser comme ils doivent penser, en chrétiens et en hommes de leur temps et de leur pays. Ne mettez-vous pas la forme avant le fond? la bouche éloquente avant l'âme savante? Écoutez ce que vous dit Érasme : « Vouloir faire de vos jeunes gens des Cicérons, c'est dire de grands orateurs et de grands écrivains, en leur faisant étudier exclusivement ou à peu près, comme vous le prescrivez, Cicéron et les auteurs païens, c'est l'antipode du bon sens. Avec une pareille méthode, vous pourrez former des cymbales retentissantes, des bavards en prose et en vers, bavards sublimes peut-être, *sublimes nugatores*, suivant une expression de Lucien; mais toujours des bavards : de grands orateurs et de grands écrivains, jamais.

« La parole suppose la pensée. Pour former des Cicérons, il faut commencer par faire le travail sérieux que Cicéron lui-même a fait; travail que vous

¹ ... Quem ideo adolescentulorum mentibus instillari quam studiosissime oportet. — Lib. III. p. 165 et 169.

ne faites pas, que vous ne faites pas faire, car vous faites tout le contraire.

» Celui-là deviendra un Cicéron qui mettra autant d'ardeur à étudier la religion chrétienne, la société chrétienne, les hommes et les choses de son temps, que Cicéron en mit à étudier la philosophie et la société païennes. Celui-là deviendra un Cicéron qui boira à la source des psaumes, des prophètes et de la poésie chrétienne, avec la même avidité que Cicéron but à la source de la philosophie païenne. Celui-là deviendra un Cicéron qui consacra autant de veilles à étudier les origines, les lois, les gloires chrétiennes et nationales, le commencement et la propagation du christianisme, que Cicéron en consacra lui-même à étudier l'histoire, les mœurs, les lois, les usages des villes, des provinces, des municipes, des alliés de la république romaine... Horace lui-même vous l'a dit, et vous l'oubliez : *Scribendi recte sapere est et principium et fons*. Avant que d'écrire apprenez à penser. *Des idées d'abord, les mots viendront ensuite : agir autrement, c'est folie* ¹. »

Voilà pourtant ce qu'on n'a cessé de faire dans tous les collèges, depuis la Renaissance. Une gym-

¹ *Prima sit sententiarum cura, deinde verborum, et verba rebus aptemus... Stultum est autem hoc cogari ut alieno scribas stomacho.* — Cicéron, p. 123

nastique intellectuelle sur le vide, sur des fables immondes, sur des faits étrangers à notre histoire et à notre religion, du beau latin et du beau grec, la forme, des mots et encore des mots; mais des idées, surtout des idées saines et applicables à l'état religieux et social du monde moderne, *peu ou point de nouvelles*, comme dit Montaigne. De là, des livres creux, des discours sonores, les âmes vides de vérité, sans défense contre l'erreur, et la société livrée en proie à tous les utopistes.

Nous devons le dire, le P. Caussin semble sacrifier à regret à la routine, et pourtant il y sacrifie largement. Après un pompeux éloge de tous les auteurs païens, il brûle quelques grains d'encens en l'honneur des Pères de l'Église, à qui il demande pardon de ne pas les donner pour précepteurs à la jeunesse. « Que voulez-vous? leur dit-il. Vous êtes des saints, cela est vrai; mais votre latin n'est pas pur! Trouvez bon que, pendant les huit années décisives de la vie, la jeunesse prône la *forme* chez les auteurs païens; il lui restera à prendre le *fond* chez vous : elle le fera plus tard ¹. » Et si elle ne le fait pas?... Prendre la forme chez les païens, le fond

¹ Quod vero ad sanctorum Patrum eloquentiam attinet, serius potius in multis, maxime vero in Latinis, quam stylus aut verba, legem habent imitationis. Ignoscite temeritati meae, beatæ et luciferae sanctorum mentes, etc. — Lib. III, p. 173.

chez les chrétiens ! **Labour absurde** : comme si toute idée ne portait pas sa forme en elle-même ! En attendant, citons quelques-uns des sujets de composition que le révérend père propose aux jeunes rhétoriciens.

1° **Les noces.** — Éloge des noces fondé sur la nécessité des noces pour la conservation du genre humain ¹. — Éloge des jeunes époux et de tous les invités, de leur noblesse, de leur éducation, de leur beauté, de leur fortune et de leur profession. — Éloge du bonheur des époux qui vivent en paix. Pour le prouver, il faut suivre un usage célèbre qui consiste à invoquer l'autorité d'Homère. — Pour péroraison, demander que les époux aient vite des enfants, afin de pouvoir être témoins de leurs noces, chanter de nouveau l'hymne d'Hyménée et avoir l'occasion de faire un nouveau discours ².

Ce qui précède n'est qu'un canevas ; le *onzième livre* contient les modèles mêmes des différents sujets qu'un rhétoricien doit savoir traiter. « La jeunesse, dit le P. Caussin, y trouvera de quoi s'in-

¹ Ex his enim universa humani generis conservatio propagatioque dependet. — Lib. X, p. 611.

² Postremo precibus uteris, ut quamprimum Iberi procreentur ac in lucem edantur, quo eorum nuptias inspicere, hymnæum canere et ejusmodi orationum conciliandarum materiam occasionemque rursus habere valeamus. — *Id.*

struire en *s'amusant*¹. On en jugera par les titres suivants : 1° Description du Cupidon de Praxitèle ; 2° Le jugement de Paris ; 3° Les noces de Jupiter² ; 4° La beauté des femmes, *venustas muliebris*. Ce dernier sujet, proposé sans inquiétude à la méditation de jeunes gens de dix-huit à vingt ans, prouve mieux que tous les discours l'entraînement aveugle qui portait les hommes les plus graves à cueillir à tout prix et à présenter à la jeunesse les *moindres fleurs* de la belle antiquité. Il est tel que nous le laissons en latin.

« O naturæ eximium operæ pretium ! O mulierum decus ! O vivam spirantemque per omnia Veneris imaginem !... »

¹ Uberem hypotyposeon copiam in ordinem digessi..... quo in opere varietas, cum fructu et voluptate conjuncta, studia juventutis excolere simul et exhilarare poterit. — Lib. XI p. 643.

² Nec mora, cum cœna nuptialis affluens exhibetur accumbat summum torum maritus, Psychen gremio suo complexus, sic et cum sua Junone Jupiter ac per ordinem deinde tori dei. Tunc poculum nectaris, quod vinum deorum est, Jovi quidem suus pocillator ille rusticus puer (Ganymède); cæteris vero Liber ministrabat. Vulcanus coquebat. Horæ rosis et floribus purpurabant omnia. Gratia spargebant balsama; Musæ quoque canora personabant. Apollo cantavit ad citharam : Venus suavi musicæ superingressa formosa saltavit : cum Musæ quidem canerent, tibias inflaret Satyrus, et Paniscus ad tistulam diceret. — Ex Apul., lib. I, *Metamorph.* — Nous verrons plus tard que tout cela a été fidèlement imité, non-seulement dans les discours de rhétorique, mais dans la pratique de la vie.

» *Statura procera, vestis elegans, conveniensque et membrorum conformationi adæquata. Si vestem induit formosa est; si exuit, tota forma est...* At cum loquitur, quantæ, o dii! sermonis ejus suavitates! Ut Gratiarum zona præcincta, dulcissime pellacem ris im fundit ¹.....»

« Ce morceau, ajoute le bon P. Caussin, ne renferme aucune obscénité; seulement il est trop mou et ne convient pas au genre grave ². »

Nous ne parlons ni des amplifications à faire sur le discours de Marius partant pour l'Afrique, et si propre à exciter la haine des patriciens, ni des plaidoyers dans lesquels des jeunes gens doivent discuter la meilleure forme de gouvernement : la république, l'aristocratie et la monarchie.

De terribles expériences nous ont appris ce qu'il faut penser de ces suasoires de collège, qu'on faisait, dit-on, uniquement pour la forme. « Nous étions tout prêts pour la révolution, dit Charles Nodier, nous autres écoliers qu'une éducation anormale et anormale préparait assidûment, depuis l'enfance, à toutes les aberrations d'une politique sans base. Il n'y avait pas grand effort de passer de nos études de collège aux débats du forum et à la guerre des

¹ Ex Aristeneto, *epist.* 4.

² Hæc etsi sint ab omni obscœnitate expurgata, nimis tamen sunt mollia, nec viri, in stylum decent. — P. 667.

esclaves... On parla d'une révolution et on s'en étonna ; comme si on n'avait pas dû savoir qu'elle était faite dans l'éducation... C'est un témoignage que la philosophie du dix-huitième siècle ne peut s'empêcher de rendre aux Jésuites, à la Sorbonne et à l'Université ¹. »

Quoi qu'il en soit, la rhétorique du P. Caussin nous donne une idée des autres : rien de moins chrétien, rien de plus antifrançais. Partout c'est Rome et la Grèce, son histoire, sa mythologie, ses poètes, ses historiens, ses orateurs, qui sont, à peu près exclusivement, les précepteurs de la jeunesse chrétienne, les objets de ses admirations et de ses chants. Chose honteuse ! parmi tant de milliers de compositions, la plus belle, la plus poétique, la plus glorieuse figure de notre histoire, l'héroïne de Domrémy, n'a pas été, à notre connaissance, trouvée digne une seule fois d'être chantée en prose ou en vers dans des collèges français !

¹ *Souv.*, t. I, p. 88.

CHAPITRE X.

PROPAGATION DE LA RENAISSANCE. LES COLLÉGES.

L'éducation de collège au dernier siècle. — Vigoureusement attaquée. — Réfutation des objections en sa faveur. — Idée d'une classe. — Paroles de Napoléon, — d'un écrivain d'aujourd'hui. — Complète insuffisance des institutions religieuses et des leçons de catéchisme. — Preuves de raison et preuves de fait. — Profonde corruption engendrée par les classiques païens. — Paroles remarquables d'un célèbre médecin de nos jours.

Dans l'espoir de corriger le vice d'une éducation presque entièrement païenne, les instituteurs catholiques conservèrent quelques parties de l'élément chrétien. Il y eut des catéchismes, des instructions religieuses; on essaya même d'une explication chrétienne des auteurs païens.

Palliatifs impuissants! Le fond solide du festin auquel l'éducation faisait asseoir les jeunes intelligences, c'était le paganisme; le christianisme n'en fut que le dessert. Les instructions et les catéchismes furent, suivant l'expression du P. Possevin, quelques verres de bon vin jetés dans des tonneaux de

vinaigre; et les interprétations chrétiennes du paganisme devinrent trop souvent des jeux d'esprit ou des rapprochements sans consistance et, comme la plupart des beautés infinies des auteurs païens, sans autre fondement que l'imagination du professeur. Écoutons plutôt l'opinion des hommes les plus compétents sur la pratique et les effets d'un système anormal qui, faisant sans cesse passer l'élève du paganisme au christianisme, condamne le maître à administrer perpétuellement le poison d'une main, et le contre-poison de l'autre.

Quelques années avant la suppression de la compagnie de Jésus, parut un ouvrage très-remarquable intitulé : *Discours sur l'art et la nécessité d'apprendre aisément le latin*. L'auteur est un humaniste distingué, Vanière, neveu, élève et admirateur de son oncle, le P. Vanière, jésuite. Son but est de faire connaître l'éducation de collège donnée de son temps, à lui-même et à toute la jeunesse de l'Europe, et d'en montrer les vices radicaux, en proposant une meilleure méthode. Son attaque vigoureuse contre de funestes préjugés souleva des tempêtes. Comme sa noble tentative a de grandes analogies avec la nôtre, on nous permettra de faire connaître la défense de l'auteur.

« Quelques personnes, dit-il, qui cherissent mes intérêts auraient souhaité que j'eusse adouci les

expressions de mon zèle... Je sens tout le prix de leurs tendres inquiétudes, et je les en remercie de tout mon cœur; mais dussé-je déplaire à tout l'univers, je suis trop convaincu, *par la triste expérience que j'en ai faite dans mes premières années* et par toutes les preuves répandues dans ce discours, du tort que notre institution scolastique fait à la France, ma chère patrie, pour déguiser à cet égard ma pensée et mes sentiments...

» Si je me fais des ennemis, ce ne peut être que des esprits bornés ou de vils esclaves de la coutume. De tels ennemis sont-ils à ménager ou à craindre? Le préjugé, dit-on, est terrible!..... Qu'une raison vigoureuse l'attaque, qu'elle l'arrache du sein des ténèbres où il se plonge et qu'elle fasse de son affreuse nudité un spectacle de mépris et de honte aux yeux du public, et son empire sera bientôt détruit. Il n'est terrible que par notre indolence et notre paresse.

» C'est l'usage, dit-on, c'est la coutume. *Nos pères l'ont ainsi fait; sommes-nous plus éclairés et plus sages?* Quelle preuve! Que l'homme fasse aveuglément ce que les lois divines lui ordonnent, rien de plus juste et de plus raisonnable; mais qu'un homme qui réfléchit embrasse une opinion sans fondement et qu'il en fasse la règle de sa conduite, c'est ce qu'un esprit libre et tranquille mettra toujours au

rang des mystères les plus incompréhensibles de la nature. Eh ! qu'ajoute la coutume à un acte bon ou mauvais, pour le rendre l'arbitre de nos actions ? N'y a-t-il pas de mauvais usages et beaucoup plus que de bons ? Ce qui est ancien aujourd'hui n'a-t-il pas commencé à être nouveau ? N'a-t-il pas pris la place d'un autre usage ? Sur quoi donc est fondé son empire ¹ ? »

Après cette réponse, accompagnée de considérations pleines de sens, l'auteur s'adresse aux maîtres de la jeunesse. « Ne vous y trompez pas, leur dit-il, on vous impute le défaut de connaissances utiles et nécessaires, de mœurs, de piété, de sentiments et de politesse que l'on remarque dans *le plus grand nombre des écoliers*, et qu'on ne doit pourtant attribuer qu'à la méthode à laquelle vous êtes cruellement asservis... Jamais il n'y eut tant d'instituteurs que nous en voyons, et *jamais le monde n'a vu plus de licence dans les mœurs et dans la conduite*. Est-ce la faute de l'institution ou de l'instituteur ? Car c'est dans l'un ou dans l'autre que réside la cause de tous les maux. Lecteur curieux de la réponse à la question la plus importante qu'on puisse vous faire, lisez jusqu'au bout ². »

L'auteur montre l'éducation esclave des préjugés de la Renaissance, promettant, avec un charlata-

¹ *Acertado*, p. 2 et suiv. — ² P. 11.

nisme qui n'est pas détrôné, de rendre les enfants semblables à des dieux par les connaissances les plus variées, mais dans la réalité devenant la compression des intelligences au lieu d'en être le développement. « Commençons, dit-il, par l'institution; d'abord, on ne voit que *prospectus* éblouissants où les instituteurs semblent se disputer la gloire d'annoncer et de promettre plus de miracles. On apprendra chez eux, si l'on veut les en croire : latin, grec, allemand, histoire, fable, géographie, chronologie, algèbre, géométrie, armes, danse, musique, enfin tout, c'est-à-dire rien. Comment, en effet, s'imaginer qu'une jeune et faible raison puisse embrasser avec quelque succès une foule de sciences, dont une seule occupe la vie la plus longue de l'homme habile qui en fait sa profession?

» Pour voir comment toutes ces choses sont enseignées, entrons dans un collège et assistons à une classe.

» *In nomine Patris et Filii, etc. Veni, sancte Spiritus, etc.*

» Première leçon. — Singulier. Nominatif : *Musa*, la Muse; génitif : *Musee*, de la Muse; datif : *Musee*, à la Muse; accusatif : *Musam*, la Muse; vocatif : *O musa*, ô Muse; ablatif : *Mused*, de la Muse.

» Qu'est-ce que la muse? Quelle est la vie et la réalité de cette dame? Que disent tous ces mots?

l'enfant? Un être fabuleux qui ouvre sa triste carrière doit faire juger de tous les avantages qu'il y trouvera.

» Deuxième leçon. — D. Combien y a-t-il de dieux? — R. Un. — D. Et de personnes en Dieu? — R. Trois. — D. Comment les appelez-vous? — R. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit. — D. Il y a donc trois dieux? — R. Pardonnez-moi, il n'y en a qu'un.

» Troisième leçon. — Version extraite du P. Jouvency. Le Ciel passait pour le plus ancien des dieux. Les poètes font mention de ses deux fils, Saturne et Titan. Ce dernier, quoiqu'il fût l'aîné et que l'empire du monde lui fût dû, se désista de ses droits, et les céda tous à Saturne, à la prière de Vesta, sa mère.

» Quatrième leçon. — Thème : Jean bon, Pierre juste, eau claire, Muses savantes, champs fertiles, hiver froid, été chaud, spectacle étonnant.

» Voilà pour le matin; le soir, nous avons pour première leçon la conjugaison. Conjuguez le verbe *amo*. Indicatif présent : *amo*, j'aime; *amas*, tu aimes; *amat*, il aime; *amamus*, nous aimons; *amatis*, vous aimez; *amant*, ils aiment. — L'imparfait, *amabam*, sera pour demain.

» Seconde leçon. — Le catéchisme : D. Qui vous a créé et mis au monde? — R. Dieu. — D. Pour-

quoi? — R. Pour le connaître, l'aimer, le servir et par ce moyen obtenir la vie éternelle.

» Troisième leçon. — La Version : *Lupus et agnus*, le loup et l'agneau, *compulsi*, poussés, *siti*, par la soif, etc.

» Quatrième leçon. — Le Thème : Pierre et Jean, savants; la leçon et le thème, admirables; le chat et le rat, gourmands.

» Voilà, s'écrie le judicieux écrivain, le premier lait dont on nourrit les jeunes esprits! Y a-t-il la moindre étincelle de raison à confondre dans un cerveau de huit ans les idées monstrueuses des fausses divinités avec l'idée d'un Dieu créateur et sauveur, qui seule devrait occuper les premières années ¹? »

Le bon sens n'a pas cessé de protester contre cette absurde et funeste éducation. « Voyez un peu, disait Napoléon, à Sainte-Hélène, la *gaucherie* de ceux qui nous forment! Ils devraient éloigner de nous l'idée du paganisme et de l'idolâtrie, parce que leur absurdité provoque nos premiers raisonnements et nous prépare à résister à la croyance passive; et pourtant ils nous élèvent au milieu des Grecs et des Romains avec leurs myriades de divinités! Telle a été pour mon compte et à la lettre la marche de mon esprit. J'ai eu besoin de croire, j'ai cru; mais

¹ *Acrostich.*, p. 31 et suiv.

ma croyance s'est trouvée heurtée, incertaine dès que j'ai su raisonner, et cela m'est arrivé d'assez bonne heure, à treize ans ¹. »

« Que voulez-vous, en effet, ajouterons-nous avec un écrivain de notre époque, que devienne l'homme moral et intellectuel dans un état d'enseignement où l'enfant, comme ces fils de barbares qu'on trempait tour à tour, en naissant, dans l'eau bouillante et dans l'eau glacée, pour rendre leur peau insensible aux impressions des climats, est jeté tour à tour et tout à la fois dans le christianisme et dans le paganisme ? Il sort de la maison d'un père peut-être croyant, peut-être sceptique ; il a vu sa mère affirmer et son père nier ; il entre dans un collège divisé en deux enseignements... Il lui faudrait deux âmes, et il n'en a qu'une ! On la tiraille et on la déchire en sens contraire. Les deux enseignements se la disputent ; le trouble et le désordre se mettent dans ses idées.

» Il s'étonne de cette contradiction et se prend à douter qu'on lui joue une grande comédie ; que la société ne croit pas un mot de ce qu'elle enseigne ; que le paganisme est la religion des grands hommes et des grands peuples, et le christianisme la religion des médiocrités, des femmes et des enfants. Il ne lui reste d'une pareille éducation que juste assez des

¹ *Mémoires de M. de Helvétius*, t. II, p. 123.

deux principes opposés, dans l'âme, pour que cette âme soit une guerre intestine de pensées contraires, et sans qu'il ne puisse pas même vivre en paix avec lui-même, dans une vie qui a commencé par l'inconséquence et qui se prolonge dans la contradiction ¹. » Voilà pour l'effet moral.

Revenant à la confusion *intellectuelle* que l'étude simultanée de tant de choses disparates doit inévitablement produire dans la tête de jeunes enfants, Vanière ajoute : « Tout est mis en lambeaux, et c'est la totalité monstrueuse de ces lambeaux qui forme l'éducation. Il est certain que, si ce devoir journalier ainsi bigarré était imprimé sur le papier, comme l'écolier l'imprime dans sa mémoire, il formerait au bout de dix ans que dure l'institution scolastique dix gros volumes in-folio; mais si redoutables *ad aperturam*, que, si, pour éprouver toutes les têtes qui aspirent aux grands emplois, on les forçait de lire un de ces volumes d'un bout à l'autre et de suite, l'État pourrait se flatter d'avoir peu de concurrents, ou de posséder dans ceux qui résisteraient à l'épreuve les têtes les mieux montées et les plus fortes. Il est certain encore que, si l'on était assez heureux pour jouir d'un de ces effroyables volumes, le censeur le plus indulgent se verrait forcé d'ajouter à la formule ordinaire : *J'ai lu par ordre de M. le*

¹ Lamartine, Discours, 4843.

le chancelier un livre, ces mots : Ubi nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat ¹. »

Quant à l'instruction religieuse qu'on prétend pouvoir donner solidement dans un système d'éducation qui saupoudre de quelques miettes de christianisme toute une journée, toute une jeunesse, employée presque exclusivement à l'étude de la langue, des hommes et des choses paternes ou profanes, voici le jugement du célèbre écrivain. Remarquons qu'il parle des collèges de son temps, tous dirigés par des prêtres. Que dirait-il aujourd'hui?

« Le jeune régent, dites-vous, a reçu *beaucoup d'instruction sur la religion* ² et les mœurs. — Je sais que l'on fait, tous les samedis, le catéchisme dans les collèges; je veux croire aussi qu'on y parle de religion et de morale toutes les fois que l'occa-

¹ *Id., ubi supra.*

² Je ne sais si c'est une affirmation sérieuse, ou une allusion ironique à certain enseignement religieux qu'on trouve dans un livre fort répandu et destiné tout à la fois aux élèves et aux régents. Pour expliquer la rapide multiplication du genre humain, l'auteur, avec une science dont il a gardé le secret, dit : « Adam et Eve ayant eu pour le moins tous les ans deux enfants, ils parvinrent à un très-grand nombre, tant de fils que de filles, dont les premiers furent Cain et Abel. » — *Histoire sainte* avec l'explication des points controversés de religion, par le Père Gautruche, de la compagnie de Jésus. 4 vol. in-12. 11^e édition. Paris, 1697. T. I. p. 10.

sion s'en présente; mais ces leçons *directes*, qui ne forment *qu'un très-petit accessoire* dans l'ensemble de l'enseignement, comment pourraient-elles fructifier dans une âme dont toutes les puissances, enchaînées par la crainte ou l'ennui, languissent dans un labyrinthe d'occupations ingrates qui n'ont aucun rapport avec ses vrais intérêts? Ceux qui en doutent n'ont qu'à suivre durant un jour la marche de l'écolier; ils verront qu'il est occupé, depuis l'instant du lever jusqu'à celui du coucher, à apprendre et à réciter des leçons, à écrire, composer, corriger et copier une version, ou un thème, ou des vers; et ils jugeront par eux-mêmes s'il est dans le monde *un fléau pareil*, qui ne laisse à l'enfant aucun instant pour *s'occuper de ses devoirs les plus sacrés*, qui ferme à tous les avenues du vrai mérite, pour ne leur ouvrir que celle d'une vaine littérature. »

Des preuves de raison, l'auteur passe aux preuves de fait. Il ajoute : « On connaît l'arbre à ses fruits. Ces heureux fruits de la *connaissance de Dieu et d'une bonne éducation*, les retrouvez-vous, instituteurs, dans ce débordement de vices, de crimes, d'impiétés, d'erreurs, qui a gagné tous les âges et tous les états? Vous direz peut-être qu'un air contagieux les a flétris dans vos écoliers, quand ils ont paru dans le monde? Montrez-nous-en donc la fraîcheur et l'éclat dans les jeunes plantes qui sont encore

soumises à votre culture ; ou plutôt cachez-nous, s'il se peut, tout l'inculte, l'irrégulier, le vicieux, dont la troupe écolière afflige le regard de ses spectateurs. J'ai vu abolir en province, dans un collège, une nombreuse pension *quia erat*, écrivait le visiteur à son général, *seminarium impuditiæ*. On a compté jusqu'à soixante enfants atteints du même vice dans la pension d'un collège des plus renommées de la capitale.

» Voilà tes fruits, institution contre laquelle j'é-lève aujourd'hui ma voix. Et vous, sages institu-teurs, qu'elle asservit à ses lois et qu'elle *dégrade* ; vous de qui je tiens l'histoire affligeante dont le récit ne sera peut-être pas inutile à notre cause, pourriez-vous refuser d'unir vos coups à ceux que le zèle porte *de tous côtés* à cette *ennemie du genre humain* ¹ ? »

Ainsi, d'après Vanière, témoin et victime des faits qu'il raconte, l'ignorance de la religion et la corruption des mœurs dans les collèges étaient déjà au dernier siècle, avant la suppression des Jésuites, le résultat inévitable de l'enseignement suivi depuis la Renaissance. Nous pouvons en conclure que ce résultat est le même aujourd'hui, peut-être pire. L'ensei-gnement est resté le même, et les maîtres actuels, si estimables qu'ils soient, n'ont la prétention d'être

¹ *Ibi supra.*

ni plus vigilants, ni plus habiles, ni plus pieux que les religieux instituteurs des temps passés. Le mal n'est pas dans les hommes, il est dans le système : il en sort comme le venin sort du serpent.

Cette corruption, inhérente aux études classiques, est un fait tout ensemble si évident et si douloureux, que la médecine elle-même s'en est émue. Dans une thèse soutenue à Paris, devant l'Académie de médecine, le docteur Bourgeot, chirurgien de la marine royale, expose les causes de la corruption profonde qui ravage les maisons d'éducation, et qui, attaquant la société dans ses racines, compromet sur une vaste échelle la santé publique.

Entre toutes, il signale avec énergie les classiques païens mis entre les mains de la jeunesse. « Il n'est pas, dit-il, un écolier de quatrième qui ne trouve dans les auteurs qu'on met entre nos mains à cet âge la source d'une funeste dépravation. Ainsi Virgile, Horace, nous offrent à chaque pas des passages licencieux que l'on ne traduit pas, il est vrai, en public, mais qui n'en sont pas moins lus et mieux compris que les autres. Il n'est pas d'écolier qui ne comprenne toute la portée de la deuxième églogue, surtout expliquée par ce qu'on lit dans la vie du poète lui-même : *Fama est eum libidinis promioris in pueros fuisse..... formosum pastor Corydon ardebat Alexim..... et speluncam Dido ducit et Troianus eandem*

devenere. Croit-on que ces passages ne soient pas entendus, et ne voit-on pas les ravages que ces idées feront dans de jeunes têtes ¹? »

La paresse, la lassitude, le dégoût du travail, la morosité du caractère, l'étiollement de l'intelligence, quelquefois la perturbation de l'organisme et la perte totale de la santé, tels sont, au dire du savant médecin, les signes par lesquels se manifeste la fermentation de ces funestes idées. Si elles éclosent à la rencontre de certains passages plus obscènes, elles sont couvées par l'atmosphère toute païenne dans laquelle vivent habituellement les jeunes collégiens. Au physique comme au moral, l'homme vit d'air et de lumière. De même que l'Écriture sainte et les classiques chrétiens respirent une odeur de vie, c'est-à-dire l'humilité qui éclaire l'entendement, et la chasteté qui fortifie le cœur; ainsi les classiques païens, qui sont les livres du démon, *cibus dæmionorum*, dit saint Jérôme, exhalent une odeur de mort, c'est-à-dire l'orgueil qui obscurcit l'intelligence, et le sensualisme qui énerve la volonté : double poison qui vicie jusque dans leurs sources la santé spirituelle et la santé physique.

Un traité de physiologie médicale : *De l'influence des études païennes sur la santé publique* serait plus qu'un beau livre, ce serait une bonne œuvre.

¹ Titre V, p. 50

CHAPITRE XI.

LES COLLÈGES.

Interprétation prétendue chrétienne des auteurs païens. — Explication d'une ode d'Horace. — Change donné aux élèves sur le sens obscène des auteurs païens. — Explication de la seconde églogue de Virgile par le P. Catrou, jésuite. — Critique très-spirituelle de toutes les explications pédantesques qui ont pour but de montrer des beautés infinies dans les auteurs païens. — Le chef-d'œuvre d'un inconnu.

« Ce que peut avoir de vicieux l'enseignement habituel des auteurs païens, nous le corrigeons par le catéchisme, les instructions religieuses et les exercices de la chapelle. » Nous venons de dire ce qu'il faut penser d'une pareille prétention. On ajoute : « Nous corrigeons encore les auteurs païens en les enseignant chrétiennement. Grâce aux explications que nous avons soin d'en donner, ils perdent tout leur venin, si bien qu'avec Virgile, Ovide et même Horace, on peut faire des chrétiens comme avec l'Écriture sainte et les Pères. » Il est curieux de voir de quelle manière les savants et religieux professeurs des derniers siècles faisaient usage de la précieuse recette, en

d'autres termes, comment ils s'y prenaient pour expliquer *doctement et chrétiennement* les auteurs païens. En voici un modèle, pris au hasard entre mille : il date du siècle même de Louis XIV, 1684.

Les rhétoriciens ayant fait le signe de la croix et invoqué le Saint-Esprit, le professeur prend Horace et dit : Nous allons ce matin expliquer l'ode à Pyrrha. Et il commence par la lire tout entière ¹.

Après la lecture, sans réserves ni commentaires, de cette pièce édifiante, pour l'intelligence de laquelle toute la classe a invoqué les lumières du

¹ Pyrrha était une maîtresse d'Horace qui, dans cette ode, l'accuse de lui avoir fait infidélité.

Quis multa gracilis te puer in rosa
 Perfusus liquidis urget odoribus
 Grato, Pyrrha, sub antro?
 Cui flavam religas comam,
 Simplex munditiis! Heu, quoties fidem
 Mutatosque Deos flebit, et aspera
 Nigris æquora ventis
 Emirabitur insolens,
 Qui nunc te fruitur credulus aurea :
 Qui semper vacuum, semper amabilem
 Sperat, nescius auræ
 Fallacis! Miseri quibus
 Intentata nites : me tabula sacer
 Votiva paries indicat uvida
 Suspendisse potenti
 Vestimenta maris Deo.

Saint-Esprit, le professeur commence l'explication scientifique et oratoire.

« Ces petites odes sur de petits sujets, dit-il, sont plus propres en quelque manière à faire juger Horace que ces pièces dont les sujets sont grands d'eux-mêmes, et capables d'élever l'âme d'un poète. Ce n'est ici qu'une seule pensée fort simple et *fort naturelle*. Mais Horace la met en œuvre d'un air si galant, il choisit des expressions si belles et des mots si propres, que je ne crains point de dire que de toutes ses odes, il n'en est point de plus achevée que celle-ci.

» *Gracilis*; ce mot signifie proprement la *belle taille*, mais il se prend aussi quelquefois pour *galant*, comme le *psilos* et le *lichnos* des Grecs.

» *Puer*; j'ai déjà remarqué que les anciens se servaient de ce mot sans avoir aucun égard à l'âge. C'est pourquoi Virgile a dit de César et de Pompée :

No. pueri. ne tanta animis assuescitis bella.

» *Urget*; ce mot comprend les plus secrets mystères de l'amour, et je ne crois pas que notre langue en ait aucun qui puisse exprimer toute la force et toute la tendresse de celui-là.

» *Cui flavam religas comam*. Horace entend ici ces coiffures négligées des dames de Lacédémone, qui se contentaient de faire nouer par derrière leurs

cheveux avec des bouquets de fleurs. C'est ce qu'il dit Ode XI, liv. II :

*Incomptam Lacænæ
More comam religata nodo.*

» *Simplex munditiis* ; nous nous servons de notre mot *simple* dans le même sens, car nous disons qu'une femme est simple dans ses habits, dans sa propreté, pour dire que sa propreté n'est point étudiée.

» *Mutatoque deos*, Vénus et Cupidon.

» *Nigris* ; cette épithète est belle. Virgile a dit de même *nigerrimus auster*, et les Grecs *melas Boreas*, le noir Borée ; *melas Euros*, le noir vent du midi.

» *Aspera* est ici fort beau. Horace est peut-être le premier qui s'en est servi de cette manière ; l'application en est fort heureuse.

» *Emirabitur* ; Scaliger le père a eu tort de trouver ce mot composé plus languissant que le simple *mirabitur*, car il est au contraire beaucoup plus fort, et marque une plus grande surprise. C'est pour cela même qu'Horace se sert presque toujours de mots composés, comme il a dit ailleurs *emitescis pulchrior multo*. On trouvera aussi dans Virgile beaucoup de passages qui détruisent cette critique de Scaliger.

» *Aurea*, belle, comme les Grecs disent *chryse*

Aroditè, Venus aurea ; car ce mot *aurum, or*, ne vient que du mot grec *aura*, qui veut dire *éclat*.

» *Nitere* ; se dit également de la beauté des femmes et du calme de la mer. C'est à quoi il faut bien prendre garde. »

Voilà l'ode doctement expliquée, avec le luxe convenable de citations grecques et latines, assaisonnées des fines remarques du professeur. Si ses élèves ne deviennent pas des hommes de goût, et, au besoin, de petits Horaces, à qui la faute ? Reste à en faire des chrétiens. Pour le pieux rhéteur, cette tâche est moins difficile que la première. De cette ode d'Horace, qui vous paraît passablement scabreuse, il va faire jaillir un enseignement religieux, et cela de la manière la plus naturelle, *ex visceribus rei*, comme le parfum sort de la fleur. La leçon ne saurait être trop connue de nos professeurs, à qui la conscience fait un devoir d'enseigner chrétiennement les auteurs païens. Écoutons :

« *Me tabula sacer votiva paries* ; Horace, pour dire qu'il avait fait naufrage dans l'amour qu'il avait eu pour *Pyrrha*, fait une application fort juste de la coutume qu'avaient ceux qui s'étaient sauvés du naufrage de représenter dans un tableau tout ce qui leur était arrivé. C'EST SUR CELA que les premiers chrétiens, lorsqu'ils relevaient de maladie, offraient au saint dont ils croyaient avoir senti le secours

quelques pièces d'or ou d'argent, ou la partie qui avait été malade était peinte, et c'est cette même coutume qui dure encore aujourd'hui¹. »

Voilà le bouquet dont la bonne odeur embaume l'ode à Pyrrha. Commencée par l'invocation du Saint-Esprit, la classe finit par la prière à la plus pure de toutes les vierges, sous la protection de laquelle on met ces beaux enseignements, que les élèves vont *ruminer* dans leurs salles d'études. Avec de pareilles leçons, administrées chaque jour, pendant plusieurs années, il est bien évident qu'à l'exception de certaines mauvaises natures, tous les écoliers ne peuvent manquer de devenir d'excellents chrétiens, et qu'en voyant dans les églises des *ex voto* ils se rappelleront l'habit mouillé d'Horace, et seront émus jusqu'aux larmes de la plus tendre piété.

Faire jaillir d'une pièce plus que profane un enseignement chrétien, voilà le premier tour de force des pieux interprètes des classiques païens. Le second, plus habile encore, est de donner le change aux élèves sur le sens d'un passage évidemment mauvais. Comme modèle du genre, nous nous contenterons de citer l'explication de la seconde églogue

¹ Remarques sur les *Œuvres d'Horace*, de Voltaire, t. II, p. 101, édition de 1781.

de Virgile par le P. Catrou, de la compagnie de Jésus. Tout le monde sait que la seconde églogue est une des pièces les plus infâmes de la poésie latine. L'âge des jeunes gens qui doivent l'étudier rend plus dangereux encore les honteux mystères cachés sous l'écorce des mots. Il semble que le respect pour l'enfance aurait dû la faire supprimer de tous les livres classiques. Mais qu'est-ce que l'innocence en comparaison du prix inestimable du beau latin et de la belle poésie? Donc le P. Catrou essaye, dans sa pieuse sollicitude, de concilier tous les avantages, en donnant aux infamies de Virgile un sens inoffensif.

Virgile n'est pas un misérable, Alexis n'est pas une victime. Virgile est un homme de bien, comme qui dirait un honnête bourgeois retiré des affaires et membre du bureau de bienfaisance de son quartier, qui désire avoir un jeune esclave pour lui enseigner les beaux-arts, la musique, la poésie, et faire de lui, s'il est possible, un vrai disciple de Pan. C'est sur ce thème que roulent toutes les explications du professeur. « Virgile, dit-il très-sérieusement, avait témoigné de l'empressement d'avoir en propre un jeune esclave de Mécène. C'étoit pour lui cultiver l'esprit et pour l'instruire à la poésie. Alexandre étoit le nom de l'esclave; Virgile en le changeant lui en laisse la meilleure partie: il l'appelle Alexis. Afin

de lui donner place dans un poëme pastoral, il le travestit en berger ¹. »

Après cette habile introduction, le professeur entre en matière, et jette sa précieuse poudre aux yeux des élèves, pour les empêcher de voir le sens de ce qu'ils expliquent : l'érudition se joint au savoir-faire. « *Formosum pastor Corydon ardebat Alexim;* » il traduit : « Le berger Corydon avait co. q. de l'affection pour l'aimable Alexis. » « *Me tamen urit amor, quis enim modus adsit amori?* Je me fatigue encore par de vains désirs : on ne finit point quand on est occupé de sa passion. »

« *Non sum adeo deformis*, dit Virgile à Alexis. En effet Virgile était d'une grande taille; son teint était un peu basané.

« *Mecum una in silvis imitabere Pana canendo;* Virgile promet ici à Alexandre qu'il le formera à la poésie, et qu'ensemble ils feront des vers qui surpasseront les chansons de Pan.

« *Nec te pœniteat calamo trivisse labellum* : comme la flûte pastorale était composée de sept tuyaux, selon Virgile, et quelquefois de neuf, selon Théophraste, dont chacun faisait un ton différent, pour en tirer l'harmonie il fallait faire couler la flûte sur la

¹ Œuvres de Virgile traduites par le P. Catrou, de la compagnie de Jésus, avec des notes critiques et historiques. 6 vol. in-12. — Paris, 1716.

lèvre d'en bas, ce qui pouvait la ternir. Alexandre pouvait craindre pour ses lèvres, qu'il avait fort belles, au rapport de Martial ¹.

» *Invenies alium, si te hic fastidit Alexim* : il est certain que Virgile obtint Alexandre de Mécène, et qu'il en fit son disciple.

» *Invidit stultus Amyntas* ; par là Virgile fait sentir à Alexandre le progrès que Cébès avait fait dans la poésie. » Au lieu d'un disciple Virgile en avait deux ; puis Amaryllis, jeune fille, dont il est question plus loin. Ce second disciple s'appelait Cébès ; c'était un cadeau d'Asinius Pollion, comme Alexis, de Mécène ².

» *Et vos, o lauri, carpam, et te, proxima myrte* ; c'est-à-dire, à parler sans métaphore : Nous joindrons l'étude de la poésie aux charmes de l'amitié.

» *Nec si numeribus certes, concedat Iolas* ; Alexandre appartenait à Mécène, et Mécène est ici désigné sous le nom d'Iolas. Virgile prévoyait la difficulté qu'il aurait d'obtenir cet esclave ; peut-être même n'en fit-il la demande que par la BELLE églogue que nous expliquons. »

¹ Liv. VIII, epigr. 56.

² *Asinius Pollio puerum forma prestantem nomine Alexandrum habebat... eura poete dono dedit. Mecenas puerum habebat dona Cebetem.... quem dono dedit Virgilio.* — Pompon. Sabini. *In Eclog. II.* — « Cette version, qui est aussi celle d'Apulée (*Apuleius*) est formellement contredite par Martial, beaucoup mieux informé *ubi sup. à* »

Après avoir interprété, par le désir d'exciter son émulation pour les beaux-arts, toutes les promesses de bouquets, de promenades, de fiâtes, de chevreaux, de pommes, de châtaignes, de prunes, que Virgile fait à Alexis, le R. père finit par s'apercevoir que son interprétation *anodine* est insoutenable et qu'elle le fait tomber dans le ridicule. De ses propres mains il démolit son laborieux échafaudage : « Il y a, dit-il en terminant, plus de passion dans cette églogue que l'on n'en a d'ordinaire lorsqu'on n'aspire qu'à faire un élève. Peut-être que Virgile a trop suivi la dépravation de son siècle ¹. »

Voilà, entre des milliers, un léger échantillon de la nourriture *saine et abondante* dont les professeurs les plus recommandables ont nourri, pendant les trois derniers siècles, l'élite de la jeunesse européenne ; et l'on s'étonne de l'appauvrissement de la raison et de la corruption des cœurs !

Si le *seculus* chrétien se révolte en voyant traiter avec si peu de respect des âmes baptisées, s'il prend en pitié ce labeur ingrat, dépensé à découvrir des vertus là où il n'y a que des infamies, l'esprit français, depuis longtemps, s'est justement indigné contre le pédantisme ridicule qui prétend trouver des beautés littéraires de premier ordre dans les

¹ P. 155. — Dans le vie de Virgile nous ne voyons pas ces mystères.

moindres pièces, dans les phrases les plus vulgaires et les mots les plus simples, tombés de la plume des auteurs païens.

C'était au dernier siècle. Un jour le spirituel Saint-Hyacinthe se fit professeur de rhétorique. Il répète en public une leçon de collège, et dans le *Chef-d'œuvre d'un inconnu*, il peint trait pour trait l'enseignement des rhéteurs de toute robe. A l'exemple des Renaissants de la bonne école qui changeaient leur nom chrétien pour un nom païen, afin de donner par là je ne sais quel air antique à leur langage et à leur personne, l'auteur de la spirituelle parodie change aussi son nom : il s'appelle le docteur *Matanasius*. Pour rendre la critique plus piquante, il prend une chanson, tout ce qu'il y a de plus plat en fait de chanson. Au moyen d'un superbe commentaire, tout farci de notes savantes et d'explications ingénieuses, il transforme cette pièce ridicule en une œuvre de génie, dont il fait toucher au doigt les innombrables beautés. Si vous voulez la lire avec intérêt, supposez-vous dans une classe de rhétorique; vous avez votre auteur ouvert sous les yeux, le professeur est dans sa chaire, il va parler. Silence!

« Messieurs, dit-il d'un ton solennel, nous allons étudier aujourd'hui une pièce!!! qui rivalise avec ce que les grands siècles d'Auguste et de Périclès ont

produit de plus beau!!! Pour être non-seulement compris, mais goûté comme il doit l'être, ce chef-d'œuvre demande de nombreuses explications de ma part, et beaucoup d'attention de la vôtre. Le nom de l'auteur suffit pour en faire l'éloge. Cet auteur, messieurs, dont on peut dire ce qu'on disait de Virgile : *Cedite Graii nescio quid majus nascitur Iliade*, c'est l'immortel Matanasius.

» Je lis ; suivez-moi :

POÈME.

L'autre jour, Colin,
Malade
Dedans son lit
D'une grosse maladie,
Pensant mourir,
Ne peut dormir.

» Je m'arrête. Messieurs, l'habileté d'un poète se fait connaître à la manière dont il rend d'abord son lecteur attentif, afin qu'il ne perde rien de ce qu'il va lui chanter. C'est ainsi qu'Horace commence ordinairement ses odes par quelque chose de frappant :

Descende celo, et dic age tibia
Regina longum, Calliope, melos ¹.

» Descends du ciel, Calliope, et commande-moi en reine de jouer un grand air sur ma flûte.

¹ Lib. III. o le IV. édition d'Amsterdam, 1556.

Cælo tonantem credidimus Jovem
Regnare ¹.

» Lorsque Jupiter tonnait, nous avons cru qu'il régnait dans les cieux.

» Voilà une muse qui descend du ciel. Voilà Jupiter qui roule le tonnerre. Quelles idées, messieurs! quelles images! Plus habile que le grand lyrique, qui se contente de frapper l'esprit, notre poète va droit au cœur du lecteur. Du premier mot il excite les sentiments les plus capables d'attacher, je veux dire la compassion et la tendresse : *Colin malade*. Il ne parle pas seulement au cœur, il parle encore aux yeux, à l'imagination. *Colin malade*; On le voit, on le plaint. Or, si, comme l'enseigne un grand maître, bien penser, bien sentir et bien rendre, est tout l'art de la poésie et de l'éloquence, ce début est évidemment sublime, mais sublime de ce naturel et de cette simplicité dont le secret n'appartient qu'au génie.

» *L'autre jour*. Voyez tout ce qu'il y a d'attachant et de poétique dans ces deux mots! Dans les grandes choses, messieurs, comme les maladies, qui sont aux particuliers ce que les révolutions sont aux royaumes, les moindres circonstances sont intéressantes. Elles ne peuvent manquer de faire un effet puissant et agréable, pourvu, comme le remarque

¹ L. b. III, e le v, éditon d'Amsterdam, 1556.

M. de Fontenelle, qu'elles ne soient pas *absolument inutiles ou prises de trop loin*. Or, il est facile de voir que, parmi les circonstances, celle *du temps* n'est pas inutile. Aussi notre poète l'a-t-il marquée, et cela de la manière la plus convenable. S'il eût mis *il y a quelque temps*, ces expressions eussent été vagues et indéterminées. S'il eût mis *le quantième*, cela aurait senti le gazetier ou le voyageur. *L'autre jour* marque poétiquement un jour fixe que le poète a en vue.

Dans un lieu solitaire et sombre
Je me promenais *l'autre jour*,

dit M. de la Motte dans une de ses odes anacréontiques.

» M. Boileau ne dit-il pas :

Clio vint *l'autre jour* se plaindre au dieu des vers ?

» L'on voit que *l'autre jour* marque très-bien un temps déterminé que le poète se représente.

» *Colin*. Quel nom, messieurs ! A mesure que nous nous éloignons des beaux siècles de l'antiquité, notre corruption augmente. A la noble simplicité de la nature nous faisons succéder une fausseté contagieuse qui se répand sur tout. L'homme ne se sentait pas assez honoré d'être homme, quoiqu'il n'y ait rien de si grand dans l'homme, selon

la profonde remarque de M. Abbadie. L'homme a voulu être *marquis, comte, duc*. On quitte le nom de ses pères pour se *monseigneuriser*; on appelle sa femme *madame*, comme s'il y avait quelque chose de plus respectable que le nom d'*épouse*. *O tempora! ô mores!*

» Que nous sommes loin de ces grands Romains qui appelaient leur femme *Caia*; qui ne connurent jamais le marquis Caton, le comte Scipion, le duc Brutus, ni monseigneur Mécénas! Enfin, nous avons porté jusque dans nos poésies pastorales, où l'innocence et la simplicité doivent toujours régner, cette marque de notre corruption et de notre orgueil. Nos bergers n'oseraient plus s'appeler *Pierrot, Henriot, Colin*. Il nous faut des *Tircis, des Tityres, des Lygdamis*.

» Mais pour revenir au nom de Colin, des poètes fameux, Jehan Molinet, Remy Belleau, Clément Marot et plusieurs autres, s'en sont servis sans hésiter.

» Le petit veau de lait dont *Colin* me fit maître l'autre jour dans ces prés, dit Belleau.

» Mais, hélas! messieurs, *Σοφία ἡ βίη, παρτίται*: le savoir et les bonnes mœurs sont méprisés!

» Quant au nom de Colin, si simple en apparence, il cache une grande illustration. Bien qu'après de longues recherches dans Plutarque, dans Laerce et dans Polybins, je n'aie pu trouver une

généalogie suivie de la *gens Colinea*, j'ai cependant découvert que celui dont il s'agit descend de princes souverains. Mieux que cela; un maître de la chambre des comptes, qui veut bien récompenser de son amitié mon modeste savoir, m'a assuré que la maison Colin remonte en ligne droite jusqu'à Adam; qu'elle s'est divisée en deux illustres branches : la branche de *Colin-Tampon* et la branche de *Colin-Maillard*, qui jouent encore aujourd'hui un si grand rôle dans toute l'Europe.

» *Malade*. C'est-à-dire qui ne se porte pas bien, ou, comme le remarquent MM. de l'Académie française, qui sent quelque dérèglement, quelque altération dans sa santé. Ainsi, messieurs, Colin était malade, quoi de plus saisissant ! Toutefois le mot *était malade* n'indique pas encore que sa santé fût notablement dérangée et qu'il eût besoin d'un docteur en médecine. Il était à proprement parler ce qu'on appelle être *je ne sais comment*. Remarquez l'habile gradation du poète qui veut ménager l'intérêt, en nous faisant arriver par degrés au sentiment de profonde compassion qu'il prétend exciter dans nos âmes, comme nous le verrons plus tard.

» *Dedans son lit*. Colin n'était pas seulement *dessus*, messieurs, il était *dedans*. Voilà pourquoi le grand poète s'est servi du composé *dedans* au lieu du simple *dans*. Quoique ce dernier soit plus d'un bel

usage que l'autre, il y a pourtant des occasions où *dedans* est plus expressif; il y en a même où il est de règle de s'en servir, par exemple lorsque le substantif auquel il doit se rapporter précède, comme dans ces vers de la Fontaine :

Raves, navets, carottes, tout est bon,
Dit le latin, mon lot sera hors terre,
Le tien dedans.

» *Son lit*. Quoi de plus vrai! Le lit est naturellement la place d'un malade. Témoin ces vers fameux :

Iris, ce chef-d'œuvre des cieux,
Est au lit toute languissante.

» *Lit*. Ce mot, messieurs, a un grand nombre de significations. On dit un *lit de plume*, un *lit de repos*, un *lit de gazon*, un *lit de fleurs*, et *lit*, dans ce cas, se prend pour la chose sur laquelle on est couché. On dit un *lit de soie*, et *lit* alors se prend pour les rideaux. On dit aussi un *lit à colonnes*, et alors *lit* se prend pour le bois sur lequel on met le lit de plumes, les matelas. Et tout cela, messieurs, se dit ainsi par la figure que la rhétorique appelle *synecdoche*. Il y a *synecdoche* lorsqu'on prend la partie pour le tout, *quando pars sumitur pro toto*. On peut dire aussi que cela a lieu en vertu de la *métonymie*. La *métonymie* est une figure qui consiste à prendre le conte-

nant pour le contenu, *continens pro contento*. C'est ainsi que, dans un voyage que je fis en Hollande, j'écrivis à une illustre dame de mes amies que j'avais couché dans un lit de faïence, parce que le lit sur lequel ou dedans lequel j'avais couché était une espèce d'armoire pratiquée dans la muraille de la chambre, et toute incrustée de carreaux de faïence.

» *D'une grosse maladie*. Ici, messieurs, vous apercevez l'habile gradation que je vous annonçais tout à l'heure. *Grosse maladie!* Comme ce *grosse* est bien choisi! Si cette maladie était petite, on ne s'en embarrasserait pas; mais ce mot *grosse* intéresse tout à fait. *Malade d'une grosse maladie*, *horresco referens*. Ce pléonasme, relevé par le mot *grosse*, émeut la compassion du lecteur, le touche, le saisit. Car, quoique *malade de maladie* soit un pléonasme décidé, pour me servir de l'heureuse expression de M. Houdart de la Motte, cela ne dit *pourtant pas tant* que *malade d'une grosse maladie*. La sensibilité si adroitement excitée, et, à ce qu'il vous paraît, arrivée maintenant à son plus haut degré, va, grâce à notre grand poète, atteindre son dernier développement.

» *Pensant mourir*. Ceci vous donne la mesure de la maladie, indique son caractère inquiétant, et vous associe à toutes les angoisses du malade. Et c'est là

le chef-d'œuvre de l'art : *Si vis me flere, dolendum est primum ipsi tibi*. Pensant mourir ! Notre poète aurait bien pu mettre *croyant* mourir ; mais *croyant* n'aurait signifié que la simple croyance, et l'on sait que cette croyance est si peu de chose, qu'elle ressemble tout à fait à une opinion légère qui n'a nul fondement ; au lieu que *pensant* marque une croyance fondée sur la réflexion, une croyance réfléchie. Être dedans son lit, malade d'une grosse maladie, penser mourir ! Vous figurez-vous quelque chose de plus pittoresque, de plus saisissant, et par conséquent, messieurs, de plus poétique et de plus beau ?

» *Ne peut dormir*. Ne peut, c'est-à-dire il n'est pas en son pouvoir de dormir. Personne d'entre vous, messieurs, qui ne sente que *peut* dans cet endroit vaut infiniment mieux que *saurait*. Car, soit que ce dernier vienne de *sapere*, *sapio*, ou *scire*, *scio*, il n'a point la force de *pouvoir*. *Je puis*, *il peut*, qui vient de *posse*, *possum*, avoir la puissance, la faculté. *Peut*, d'ailleurs, est fort usité ; nos meilleurs auteurs s'en sont servis. « Il est vrai qu'elle a été écrite avec quelque sorte de gaieté, dit M. de Balzac, mais elle *peut* être lue par les tristes mêmes. »

» Il est évident qu'après *ne peut*, il fallait mettre *dormir*, et non pas *sommeiller*. Il aurait pu sommeiller sans pouvoir dormir. S'il avait sommeillé, il aurait pu rêver, et ce lui eût été peut-être un adoucisse-

ment. Mais lorsqu'on dort, c'est-à-dire qu'on est profondément assoupi, car c'est ce qu'emporte avec soi le verbe neutre *dormir*, on ne rêve point. Ceux qui se connaissent à la force des expressions sentiront bien la justesse de cette remarque, fondée tout à la fois sur la philologie et sur la médecine. »

La parodie continue ainsi vive, spirituelle, scintillante, pendant plusieurs centaines de pages. S'il y a exagération, ce n'est pas la faute de l'auteur : il a singé les humanistes de la Renaissance. Persuadés que chaque phrase des auteurs païens était un chef-d'œuvre, chaque mot un trésor rempli de beautés infinies, ils en ont fait des commentaires dont le volume dépasse cent fois celui du texte. Nous avons connu un professeur de littérature latine qui consacrait *quatorze leçons* à nous découvrir toutes les beautés de ce seul vers d'Horace : *Ibam forte via sacra*.

Les limites de notre ouvrage ne nous permettent pas d'analyser tout entier le *Chef-d'œuvre d'un inconnu*. Avant d'en donner la conclusion, nous devons dire qu'il est à regretter que l'auteur ait choisi pour thème de son charmant ouvrage une pièce parfois graveleuse; peut-être a-t-il voulu faire ressortir ce nouveau trait de ressemblance entre la poésie qu'il commente et celle qu'on ne rougit pas d'expliquer dans les classes.

« *Scolie.* Aujourd'hui, messieurs, je n'en dirai pas davantage sur cette pièce. Il faudrait un volume entier pour examiner tout l'art qui règne dans ce chef-d'œuvre. A vous, messieurs, aidés de mes explications, à le méditer et à vous en nourrir : *nocturna versate manu, versate diurna.* Quel excellent génie que l'auteur qui l'a composé! Quelle rare, pour ne pas dire quelle fatale modestie que celle du grand homme qui, en cachant son nom, a voulu se dérober aux hommages de la postérité : *Rara avis in terris nigroque simillima cygno.* Que ne doit-on pas dire d'un poëme où il n'y a pas un seul mot qui ne mérite les plus grands éloges? Que l'illustre critique Jules Scaliger s'écrie dans un juste enthousiasme : « J'aimerais mieux avoir composé l'ode d'Horace *Quem tu Melpomene* que d'être roi de France ou d'ragon. » Matanasius, et avec lui tout homme de goût, préférera ou du moins égalera toujours au chantre de Tibur l'auteur de ces vers immortels :

L'autre jour, Colin,
 Malade
 Dedans son lit
 D'une grosse maladie,
 Pensant mourir,
 Ne peut dormir.

» Messieurs, j'ai dit : *Diri.* »

Cette critique irréprochable du pédantisme classique fit rire aux éclats le dix-huitième siècle, mais ne corrigea pas les pédants. Hélas! la Révolution elle-même ne les a pas corrigés!



CHAPITRE XII.

LES TRAGÉDIES DE COLLÈGE.

Elles remontent à la Renaissance. — Le roi de Prusse et certains petits séminaires et collèges catholiques de France. — *L'Enfant prodigue*, idée de cette pièce. — *Euripe*, sujet et danger de cette représentation. — La compagnie de Jésus. — *Le Jugement dernier*, par le P. Tucci. — Mélange de christianisme et de paganisme. — Les jésuites de Dôle. — *La Mort de M. de Vergy*. — Les élèves métamorphosés en Nymphes. — Les jésuites de Pont-à-Mousson. — *La Mort du duc de Lorraine, Charles III*. — Les élèves transformés en muses. — Les jésuites de la Flèche. — *La Mort d'Henri IV*. — Les muses chantent la douleur de la France. — Apo théose d'Henri IV. — Consecration de son tombeau par Apollon. — Son oraison funèbre par un professeur de la Flèche.

Avoir pendant toute l'année nourri la jeunesse d'études païennes ne suffisait pas à ses maîtres. Afin de l'enivrer d'enthousiasme pour l'antiquité, ils imaginèrent de mettre leur enseignement en action, dans des pièces de théâtre qu'ils firent jouer à leurs écoliers. C'était aussi un moyen d'achalander les maisons, en montrant au public l'habileté des professeurs et en flattant l'amour-propre des parents.

Durant plus de trois siècles, ces représentations furent, dans toute l'Europe, le bouquet obligé des travaux de l'année scolaire. Études assidues de plusieurs mois, répétitions fréquentes, sujets, noms, rôles, langage, décorations, costumes, tout contribuait à identifier de jeunes imaginations avec les hommes et les choses du Paganisme.

Cet usage également dangereux et ridicule remonte à la Renaissance. Depuis longtemps il a été rejeté par l'Université. Mais, chose triste à dire, il subsiste encore dans certains petits séminaires et collèges catholiques de France. Là, on ne craint pas de familiariser la jeunesse catholique et cléricale AVEC PLAUTE ET TÉRENCE, *que le roi le plus protestant de l'Allemagne vient de faire exclure de l'enseignement de ses gymnases*¹.

Les œuvres dramatiques que cet usage a fait produire sont innombrables. Dans plusieurs bibliothèques, qu'il nous serait facile de nommer, il se trouve plus de *dir mille* ballets, comédies, tragédies ou pièces de collège. Nous allons en faire connaître quelques-unes seulement. Nous choisirons de préférence celles qui furent composées par des reli-

¹ Par un rescrit du mois de janvier 1858, le ministre de l'instruction publique en Prusse ordonne aux directeurs des gymnases d'exclure les poésies Térence et Plaute du plan de l'enseignement pour les classes supérieures.

gieux et des prêtres, et jouées par leurs élèves. Mieux que les autres elles feront apprécier, au moyen d'un *a fortiori*, l'esprit de la Renaissance, c'est-à-dire l'affaiblissement du sens chrétien, l'appauvrissement de la raison et le délire pour l'antiquité païenne qui s'était emparé de toutes les têtes.

En 1529, Guillaume Fullon, marchant sur les traces de Reuchlin et des Renaissants d'Italie, donna pour la jeunesse de la Haye la comédie de l'*Enfant prodigue*. C'est une imitation de Térence. On y voit, outre *Pelargus*, père du prodigue, *Eubulus*, son conseiller; *Acolastus*, le prodigue, et *Philantus*, son conseiller; un parasite, nommé *Pamphagus*; un bouffon, *Pantolabus*; un Proxénète et son esclave, *Sannio* et *Syrus*; une courtisane et sa soubrette, *Lais* et *Bromia*. Se figure-t-on des jeunes gens de quinze à vingt ans, déguisés en femmes, jouant les différents personnages de la pièce et faisant entre eux, en présence du public, des dialogues de lupanar! En voici un seul échantillon, que nous laissons en latin, car le lecteur français veut être respecté.

Acolastus est introduit auprès de *Sannio* et il lui dit : *Nullasne habes veneres?* — *Sannio* : *Etiam.* — *Acolastus* : *Jube accersiri.* — *Sannio* : *Quanti precii mulieres?* — *Acolastus* : *Plurimi, forma modo sint præcellenti.* — *Sannio* : *Primariam sane dabo feminam. Hem, Syre, audi : Laidem accersi.* —

Syrus : Jam? — Sannio : Jam. — Syrus : Causæ quid dicam? — Sannio : Adesse amatorem; et la suite qu'on ne rougit pas de jouer, mais que nous n'osons transcrire.

L'usage, disons mieux, l'abus des comédies de collège à peine inauguré, on s'empessa de publier des livres qui donnaient aux jeunes enfants l'intelligence détaillée des pièces de théâtre, scène, rôles, sujets, personnages, de manière à en faire de très-habiles comédiens. Nous citerons entre autres l'ouvrage intitulé : *De fabularum, ludorum, theatrorum, scenarum et senicorum antiqua consuetudine libellus ad comicos facilius intelligendos, præcipue conscriptus in gratiam puerorum.* — Paris, 1540; in-4°.

En 1550, les élèves du collège de Louvain jouaient en présence de l'évêque, du clergé et de tous les notables, hommes et femmes, de la docte cité, la tragédie scolastique et chrétienne d'*Euripe*, ou les suites de l'impureté. Elle est du P. Brecht, franciscain de Louvain, dédiée à l'évêque et offerte aux écoliers qui doivent en remplir les rôles, entre autres ceux de Vénus et de Cupidon. Les principaux personnages sont : *Euripe*, jeune homme, d'abord sous l'habit d'un pauvre voyageur, puis avec des habits somptueux donnés par Cupidon. *La Crainte de Dieu*, vieillard à barbe blanche, avec le manteau philosophique. *Vénus et Cupidon*, belle femme et beau jeune

homme, qui paraissent sur la scène magnifiquement vêtus ¹.

Nous ne donnerons pas l'analyse de cette rapsodie. Disons seulement que rien n'est moins *lisible* que les discours de Vénus et de Cupidon; qu'il ne faut pas s'étonner que le jeune Euripe les ait écoutés, plutôt que ceux du vieillard à barbe blanche, et qu'on est stupéfait en voyant le goût ou plutôt la licence de cette triste époque.

Bientôt arrive la compagnie de Jésus. Tout en purifiant les représentations scolastiques, elle en adopte l'usage; elle le consacre, elle lui donne un grand éclat et contribue puissamment par son exemple à le généraliser et à le maintenir. Nulle corporation enseignante n'a composé autant de pièces dramatiques.

Vers 1580, le P. Étienne Tucci, de la célèbre compagnie, publiait sa tragédie du *Jugement dernier*. « Souvent jouée, dit le P. Lucchesini, et toujours entendue avec une nouvelle admiration, cette pièce est un chef-d'œuvre incomparable, attendu qu'elle est conforme à toutes les règles dramatiques tracées par Aristote ². »

¹ Venus et Cupido forma humana et cultu maximo eleganti, superbo ac sumptuoso.

² *Christus julor.* tragœdia sæpius habita et semper cum admiratione spectata. . . Admirabilis nullum hujusce tractat. ac arde-

Dans cette tragédie tous les noms et les souvenirs du Paganisme sont mêlés aux noms et aux souvenirs chrétiens. On voit figurer comme acteurs, en costumes plus ou moins bizarres : l'Église, Abraham, saint Pierre, l'archange Raphaël, Jéroboam, les Sibylles, Crésus, Sardanapale, l'Achéron, l'Antéchrist. Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même paraît sur le théâtre et parle le langage de la mythologie païenne!

Ainsi, il appelle l'archange Raphaël et lui dit d'aller chercher dans les bosquets des *champs Élysées* Élie, Enoch et Jean, qui a écrit sa vie.

. Volucres celer excute pennas

In nemus Elysium, Raphael, placidosque recessus, etc.

Raphaël arrive et crie aux trois bienheureux de lui ouvrir les grilles qui entourent les *heureux bosquets* :

Ostia felicis Raphaeli pandite sylvæ.

Ils ouvrent et se décident à venir sur la terre. Leur langage se ressent du long séjour qu'ils ont fait aux champs Élysées; car ils mettent leur voyage sous la protection du *Père des dieux*.

Corripiamus iter. Divum pater aura secundet.

mentum excogitari potest, adeoque implexum, patheticum, moratum, miserabile : quas dotes in præstantissima tragœdia requirit Aristoteles. — Præter.

Ailleurs, l'Antechrist demande à l'Achéron quel est son pays, sa famille, sa profession. L'Achéron lui dit qu'il est l'*Arbitre de la nuit opaque, le Roi des ombres, le Gouverneur de l'Averne* :

Sed tibi quæ patria est, quæ gens?

Acheron :

Ego noctis opacæ

Arbiter, umbrarumque Potens, ego Rector Averni.

Au milieu des terribles réalités du jugement dernier, en présence même du Fils de Dieu, est-ce bien la place de ces non-sens mythologiques, de ces centons virgiliens? Qu'est-ce que l'Achéron? Un mythe. Le roi des ombres? Un mythe. Le gouverneur de l'Averne? Un mythe. Et le Fils de Dieu, devenu acteur, parle à des mythes, comme le Jupiter de la mythologie!

Plus loin, Jéroboam devenu, on ne sait pourquoi, le ministre de la justice divine, demande à N. S. où il doit envoyer les réprouvés. J. C. prononce des mots qu'il n'a jamais prononcés, et, empruntant la langue du paganisme, il dit qu'il faut les envoyer dans les entrailles de la terre où le *cruel Averne* tourmente les *Mânes* par le feu.

Da tandem placidis miseros consistere terris.

Christus : Haudquaquam placidis : terrarum abrupta petendum
Sævus ubi flammis Manes exercet Avernus.

Saint Michel emploie le même jargon. L'ordre ayant

été donné par N. S. de livrer les damnés au cruel Averne, l'archange s'adresse à l'*Achéron* et lui dit : « Maintenant, Achéron, je t'ordonne, la terre étant rompue, de te dilater et d'emporter rapidement tous ces gens-là dans les plus intimes sanctuaires de Pluton :

Nunc, Acheron, jubeo rupta tellure dehiscas.
Præcipitesque viros ima in penetralia Ditis
Abripias. »

Cette phraséologie de mauvais goût, ce mélange ridicule et dangereux de fables et de vérités était une nouvelle leçon donnée à la jeunesse. Elle lui disait : « Quand on veut se mêler de belle littérature, c'est ainsi qu'il faut parler. Dans le monde de la Renaissance, qui succède à la barbarie du moyen âge, les vérités de l'Évangile ne peuvent plus se produire à moins d'être embellies par les charmes de l'antiquité classique. » Mais le plus souvent le mélange que nous signalons n'existe même pas : les pièces sont entièrement païennes.

En 1592, les jésuites de Dôle donnèrent leur première représentation : cette pièce mérite d'être connue ¹. Le jour de la distribution des prix, les

¹ Elle est intitulée : *Sylvæ quas vario carminum genere primi scholastici collegii Dolani societatis Jesu, in publica totius civitatis gratulatione lætitiaque extempore obtulerunt, nobilis-*

élèves se trouvèrent métamorphosés en *Nymphes*. A la tête de toute la troupe semi-olympique s'avance *Minerve*, autrement *Clio*. — *Pierre Durant de Vesoul*. Elle salue le gouverneur en lui répétant par cœur les vers d'Horace à Mécène : « Vergy, issu des rois gaulois, noble appui de Dôle la fidèle, reçois favorablement le salut de Minerve aimée de Triton :

Vergæ, Gallis edite regibus,
Magnum fidelis præsidium Dolæ,
Optatæ Tritonis salutem
Respice propitius Minervæ. »

Jean Soryet de Dôle, devenu, à lui seul, *Clio*, *Calliope*, *Terpsichore*, *Melpomène*, *Apollon*, *Erato*, *Euterpe*, *Polymnie*, *Uranie*, succède à Minerve, et dit, en l'honneur de M. de Vergy et de tous les habitants de Dôle, des choses à faire pleurer de joie sa mère, sa grand'mère et toute sa généalogie.

Thalie a pour interprète *Sébastien Guillebod d'Arbois*.

Toutes les nymphes ensemble, y compris les *Oréades*, parlent par la bouche de *Jean Goulou de Dôle*.

Les *Dryades* s'appellent *Claude Billy de Dôle*.

Les *Napées*, *Philippe Merceret de Dôle*.

simo, invictissimoque D. domino de Vergy, comiti Champlétoensi comitatus Burgundiæ gubernatori desideratissimo. — Dolæ, 1592.

Les *Néréides*, *Claude Toitot*, de *Dôle* (*Claudius Toitotus*).

Les *Sirènes*, *Gaspard de Lyon*, de *Cluny*.

Les *Grâces*, *Vénus* et *Cupidon*, *Luc Tinceau* (*Lucas Tinceaudus*).

Les *dieux marins*, *Jean Coquelin de Salins* et *Bertrand de Gy*.

La nymphe *Écho* (la *Latine*), *Renobert Chevroton de Montbenoit*.

La nymphe *Écho* (la *Grecque*), *Pierre Dolet de Baume*.

Inutile de dire que toute la pièce est émaillée, infusée, parfumée de noms, de mots, de souvenirs païens auxquels je me figure que les braves Dôlois ne devaient pas comprendre grand'chose. Mais, comme il arrive ordinairement, c'est ce qu'on comprend le moins qu'on admire le plus. En conséquence, des applaudissements universels, que dis-je? des larmes et des sanglots comme on n'en voit à aucun enterrement, durent accueillir le *Séquanaï* qui vint pleurer en ces termes la mort de M. de Vergy. « Maintenant, s'écrie-t-il, *Pléiades*, accordez-moi un large fleuve; pour larmes, *Glaucus*, donne-moi tes ondes. *Énée* est mort, et si *Jules* ne lui succède, je me hâterai d'accomplir mes *destins*. Je vois un fer plus cruel que les armes du *Thermodon*, des *destins* plus affreux que ceux des

chevaux de *Diomède*. O atroce *Lachésis* ! plus cruelle que *Busiris* lui-même, que n'ai-je les ailes de *Dédale* pour voler au-dessus de l'air ! ou que ne puis-je périr comme *Amphiaraus*, tué par des chevaux épouvantés ! Où irai-je, malheureux ? La *Parque* sévère habite toutes les maisons. Que faire ? dans quel *Cythéron* irai-je pleurer ? comment consoler mes destins ? Hélas ! mon *Laius* est mort ! mon navire a perdu son ancre ! Que me reste-t-il, sinon de prier les sœurs de *Phaéton* et *Niobé* de me prêter leurs yeux pour verser des larmes intarissables ?

Nunc mihi, Pleiades, largum concedite flumen,
Pro lacrymis undas porrige, Glauce, tuas, etc. »

C'est ainsi qu'enseignaient nos pères ; continuons de faire comme ils ont fait : il n'y a rien à changer.

En 1608, les jésuites du collège de Pont-à-Mousson rivalisèrent avec leurs confrères de Dôle. Voici le programme de la pièce qui fut jouée ou plutôt des larmes qui furent répandues à la distribution des prix, pour honorer feu le sérénissime Charles III, duc de Lorraine, père des lettres et de la patrie ¹. « Les Lorrains pleurent Charles mort. Les Nymphes lavent les membres du défunt et adressent les louan-

¹ Luctus juventutis academice Mussipontanæ in funere sereniss. Caroli III, Calab. Lothar. Barri ducis, etc., patriæ et litterarum parentis optimi. In-18. — Mussipont., 1608.

ges qui conviennent à chacun ¹. Dans le visage, Thétis loue la beauté ; dans les bras, Néréis loue la force et la vigueur ; dans le corps, Ino loue la taille droite et le port royal.... En accomplissant leurs fonctions, les Nymphes pleurent *comme des Madeleines*. Arrivent les Dryades, Normia, Diane, Proserpée, Aphidante, qui préparent la bière. Elles sont rejointes par le Cyprès, le Cèdre, le Sapin, le Chêne, personnifications d'autant de vertus qui brillèrent dans le duc.

» Sur le cercueil Flore place de l'hysope, Naïs du grand persil et de pâles violettes. Les Oréades, Mélissa, Érato, Phigalie, *faisant l'office des employés des pompes funèbres*, montent le cénotaphe. Elles composent la base de marbre et de diamant ; de jaspe elles revêtent les côtés, et au sommet placent des cippes de chrysolithe. Les Anges, *devenus des croque-morts*, portent le prince au tombeau. Les Muses chantent les louanges du défunt. Clio redit la noblesse et les gloires de la maison de Lorraine ; Érato, la continence du duc ; Thalie, sa tempérance ; Melpomène, sa chasteté à la cour ; Euterpe, son affabilité ; sa mémoire, Polymnie, son intelligence des choses célestes, Uranie. »

Voilà tous les jeunes académiciens de Pont-à-Mousson dûment transformés en Nymphes. La troupe

¹ Extinctum Carolum Lotharingi desunt. Extincti membra Nymphæ undis rigant et debita efferunt laude. etc.

féminine paraît sur le théâtre au grand ébahissement des spectateurs, qui, sous le costume mythologique, ont peine à reconnaître leurs frères, leurs cousins, leurs amis, nés comme eux sur les bords de la Moselle. L'illusion s'accroît en voyant à l'œuvre et en entendant ces divinités étrangères. Le Génie de l'Austrasie paraît et conjure les Nymphes de pleurer et de remplir en pleurant leurs tristes fonctions. A ces mots les larmes coulent, et quelles larmes ! Chaque Nymphé, en lavant la partie du corps qui lui est échue, exhale ses soupirs. Thétis, qui doit laver la tête, s'avance, son aiguière, son éponge et sa serviette à la main, et dit : « Salut donc, salut de nouveau, image de mon *Achille*, visage capable de mettre en fuite les généraux *troyens*. Mais vous, hélas ! mauvais démons, perfides *Parques*, vous avez répandu sur ses yeux votre lourd sommeil. *Ergo mei salve mihi rursus Achillis imago*, etc. »

Néréis, chargée de laver les bras et le buste, succède à Thétis, et en remplissant sa fonction, s'écrie : « Voilà mon eau qui court sur ses bras vigoureux. Quelle force dans ses épaules ! *Atlas* n'a rien de mieux à faire qu'à en demander de pareilles : *Tales sibi postulet Atlas*. »

Ino et toutes les autres Nymphes préposées aux ablutions imitent Néréis et Thétis. Comme leurs sœurs, les Dryades, en préparant la bière, les Na-

pées, en l'ornant de fleurs, les Oréades, en montant le catafalque, laissent couler leurs larmes et leurs louanges. Phigalie dit au héros : « Ta gloire propre, c'est d'être né de Jupiter, sous une heureuse constellation : *Hæc princeps tua laus propria, tu Jove natus beato sidere.* »

Viennent ensuite pour compléter l'éloge du prince chrétien, deux déesses du premier ordre : Thémis et Minerve. L'édifiante comédie se termine par ce dernier adieu : « Que cette terre qu'il a toujours aimée couvre les os du héros; paix lui soit au ciel, paix au sépulcre!

*Ossa legat tellus quæ viro semper amata est ;
Illa tibi cœlo Jetur pax , illa sepulcro ! »*

C'est, avec une légère variante, le *Sit tibi terra levis*, que la terre te soit légère, de ce monde païen qu'on cherchait par tous les moyens à faire admirer.

Les pièces comme celles que nous venons de citer n'étaient pas des exceptions. Chaque année, dans tous les collèges, on couronne les études par une représentation du même genre, qui en résume la nature et l'esprit.

En 1608, on jouait à Strasbourg *Coriolan*, par Herman Kirchner; un peu plus tard, l'*Andromède* de Gaspard Brulow. En 1611, les jésuites de la Flèche, à l'exemple de leurs confrères de Dôle et de

Pont-à-Mousson, donnèrent aussi une pièce funèbre : *les Larmes du collège de la Flèche, ou la Mort d'Henri IV*¹. Tout y sera plus pompeux et plus pathétique : à Dôle, on pleurait un comte; à Pont-à-Mousson, un duc; ici, on pleure un roi. Les écoliers et les professeurs de la Flèche vous fendent le cœur par leurs gémissements en vers, indices certains de leur vive reconnaissance et de leur profonde douleur.

Les lamentations commencent par une élégie dont voici quelques passages : « O Henri ! ta mort répand le deuil sur la terre et parmi les *dieux* du ciel puissant. La vierge *Actée* te pleure; *Mars*, laissant tomber sa lance, te pleure; *Thémis* te pleure; la *Foi* te pleure; *Diane*, ayant brisé son arc, te pleure; les vertes *Napées* te pleurent; les *Muses* te pleurent; *Phœbus*, impuissant à se servir de sa lyre mouillée, te pleure; la *Paix* te pleure, et la *Victoire* décolorée, ayant plié ses ailes, te pleure.

Quem terra ademptum, quem potentis
Numina mœsta poli queruntur, etc. »

Voulez-vous savoir quelle est la cause du tragique événement qui met tout l'Olympe en deuil? Les écoliers du collège royal de la Flèche vous la diront

¹ Lacrymæ collegii Flexiensis regii societatis Jesu. — Flexiæ. 1611. In-12.

telle qu'ils l'ont apprise de leurs maîtres : « La Mort était devenue jalouse de la gloire d'Henri IV. Elle hésite un instant à frapper ce prince; puis tout à coup elle déploie ses ailes et s'en va chez les Parques, qu'elle trouve filant tranquillement leurs fuseaux. Elle les prie de prendre leurs ciseaux et de couper le fil de la vie du roi. Lachésis et Atropos étaient assez de cet avis. Mais leur sœur Clotho se fâche et met la Mort à la porte en lui disant : « Qu'es-tu venue faire chez nous? Va-t'en. » La Mort entre en fureur et va trouver Ravailiac, qui lui sert d'instrument. » Voilà.

Repente Clotho, scimus, inquit,
 Cur jubeas penetrare nostrum :
 Abi.
 Sic fata Clotho : turbida protinus
 Se mors in altum projicit æthera
 Caputque quassans inquietum
 Lætiferos acuit furores, etc.

Le crime est commis : quel malheur ! Henri était le *Mars gaulois*, *Mars gallicus*, et la coqueluche de toutes les déesses, *quam te stipabat divarum exercitus omnis!* A sa suite marchaient, ravis d'admiration, le *Styx*, l'*Hydre de Lerne*, *Orphée*, *Pompée*, *César*, *Nessus*, *Nestor*. On regrette de ne pouvoir le ressusciter, et on se plaint que le Destin soit plus cruel à

l'égard de la France qu'à l'égard d'Orphée et des fils de Lédæ.

Duc, age, duc plenos lacrymarum, Francia, rivos.
 Quid loquor? Earydicon supera ad convexa reduxit
 Ætherium in lumen modulatis cantibus Orpheus, etc.

Voyant qu'il est bien mort, Apollon convoque les Muses et leur ordonne de faire en commun l'oraison funèbre d'Henri le Grand ¹. Après le discours de Phœbus, paraît Clio, qui chante la valeur du feu Mars gaulois. Elle dit, entre autres : « Le bruit de la renommée est plus retentissant que toute espèce de son. Ni *Stentor*, quand, rassemblant toutes ses forces, il soufflerait de toute la puissance de ses poumons dans ses trompettes; ni *Triton*, quand il remplirait de ses mugissements toute la demeure de *Neptune*, et qu'il serait accompagné du bruit des vagues, ne pourraient t'égaliser. » Exemple de style simple.

Calliope pleure la mort du grand roi et tance vertement les filles de l'Érèbe et de la Nuit, qui ont si vite coupé le fil de sa vie. « Est-ce donc là, s'écrie-t-elle, la mort qui t'attendait, ô toi les *délices des Dieux*! La cruelle *Libitine* a été sans pitié pour toi. O barbare *Perséphoné*, quel deuil tu répands partout! »

¹ Phœbus Musas adhortatur ut in commune conferant aliquod ad tumulum Henrico regno extruendum.

Uranie console sa sœur en chantant l'immortalité du héros; elle commence ainsi : « A côté de *Jupiter* règne l'excellente *Thémis*; *Fortune*, tout n'est pas soumis à tes lois... Tu vis, Henri, *io Pœan*, tu vis après ton destin; tu dépouilles ton corps mortel afin d'être, en récompense de tes mérites, couvert d'un vêtement immortel par *Jupiter*. *Ut te immortalis meritum circumdet amictus Jupiter*.

Grâce à *Jupiter*, Henri IV, qui, d'après un bas-relief du Louvre, lui devait déjà la victoire d'Ivry, prendra place parmi les *Dieux* : c'est chose décidée. Mais tous les Dieux se le disputent : auquel donnera-t-il la préférence? car, par politesse, on lui laisse la liberté de choisir. Quel est le signe du zodiaque assez heureux pour devenir la demeure immortelle du grand Henri? Ni les écoliers ni les professeurs de la Flèche n'ont osé résoudre la question; ou plutôt, je suis porté à croire que, initiés comme ils étaient à tous les mystères de l'Olympe, ils savaient bien à quoi s'en tenir. Mais pour éviter toute espèce de réclamation de la part des hommes ou des dieux, ils ont mieux aimé se taire : la prudence est une belle chose!

Voici donc le poëte, c'est-à-dire la nymphe Uranie, qui, semblable au marchand dont l'habile savoir-faire tente la pratique en lui montrant toutes les hautes nouveautés de ses magasins, s'adresse à

Henri IV et lui dit : « Dans quelle partie du ciel voulez-vous monter, ô le meilleur des rois? Avec quels *dieux* voulez-vous habiter? Tous les astres vous sourient et vous *tendent les bras*. Pour vous posséder, le cruel *Orion* a quitté sa flamberge; le *Lion*, sa brûlante fureur; le *Scorpion* suppliant vous ouvre ses bras¹; le *Bouvier* vous offre son char. Parmi les *demi-dieux* et les *héros*, divinités saintes, *Hercule* a choisi pour vous la constellation *Ango*; la *Balance*, *Persée*, *Pégase*, battant des ailes, vous appellent; le *Capricorne*, ennemi de la pluie, la *Lyre*, le *Dauphin*, la *Vierge* de *Gnosse* vous saluent, et celle-ci vous cède plus de la moitié de sa brûlante couronne. Enfin il n'y a pas un coin du ciel qui ne soupire après le bonheur de posséder votre *divinité* :

Denique nulla poli regio est
Quæ tua non cupidis respiret numina votis.

Henri IV a la malice de ne pas dire son dernier mot. Mais qu'il habite dans la *Balance*, dans le *Capricorne* ou dans le *Scorpion*, le poète le conjure de ne pas oublier la France :

At quodcumque leges sidus, quamcumque subibis
Stellifero sub axe domum, memor esto tuorum.

Ainsi soit-il.

¹ Charmant.

En attendant, Polymnie vient pleurer l'assassinat. Elle ordonne à toutes les douleurs de se taire devant la douleur de la France. Quelles sont ces douleurs ? Écoutons : « Que les *filles de Mopsus* cessent leurs lamentations ; que la troupe rustique qui fit périr dans les tortures son père *Icarius*, inventeur du vin, cesse de se déchirer le visage et de s'arracher les cheveux ; que *Memnon*, fils de *Tithon*, tariasse la source de ses torrents de larmes ; que les tendres Sœurs cessent de pleurer de l'ambre sur la triste mort de *Phaéton* ; que les *Hyades* essuient leurs yeux ; que la mère *Sipylie* (*Niobé*) arrête les torrents d'eau qui inondent ses joues. Voici une douleur plus grande. Il est tombé, hélas ! celui qui tenait les guides françaises ; il est tombé : l'urne pleureuse le renferme ! Il était digne, si le mérite de la réputation pouvait toucher la *Parque*, de vivre des jours éternels sans craindre les *destins*. Et cependant il est mort ; les cruelles *Déeses* lui ont imposé avant le jour cette triste nécessité :

Et tamen exanimis jacet, illi flebile pensum

Ante diem immites absolvere Dea. »

Si, comme je n'en puis douter, ce morceau fait pleurer le lecteur, il saura que moi-même, pour le transcrire, je n'ai pas cessé de tremper ma plume dans les larmes brûlantes qui tombaient sur mon

papier. Elles n'ont cessé que lorsque j'ai vu *Melpomène*, chaussée du cothurne, venir célébrer les vertus héroïques du fils de saint Louis. *Le royaume des cieux souffre violence*, a dit Notre Seigneur Jésus-Christ; *c'est par beaucoup de tribulations*, ajoute saint Paul, *qu'il nous faut entrer dans la bienheureuse patrie*. Personnifiée dans un rhétoricien du collège de la Flèche, la Muse tragique donne ainsi le commentaire et la preuve de ces paroles : « Oui, c'est par beaucoup de travaux que les héros arrivent au ciel, témoin le *fils d'Alcmène*, *Hercule*, qui, après mille labours, après mille monstres écrasés par son horrible massue, après les pièges de sa belle-mère, obtint tardivement le bûcher du mont OËta, qui le fit monter dans les astres; témoin *Achille*, *petit-fils du profond Nérée*, que, après avoir détruit la maison du superbe *Assaracus*, après la ruine de Troie, après la fin de la guerre, la Scythique Leuce inscrit parmi les Dieux vénérables. Je n'en dirai pas davantage : *ne plura texer.* » Au fait, en voilà bien assez.

Les Muses ayant fini l'oraison funèbre, Apollon vient consacrer aux *mines du héros* le monument que les divines filles lui ont élevé¹. Voyons quel rituel il va suivre et quelles prières il va réciter. Ce n'est pas la partie la moins curieuse de la pièce :

¹ Phœbus piis regis manibus constitutum a Musis tumulum dicat consecratque

on ne voit pas tous les jours Apollon transformé en évêque : Ovide lui-même a oublié cette métamorphose. Le fils de Jupiter commence par trouver très-belle, *pour un prince chrétien*, l'oraison funèbre des Muses, et il leur en fait compliment. Puis s'adressant à Henri IV, il l'assure que, soit qu'il cueille encore avec les héros, dans les champs Élysées, des fleurs rouges pour couronner sa tête adorée, ou que déjà, ce qui est plus probable, il soit parfumé d'ambrosie dans l'Olympe, les vers des neuf Sœurs suffiront pour lui donner l'immortalité.

Belle habet, et memores tumulum posuere Camœnæ
 Debitaque Henrico solverunt vota.....
 Vive igitur nostris per secula longa superstes
 Carminibus.

Ceci me paraît douteux, à moins que ce ne soit l'immortalité... du ridicule.

Apollon ayant fait, par les vers que nous citons et ceux que nous ne citons pas, la consécration du monument, l'apothéose latine d'Henri IV est finie. Mais les larmes sont tellement abondantes dans la tête des élèves et des professeurs, qu'après avoir coulé en latin, elles recommencent à couler en français. Un des Pères paraît sur le théâtre et exhale ainsi la douleur commune :

Les chevaux d'Apollon, qui, grimpant à la croupe
 De leur ciel mont'agné, passent enfin la troupe

De ces grands animaux qui de terre élevez,
 Dedans le firmament tournoyent enlevez,
 Accomplissaient vainqueurs, approchans de nos Ourses
 Encontre le Taureau, jà deux fois douze courses
 Du levant au couchant, et jà roulants en bas
 Au bout de leur carrière avisoient leur repos :
 Quand la dolente voix et le cry lamentable
 Du monde, se plaignant d' un forfait exécrationnable,
 Frappe la France au cœur : France que Jupiter
 En Europe conceut et lui fait enfanter,
 De tout son part divin la première déesse
 En richesse, en beauté, en valeur, en sagesse...
 son cœur ne pouvant
 Suffoqué retirer de ses poulmons le vent,
 La tient en pamoison, et n'est que le nectar
 De l'esprit et du corps empêche le dépar.

Il est heureux que la France ait été une déesse,
 plus heureux encore qu'elle ait eu sous la main un
 flacon de nectar : autrement que serions-nous deve-
 nus? Après l'exposé du sujet, viennent les senti-
 ments qu'il inspire.

Enfin notre déesse, apres cette syncope,
 Sentant que la douleur et la rage envelope
 Son cœur emprisonné, déshonore son chef,
 Et d'ongle et de fumier, en un si grand meschef
 Rougit ses mains du sang de sa face divine.
 On entend résonner à grands coups sa poitrine,
 Ainsi que l'aire aux coups du batteur qui d'un fléau
 Fait jaillir bondissant le grain de son fourreau....
 Hélas! et tu es mort! Tu es mort, ô mon roy!
 La Parque audaceuse a mis la main sur toy!

Adieu, toutes beautés, adieu, toutes blandices;
 Mon Henry par sa mort emporte mes délices.
 Hé! *Dieux!* quelle grandeur m'allait-il poursuivant...

.....
 Mais, hélas! *Atropos*, enviant mon bonheur
 Et voulant m'abaisser, en a ravi l'auteur.
 La *Paix* à mon costé rassurait mes *Naiades*,
Néréides, *Napées*, *Hymnydes*, *Oréades*... ..
 Las! hélas! tout d'un coup l'envieuse *Atropos*
 Tranche par un pependard ta vie et mon repos.

A la douleur si bien exprimée succède un autre sentiment. Dans un cœur chrétien, la résignation et le pardon seraient venus, en le sanctifiant, adoucir le chagrin de la France. Mais nous oublions que nous sommes en pleine Renaissance, c'est-à-dire en plein Paganisme. La France est une déesse; et, sa face divine couverte de sang et de fumier, elle va parler comme une déesse :

Enfant dénaturé, c'est à toi que s'adresse,
 Malheureux assassin, ma langue vengeresse :
 Repaire de serpents que la *Nuit* a planté,

.....
 Au lieu de tresse blonde en ta tête félonne,
 De ses filles. *Mégera*, *Alecton*, *Tysiphone*.

.....
 As-tu point eu d'horreur, de servir à l'envie
 Qu'*Atropos* allumait sur ma gloire et ma vie ?

.....
 Va, germe de tous maux, enfant des *Euménides*,
 Va remplir sans repos la cruche des *Bélides*.

Quittez, *Mânes*, quittez vos tourments, vos malheurs,
 Vos flammes, vos glaçons, vos cuisantes douleurs :.....
 Quittez les feux, les fouets, les roues, les cousteaux,
 Les *filles d'Achéron*, leurs coups et leurs marteaux ;
 Leurs serpents, leurs falots, leur voix épouvantable,
 Empêchant l'affamé d'approcher d'une table :
 Que l'assassin succède aux tourments de vous tous.

L'imprécation est suivie du désespoir. La déesse
 veut mourir, mais elle ne le peut pas :

. Il faut donc en mourant,
 Et vivre et respirer, mais toujours soupirant,
 Il faut que mes sanglots et larmes cristallines
 Me servent d'ambrosie et liqueurs nectarines.

Elle se résigne donc à vivre; mais après avoir chanté
 pouille à la Mort et même à Phébus :

O Mort! Mort sans respect, sans justice et sans ley,
 D'avoir ainsi rompu le filet de mon roy!...
 Apollon! peux-tu voir si grande indignité?
 Peux-tu bien rayonner à telle cruauté?
 Le forfait est si grand que du ciel il l'arrache
 Et au profond de l'onde incontinent te cache,
 Et là, ton œil, ton coche et tes chevaux mouilles,
 Se purgent du forfait qui les avoit souillés.

Telles sont les funérailles classiques qui furent
 faites à Henri IV, fils de saint Louis et roi *très-chré-*
tien, par les pieux professeurs du collège royal de
 la Flèche et leurs élèves.

CHAPITRE XIII.

LES TRAGÉDIES DE COLLÈGE.

L'Abrogation du décemvirat, tragédie de Dempster. — Analyse. — *La Prise de Carthage*, tragédie du P. Pétau. — Analyse. — Autres tragédies des PP. Caussin et Stéphonio. — *Camma*, tragédie du P. Michel Hoyer, augustin. — Analyse. — *Sainte Susanne*, tragédie du P. Jordan, jésuite, jouée en présence de Louis XIV. — *L'Assassinat de Pertinax*, tragédie jouée au collège des Grassins. — Analyse. — *Le Retour de Flandre*, tragédie jouée au collège de la Marche, à Paris. — Analyse. — *Alcmeon*, tragédie jouée au collège Duplessis-Sorbonne. — Analyse. — *Lysimaque et Cyrus*, tragédies du P. de la Rue, jésuite. — Analyse. — *L'Apothéose de Laodamas*, pièce du P. de Longuemare, jésuite.

Ce qui se faisait dans les collèges des jésuites se pratiquait dans les autres : la seule différence est que dans les premiers on observait, sous le rapport des mœurs, certaines convenances dont on croyait pouvoir, dans l'intérêt de la belle littérature, se dispenser dans les seconds. En 1613, le célèbre renais-sant écossais Dempster, professeur à l'université de Paris, fit représenter par ses élèves *l'Abrogation du Décemvirat*, *Decemviratus abrogatus*. La pièce, dans laquelle on fait revivre toute la première anti-

quité de Rome , est si longue que le spectacle dura deux jours. C'était peu au gré de l'assistance, qui à chaque instant manifestait sa joie par des applaudissements incroyables ; *cum incredibili auditorum plausu*. Les auditeurs étaient nombreux et tous gens comme il faut : c'étaient des princes , des ambassadeurs , des sénateurs ou membres du parlement , des docteurs et une foule inouïe d'autres personnes ; *adfuit virorum principum , legatorum , senatorum , doctorum ea frequentia quæ vix alias in academia visa*. Les acteurs sont de nobles jeunes gens , *nobiles adolescentes*. Écrite en vers latins , la pièce est dédiée à M. de Thou , premier président du parlement.

Le fond , c'est l'attentat à la pudeur de Virginie , commis par le décemvir Appius Claudius. Les principaux personnages sont *Virginus* , père de Virginie , tribun du peuple ; *Icilius* , tribun , fiancé de Virginie ; *Appius Claudius* ; *Virginie* ; sa nourrice ; *Cupidon* ; deux *Furies* ; deux *licteurs*. On voit Virginie allant à sa pension , suivie par Claudius , qui lui dit : « O beauté digne des Dieux ! *(O) forma superis digna !* » Une autre fois il lui envoie des billets doux , que Virginie lit sur le théâtre pour l'édification des jeunes acteurs et de la brillante assistance ; témoin celui-ci : « Appius est vaincu par l'amour que tu lui inspires , ô Virginie ! Mon cœur , mon âme , ma vie , ma maîtresse , maîtresse ; préférable aux déesses ,

ton Appius ne languit que pour toi, ne soupire que pour toi ! »

Et c'est un jeune collégien déguisé en séducteur qui, sur un théâtre, aux applaudissements de ses parents, de ses maîtres et d'un public choisi, dit de pareilles choses à un autre jeune collégien déguisé en jeune fille ! Puis vient l'enlèvement..... Vraiment, si on voulait irriter à dessein la plus fouguese de toutes les passions, nous demandons s'il serait possible de s'y prendre beaucoup mieux ? En vacances que devaient dire entre eux les jeunes acteurs de cette pièce ? quelles pensées devaient les préoccuper ? Ce que je sais, c'est que Dempster ayant quitté Paris pour aller professer à Pise, ses élèves mirent en pratique la leçon donnée par sa tragédie, et lui enlevèrent sa femme : *O forma superis digna!* Quant à lui, il ne voit qu'une chose : il a fait revivre quelques personnages de la belle antiquité, il a écrit une tragédie dans le goût antique, il a fait reparaitre les vieux oripeaux du théâtre antique, son ambition d'humaniste est satisfaite : le reste ne lui est rien ².

De Paris retournons à la Flèche, l'ordre chronologique le veut. Les larmes ont cessé. Apollon et les

¹ Amore victus Appius capitur tui; cor, anima, sensus, Virginia, domina mea: domina deabus potior, Appius tuus..... te languet unam..... te spirat unam, etc.

² Tragediam habes, lector, cum pompa exhibitam antiquario ritu, ita enim antiquitatis scriptorem doctoremque decuit. — Præf.

Muses font place à des personnages réels ou à peu près, et ceux-ci vont chanter un sujet plus en harmonie avec les études classiques. En 1614 le théâtre du collège de la Flèche donna, pour la distribution des prix, la tragédie intitulée *La Prise de Carthage*. Dans l'épître dédicatoire, l'auteur dit : « C'est la coutume invariable de nos écoles de jouer une comédie à la distribution des prix de nos élèves : en effet, il n'y a pas d'homme si agreste que n'impressionnent vivement une brillante assemblée, l'éclat des jeux, l'appareil du théâtre, toute la magnificence du spectacle ¹. »

Quelles sont les impressions salutaires que la tragédie de 1614 a pour but de graver profondément dans l'esprit des pieux élèves de la Flèche? Le sujet va nous le dire. C'est, comme nous le savons, la *Prise de Carthage* par Scipion. Les Carthaginois sont assiégés dans la citadelle et serrés de fort près. Asdrubal, qui les commande, avait été souvent prié par sa femme d'aller trouver Scipion et de capituler le plus honorablement qu'il serait possible. Asdrubal avait refusé avec hauteur. Une nuit, cependant, il s'é-

¹ Perpetuam hanc esse scholarum nostrarum rationem et consuetudinem, ut quotannis, constitutis cujusque generis scriptionum præmiis, discipulorum nostrorum alacritas excitetur... Nemo enim profecte tam agresti animo esse potest quem non vel concursus hominum frequens, vel ludorum, ac theatri apparatus, vel spectaculi totius splendor vehementer alliciat.

chappe en secret et vient se jeter aux pieds de Scipion, de qui il obtient pour lui grâce de la vie.

Sa femme l'apprend, entre en fureur, traite son mari de lâche, d'égoïste, vomit contre lui les plus horribles imprécations, tue ses deux enfants sur le théâtre, sous les yeux de leur père, puis se tue elle-même. A ce spectacle, Asdrubal se tue aussi, après avoir chargé sa femme de tous les anathèmes connus et inconnus. Ce sont les jeunes élèves des jésuites qui, en costume d'hommes et de femmes, représentent toutes ces scènes, répètent ce langage et jouent tous ces rôles! Voici, entre autres, l'édifiant dialogue qui s'établit entre Asdrubal et sa femme sur les corps fumants de leurs fils :

Asdrubal : « Dieux, existez-vous?... pas un n'est-il ici pour lancer la foudre¹?... Personne n'écrasera cette tigresse, cette peste de ses enfants!... Tuez-la, brûlez-la, éventrez-la toute vive! »

A quoi la femme d'Asdrubal répond :

« Il m'est doux de te voir, mon brave, mon héros. Tu souffres, cela me suffit. Maintenant vengeance, maintenant bienheureuse, maintenant je triomphe. C'est une exquise volupté que de jouir des tortures de ses ennemis : j'en suis enivrée. »

On dit que les spectateurs, lorsqu'ils sont très-satisfaits d'une pièce, demandent le nom de l'au-

¹ Estis-ne superi? Nullus hic fulmen rotat, etc.

teur, l'accueillent par des bravos, et si l'auteur se montre, on fait pleuvoir sur sa tête des fleurs et des couronnes. En lisant la *Prise de Carthage*, plus d'un lecteur aura sans doute formé le même vœu. Par les sentiments qu'elle exprime, cette pièce est si bien en harmonie avec les douces paroles du Sauveur du monde : « Aimez vos ennemis; faites du bien à ceux qui vous haïssent; pardonnez, et vous serez pardonnés; » par conséquent elle est si propre à former l'esprit et le cœur de jeunes chrétiens, *ad efformandam juventutem*, qu'on doit vivement désirer d'en connaître le pieux auteur. Je le donnerais en mille qu'on ne le devinerait pas. Ainsi j'aime mieux le dire : cette pièce est du P. Pétau, le grave Pétau, l'auteur des *Dogmes théologiques*¹ !

Persuadés que le salut de la république en dépendait, tous faisaient des tragédies de collège. C'était une sorte de baptême qu'ils regardaient comme indispensable pour figurer avec quelque distinction dans le monde littéraire. Après le grave P. Pétau, voici le grave P. Caussin, confesseur de Louis XIII, qui s'exerce aussi dans l'art dramatique; mais il travaille spécialement dans le sacré. En 1619, il donne au public : *Jérusalem*, *Nabuchodonosor*, *Sainte Félicité*, *Théodoric*, et autres pièces semblables pour le fond et

¹ *Dionysius Petavius*. — *Flexia*, 1644. Il en a fait d'autres encore que le temps ne nous permet pas d'analyser.

pour la forme à celles du P. Tucci, que nous avons analysées. Déjà en 1609 un autre jésuite non moins grave que ses deux confrères Caussin et Pétau, le P. Stéphonio, avait donné pour les collèges de la Compagnie sa tragédie de *Crispus*. Crispus, fils de Constantin, mis à mort pour avoir résisté aux sollicitations de Fausta, fille de l'empereur Maximien. Tel est le sujet de cette pièce, qui n'a pas moins de 170 pages in-48.

En 1621, un autre dramaturge de la même Compagnie, le P. Musson de Verdun, imprimait les tragédies qu'il avait fait jouer sur le théâtre du collège d'Henri le Grand, à la Flèche¹.

Ces tragédies toutes païennes ont pour but, et durent avoir pour résultat nécessaire, d'identifier de plus en plus les jeunes gens avec la belle antiquité. Elles sont au nombre de quatre : *Pompée*, *Crésus*, *Cyrus*, *Darius*. Dans la préface, l'auteur attribue modestement aux talents dramatiques de ses jeunes acteurs (*meos actores*) le succès de ses pièces, soit à Pont-à-Mousson, soit à la Flèche. Ce qui prouve tout le bon sens de madame de Maintenon écrivant à Racine : « Hier nos petites filles ont joué *Esther*, et l'ont si bien jouée qu'elles ne la joueront jamais plus. »

¹ *Petri Mussonii Verdunensis, e societate Jesu, tragediarum data in theatrum collegii Henrici Magni. — Florent. 1621.*

En 1644, le P. Michel Hoyer, augustin, dispute aux fils de saint Ignace la palme de l'art dramatique ¹. Il paye son tribut à l'éducation de la jeunesse en publiant ses tragédies scolastiques, entre autres : *Sainte Théodora*, *Susanne* et *Camma*. Dans la seconde, deux jeunes écoliers devenus les deux infâmes vieillards de Daniel s'entretiennent de leur projet. Un autre est devenu Susanne, qui invoque les dieux et parle mythologie comme une fille de Lacédémone. La troisième offre à l'étude des jeunes gens et à l'admiration du public Camma, prêtresse de Diane et épouse de Sinatus, roi de Galatie. Objet des poursuites criminelles de Synorix, son beau-frère, Camma résiste. Synorix, pour venir à bout de son dessein, tue son frère. L'ombre du défunt apparaît à Camma et lui raconte le fratricide. Cependant Synorix va épouser Camma; elle consent et dissimule. Mais le jour des noces elle empoisonne son nouveau mari, qui meurt dans d'effroyables douleurs.

Continuons d'enseigner comme ont enseigné nos pères : il n'y a rien à changer.

Restons encore au spectacle : nous allons nous y trouver en royale compagnie. En 1654, le P. Jordan, de la Compagnie de Jésus, fait jouer au collège

¹ Michaelis Hoyerii, augustiniani, *Tragediæ*, etc. — Antwerp., 1644; 6 lit. in-32.

de Clermont, en présence de Louis XIV, sa tragédie de *Sainte Susanne*. Il s'agit d'un mariage avec acteurs masculins et féminins.

L'exemple des jésuites était devenu contagieux : tous les collèges étaient ou se mettaient à la mode qu'ils avaient consacrée. En 1668, le 12 août, à deux heures précises, jour de la distribution des prix, on représentait au collège des Grassins, à Paris, *l'Assassinat de Pertinax*, c'est-à-dire un régicide. Les acteurs sont naturellement des Romains avec leur costume et leur langage, et, ce qu'il y a de plus grave, avec leurs sentiments boursoufflés d'amour pour la liberté et de haine pour la tyrannie. Tous les détails de la conspiration, les entrevues, les moyens de séduction, la formation du complot, les mesures d'exécution, les mensonges dits à l'empereur pour le conduire dans le camp des prétoriens, enfin l'assassinat, toutes ces choses sont représentées de manière à servir de leçons aux conspirateurs et aux régicides de tous les temps : on dirait un de nos récents procès politiques. Et l'on s'étonne de ce que nous voyons depuis quatre siècles !

En 1668, le collège de la Marche, à Paris, jouait le *Retour de Flandre*. Le sujet de la pièce est tout à fait national ; mais aux yeux de la Renaissance un sujet national ne peut être mis en scène, à moins

qu'il ne soit orné d'un cadre païen. Au lieu d'être des Français jouant une pièce française, les principaux acteurs sont Artémon, Léandre, Nicogène, Alcidame, Lisippe, Mégatrope, Géraste, Alexandre le Grand, César, Ninus, Cyrus. L'étiquette de la pièce est le *Retour de Flandre*, mais le vrai sujet est un mariage qui se conclut sur la scène entre l'ami et la sœur d'un des jeunes acteurs. Tel est, moins d'ineffables détails, le thème de cette pièce, destiné, comme toutes les autres, à former le goût, l'esprit et le cœur de la jeunesse : *ad efformandam juventutem*.

La même année 1688, le 17 août, à une heure très-précise de l'après-midi, le théâtre du collège Duplessis-Sorbonne donnait, pour sa distribution des prix, *Alcméon*, tragédie scolastique et morale. Ici tout est grec. Personnages : Corax, roi de Lacédémone; Epopée, prince de Sicyone; Alcidippe, prêtresse de Diane; Sténélee, Sicyon, Polybe, princes de Lacédémone; Astrée, Alcméon, Lycidas, princes d'Argos; Lamédon, Gélanor, Lyncée, princes sicyoniens; Thersandre, une ombre. Sujet : Parricide, assassinat, fratricide.

En ce temps-là il pleuvait des pièces de théâtre. La même année 1688, le P. de la Rue, jésuite, publiait ses deux tragédies latines : *Lysimachus* et *Cyrus*. Dans la première, on voit Lysimaque, roi de

Thrace, empoisonnant son fils Agathocle, par le ministère d'Arsinoé, belle-mère de ce jeune prince. Dans la seconde, c'est Astyage, roi de Perse, qui, effrayé d'un songe, donne en mariage sa fille Mandane à un Perse nommé Cambyse, et qui charge Harpagon de tuer le jeune Cyrus, né de ce mariage. Harpagon ayant refusé, Astyage le condamne à manger son propre fils. Harpagon s'exécute; mais il dissimule sa douleur et sollicite le jeune Cyrus à marcher contre son aïeul, qui est pris et fait simple gouverneur d'Hyrcanie. En reconnaissance, Cyrus épouse Palmyre, fille d'Harpagon.

Les ministres de ces abominables forfaits sont de jeunes chrétiens pieusement élevés dans une maison religieuse. Le roi Lysimaque, qui fait empoisonner son fils, est un jeune écolier; la belle-mère, Arsinoé, qui administre le poison, est un écolier; Astyage, qui charge Harpagon de tuer son petit-fils, est un écolier; ce même Astyage qui condamne ce même Harpagon à manger son propre fils est un écolier; Harpagon, qui fait ce festin de cannibale, est un écolier; et Palmyre, fille d'Harpagon, que Cyrus épouse sur le théâtre, est encore un écolier. Le tout pour la plus grande gloire de Dieu et l'avancement de la belle littérature!

En 1695, le P. de Longuemare, régent de rhétorique au collège des jésuites à Rennes, faisait

jouer aux flambeaux, par un grand nombre de ses élèves, l'*Apothéose de Laodamas*, c'est-à-dire du maréchal de Luxembourg.

Premier acte. A côté du héros, habillé à l'antique, paraissent le Génie de l'Île-de-France, où il naquit, et le Génie de la Flandre, où il remporta ses victoires. Vient ensuite la déesse *Uranie*, qui élève le héros à l'immortalité. Elle est accompagnée de *Phosphore* et de *Vesper*, dieux des astres. Après que la *Nymphe* a fait le prologue de la pièce, on voit arriver les Bergers du pays de la Sambre, qui racontent leurs inquiétudes virgiliennes au sujet de la mort de *Laodamas*. Vainement on les rassure en leur disant que *Laodamas* vient d'être reçu avec honneur à la cour du dieu *Pan*. Pour savoir la vérité, ils s'adressent à la nymphe *Écho*, qui ne leur donne que des réponses ambiguës, ce qui les oblige à recourir au magicien. Arrive sur la scène un magicien, augure ou aruspice, qui fait ses conjurations et qui ne peut leur cacher que *Laodamas* est mort.

Second acte. On convient d'élever un magnifique tombeau à *Laodamas*. Les Bergers de la Sambre sont chargés de ce travail. Pendant qu'ils prennent leurs mesures, deux petits dieux des jardins et des bocages, en vrai costume mythologique, apparaissent sur la scène, et, pour faire plus d'honneur à

Laodamas, offrent aux Bergers de les aider à construire son tombeau. L'offre acceptée, les petits dieux s'envolent. Ils sont à peine partis que le Génie de l'Île-de-France vient arrêter le travail des Bergers de la Sambre, prétendant que c'est à lui et à ses Bergers à rendre à Laodamas l'honneur qui lui est dû. Ses paroles n'ont pas l'air de convaincre les Flamands; le Génie se fâche et menace de renverser le tombeau déjà commencé. Il était dans tout son feu lorsque arrive le Génie de la Flandre, qui, par ses arguments, ferme la bouche à son rival de France. Pour terminer le différend, les demi-dieux conviennent de s'en rapporter au jugement de la déesse Uranie. De leur côté, les Bergers, curieux de savoir ce qui arriverait, recourent à leur Devin.

Troisième acte. Le Magicien fait des évocations qui ne réussissent pas : il s'en va fort mécontent. A sa place arrive les deux Génies pour attendre la déesse Uranie qui va descendre de l'Olympe et terminer le différend.

Bientôt se fait entendre un concert mélodieux. Et sur la scène on voit apparaître, en guise de pages, deux petits dieux des astres, attachés à la déesse. En attendant l'arrivée de leur maîtresse, les petits dieux se mettent à jaser sur la contestation et font passer tour à tour les Bergers de la joie à la tristesse. Enfin paraît Uranie, jeune homme de dix-huit

ans, en costume très-olympique. Assise sur son trône, la déesse écoute les deux Génies, qui soutiennent leurs prétentions l'un après l'autre. La cause entendue, Uranie adjuge le cœur de Laodamas au Génie de la Flandre, et son corps au Génie de la France, réservant pour elle sa grande âme qu'elle emporte dans l'Olympe pour y achever son apothéose.

Telles sont les puérités dont chaque année, pendant des mois entiers, de graves religieux occupaient la jeunesse confiée à leur sollicitude, et dont ils s'occupaient eux-mêmes. Et l'on s'étonne de l'appauvrissement de la raison en Europe depuis la Renaissance ¹ !

¹ Un auteur italien vient de faire en ces termes l'épigraphie scientifique de notre siècle :

In illo tempore
 Per saper nulla,
 Incominciavasi
 Fin dalla culla
 A sfogliar Lessici
 Greci e Latini.

CHAPITRE XIV.

LES TRAGÉDIES DE COLLÈGE.

Sephebus, tragédie du P. Porée. — Analyse. — *Pyrrhus et Néoptolème*, tragédie des chanoines réguliers de Sainte-Geneviève. — Analyse. — *Phylotas*, tragédie des mêmes auteurs. — Analyse. — *Idoménée*, par les mêmes. — Analyse. — *Prologue héroïque*, par le P. de la Sante, jésuite. — Analyse. — *Adraste*, tragédie des chanoines de Sainte-Geneviève — Analyse. — *La Mort d'Annibal*, par les mêmes. — *Jupiter vengé*, ballet, par les mêmes. — Analyse.

En 1708, le P. Porée, autre jésuite, fut nommé professeur de rhétorique à Paris. Suivant l'usage de la compagnie, il s'empessa de composer des pièces de théâtre qui furent souvent représentées. Elles sont au nombre de onze, six tragédies et cinq comédies, dont la meilleure édition est due au pieux et savant P. Griffet. Dans la première livraison, nous avons fait connaître la pièce républicaine de *Brutus*. Pour abrégé, nous nous contenterons d'analyser ici la tragédie de *Sephebus*.

Abases, roi de Perse, fait tuer son fils Séphèbe, à l'instigation de Barzanes, un de ses satrapes qui

avait accusé faussement le jeune prince de vouloir détrôner son père. Le roi reconnaît l'innocence de son fils; il est inconsolable de sa mort. Pour adoucir un peu ses chagrins, il exige que ce satrape calomniateur tue lui-même son propre fils, ce qui est exécuté.

L'éditeur de la pièce ajoute que, cette tragédie étant destinée à former la jeunesse française, l'auteur a cru pouvoir, dans l'intérêt du spectacle, y introduire quelquefois des Muses parlant français¹. Voici un échantillon du langage et des sentiments des Muses françaises. Père et roi, Abases est combattu. Oubliera-t-il qu'il est père? Oubliera-t-il qu'il est roi?

..... Quoi! faut-il que mon cœur délibère?

Non, non... Puisqu'il est nécessaire

Pour conserver le plus grand des droits,

Perdons, perdons le nom de père.

Le nom de père est doux, mais c'est un nom vulgaire,

Et le cit le prodigue aux sujets comme aux rois.

LE CHOEUR.

Perdez, perdez le nom de père

Pour conserver de plus grands droits.

Cette situation, ces sentiments ressemblent beau-

¹ Neque improbandus videtur poeta, qui, cum spectaculum appararet Gallicæ juventutis instituendæ idoneum, Musas in theatrum induxit gallicas, ut earum concertus, vernaculam quamdam venustatem lulis juvenibus conciliaret. — Pref.

coup à ceux de Brutus tuant son fils : décidément, le R. P. Porée était *tragique*.

Dans le troisième monologue, Barsanes, condamné à tuer son propre fils, veut se suicider et s'écrie :

Rage, désespoir, fureur,
Répondez à mon envie;
Entrez, entrez dans mon cœur
Pour en arracher la vie.
Un ordre barbare, inhumain,
M'ôte le poison de la main.....
Ciel! juste ciel! qui tient la foudre prête,
Frappe donc, frappe; qui t'arrête?
Lance sur moi tes traits.....
Je ne t'implore plus, ô ciel impitoyable!
Terre, sois-moi plus secourable.....
Reçois un malheureux dans tes sombres abîmes,
Qu'à travers
Tes gouffres entr'ouverts,
Il trouve un passage aux enfers.

Tout cela est-il chrétien? Est-il bien d'apprendre aux jeunes gens ce langage farouche, impie du désespoir?

En 1716, le jeudi 21 août, le théâtre du collège royal de Nanterre, tenu par les chanoines réguliers de Sainte-Geneviève, donnait la tragédie parfaitement classique de *Pyrrhus et Néoptolème*. Une intrigue d'amour, la jalousie et un empoisonnement forment le fond de la pièce. Pyrrhus veut faire

épouser à Androclide Mégare, fille de Néoptolème. Gélon est jaloux; plutôt que de voir Androclide gendre de Néoptolème, il est résolu de tout sacrifier. Il conspire contre la vie de Pyrrhus et d'Androclide. La conspiration ne réussit pas, et Gélon s'empoisonne. Belle leçon et surtout belle moralité!

En 1720, le 21 août, des élèves du même collège représentent *Phylotas*. Ici, comme dans la précédente tragédie, l'amour et l'assassinat occupent la scène, et forment l'esprit et le cœur des jeunes acteurs, déguisés en jeunes filles et en amants, sous le costume et les noms classiques d'Alexandre et de Roxane, de Phylotas et de Phylène, de Nicanor et d'Antigone. On voit apparaître Alexandre, suivi bientôt de Roxane, à qui il fait, *comme cela se fait*, sa déclaration de mariage. Non content d'être marié, Alexandre veut marier Phylotas. Il lui promet Phylène, sœur de Roxane. Cet arrangement ne convient pas à Phylotas, qui aime Antigone. Les prétentions de Phylotas conviennent encore moins à son frère Nicanor, qui aime aussi Antigone dont il est aimé, et qu'à tout prix il veut épouser. Suivant l'usage immémorial des Grecs, les femmes deviennent ici une pomme de discorde. Pour arriver à ses fins, Phylotas prend le parti de tuer Alexandre, qui se permet de contrarier son amour en lui imposant une femme. Mais les dieux avertissent en songe

Alexandre des dangers qu'il court. La conjuration est découverte et Phylotas exécuté.

Avec de pareilles leçons, distribuées solennellement chaque année à toute la jeunesse de France et de Navarre par des religieux et des prêtres, évidemment la religion doit s'enraciner de plus en plus dans les cœurs, et plus évidemment encore l'Europe est sauvée.

En 1722, le 1^{er} septembre, les mêmes chanoines de Sainte-Geneviève faisaient donner, sur le même théâtre de Nanterre, la tragédie d'*Idoménée*. Dieux et déesses, grands dieux et petits dieux, temples, prêtres, sacrifices, tout le paganisme classique parade sur la scène. Excepté Dôle et Pont-à-Mousson, nul collège ne vit une pareille fantasmagorie. C'est Idoménée, roi de Crète, qui, avec toute sa suite, revient du siège de Troie, monté sur une galère. C'est Éole qui, enflant ses joues, excite une violente tempête. C'est Neptune, invoqué par Idoménée, qui vient gourmander les vents. C'est encore Idoménée qui promet au dieu de la mer de lui sacrifier la première victime qui se présentera à lui sur le rivage. C'est le fils d'Idoménée qui paraît. C'est le sacrifice qu'on prépare; c'est le père qui immole son fils. C'est tout le peuple de Crète qui se soulève à la vue du meurtre. Enfin, c'est Idoménée qui pour se punir se tue.

Dans les pièces précédentes, nous avons vu l'assassinat, le parricide, l'empoisonnement, le désespoir; ici nous voyons le suicide : c'est de mieux en mieux.

En 1731, le 30 août, les élèves du même collège édifiaient le public, après s'être édifiés eux-mêmes, en jouant la *Mort d'Achille*. « La scène, dit le livret, est dans une grande place devant le temple d'Apollon Tymbréen, entre le camp des Grecs et la ville de Troie. » Mariage et assassinat, voilà le sujet de la pièce.

Si tous ces pieux instituteurs avaient été payés pour instruire à fond de l'histoire et de la mythologie de leur pays de jeunes Grecs et de jeunes Romains, nous demandons s'ils auraient pu le faire avec plus de conscience? Et pourtant, religieux et Français, ils étaient chargés, par la religion, par la patrie, par les familles, de former des chrétiens et des hommes de leur temps et de leur pays!

En 1732, le père de la Sante, jésuite, heureux de voir parmi les élèves du collège Louis le Grand le jeune prince de Conti, fait célébrer sa venue de la manière suivante. Il compose inévitablement une pièce de théâtre, à laquelle le royal écolier devait assister avec son père et sa mère. La pièce est précédée d'un *prologue héroïque*, dont voici le sujet et les personnages. Apollon, c'est-à-dire *André-Nicolas*

de Novion, de Paris, se félicite de voir un demi-dieu parmi les disciples de ses filles, les Muses; Mars, c'est-à-dire *Hugues-Jean-Baptiste-François le Boursier, de Lyon*, vient chanter pouille à Apollon, et réclamer pour les camps le jeune demi-dieu. Minerve, c'est-à-dire *Nicolas-Jérôme-Gaudion de la Grange, de Paris*, arrive, son égide à la main, et finit par mettre le holà entre les deux rivaux. Mars rengaine sa flamberge et le prince de Conti reste provisoirement à l'école des Muses.

Heureuses de la décision de Minerve, les neuf sœurs forment un concert et chantent :

Muses, déesses des beaux-arts;
 D'Apollon, votre roi, célébrez la victoire;
 Chantez, chantez sa gloire,
 Il triomphe en ce jour du redoutable Mars.

.....
 Prince que je chéris, cultivez les beaux-arts.

.....
 Ainsi commençaient les Césars.

.....
 Ils ne suivaient les pas de Bellone et de Mars
 Qu'après avoir suivi la voix du dieu des arts.

Cédez, Bellone; cédez, Mars.

Triomphez, Apollon; triomphez, dieu des arts.

Volez, volez, zéphyr, et portez sur vos ailes

Les heureuses nouvelles

De la victoire d'Apollon.

Que la lyre, que la musette,

Que le hautbois, que la trompette

A nos voix unissent leurs sons
 Pour chanter de concert les augustes Bourbons.

Nous avons connu un vieux militaire qui, entendant réciter une pièce de poésie tout émaillée, comme la précédente, de noms mythologiques, laissa échapper cette boutade à l'adresse de l'auteur : « Dis donc, mon vieux, ou tu crois à tous ces dieux-là, ou tu n'y crois pas. Si tu y crois, tu es un *païen* ; et que n'as-tu chez toi leurs statues et des réchauds pour leur brûler de l'encens ? ou tu n'y crois pas, et tu es un *imbécille*. Écoute un peu ce que signifie tes invocations : Apollon, dieu des arts, inspire-moi : cela veut dire *rien du tout*, dieu des arts, inspire-moi. Muses, célébrez la victoire d'Apollon : c'est-à-dire *rien du tout*, célébrez la victoire de *rien du tout*. Redoutable Mars, c'est-à-dire redoutable *rien du tout*. Quand tu appelles tous les dieux : Jupiter, Junon, Saturne et les autres, pour les faire manœuvrer dans tes vers, tu me fais l'effet d'un caporal qui commande l'exercice en douze temps à des soldats de carton qu'il ne voit pas, qu'il n'a jamais vus, qu'il ne verra jamais. Et tu appelles ça de la poésie ! Sont-ils fous ! »

En 1738, le 2 septembre, les chanoines du collège de Nanterre, voulant à tout prix rivaliser avec les Pères de la compagnie de Jésus, représentèrent *Adraste*. Le trait saillant de la tragédie est un suicide

glorifié. Poursuivi par le destin,Adraste, prince de Phrygie, se tue sur le corps d'Atys, qu'il vient de tuer, en disant : « Quiconque veut mourir est maître de son sort. » Pas un mot de blâme dans la pièce pour ce crime. Et Voltaire chantera : « Quand vivre est un opprobre, mourir est un devoir. » Et l'on s'étonne du suicide !

En 1739, le 19 août, les chanoines réguliers de Saint-Vincent, à Senlis, imitant leurs confrères de Sainte-Geniève, à Nanterre, jouaient la *Mort d'Annibal*, puis *Démocrite à la cour*. Pour le fond et pour la forme, ces pièces, destinées à la jeunesse chrétienne, ne respirent, comme les précédentes, que le plus pur paganisme : c'est tout ce que nous pouvons en dire. Le même jugement s'applique à celles que nous allons analyser. Pour la raison indiquée plus haut, nous continuons de les choisir de préférence dans le répertoire des maisons religieuses, autrement, il serait facile de *varier nos plaisirs* et de montrer l'Italie¹, l'Allemagne, toute l'Europe transformant leur jeunesse lettrée en acteurs tantôt comiques et tantôt tragiques, mais toujours Grecs et Romains : de Senlis, revenons à Nanterre.

En 1744, le 20 août, à midi et demi précis, les vénérables religieux firent *danser* par leurs élèves, en

¹ En Italie, nous pourrions citer parmi les dramaturges de collège les Pères jésuites : Bettinelli, Bondi, Roberti, Cordara, etc

présence d'un public nombreux, *Jupiter vengé*, ballet composé par le pieux régent de rhétorique. La pièce a pour sujet les services rendus par le roi de France à l'empereur d'Allemagne contre les ennemis de l'empire. Cette pensée est éminemment nationale : cela ne suffit pas. Pour paraître sur la scène et devenir littéraire, il faut qu'elle perde son caractère français, qu'elle revête le masque vermoulu et s'enveloppe dans les oripeaux troués de l'antiquité païenne. Voici venir sur le théâtre une troupe de jeunes Français, métamorphosés en divinités mythologiques, parlant le jargon de la fable, portant le costume olympique, exécutant les danses des dieux et des déesses. Tout cela, afin de dire, dans le goût exquis de la Renaissance, à des spectateurs français : Votre roi a rendu service à l'empereur d'Allemagne.

Acte premier. — Le tonnerre gronde, et Jupiter, qui n'est autre que le rhétoricien *François Foueson*, paraît au milieu des dieux. Le fils de Saturne, dans son grand costume, s'assied sur son fauteuil. Il expose aux dieux le triste état de son empire que les présomptueux Titans s'efforcent d'envahir. Ce discours, vieux de deux mille ans, alarme d'abord les immortels, comme il les alarmait dans l'*Illiade* ou dans l'*Énéide*. Cependant les dieux ne perdent point courage : ils font espérer au maître du tonnerre qu'il

viendra à bout de réprimer l'audace de ses ennemis. On se consulte sur les moyens d'y réussir. Pallas, autrement dite *Emmanuel le Breton*, invite Mars à venir au secours de Jupiter. Tous les dieux applaudissent, et Mercure, c'est-à-dire *Louis de Fresne*, son caducée à la main et ses ailes aux tempes, part en courrier pour aller chercher le dieu de la guerre.

Acte second. — La scène change et représente le palais de Mars. Mars, lisez : *Louis de Malartic de Mont-Ricoux*, est assis, comme un simple mortel, sur un sofa, en compagnie d'Apollon, de Castor, d'Hercule et des Génies de la guerre, jeunes collégiens aux joues rubicondes, grotesquement déguisés en divinités olympiques. Mercure, après avoir salué Mars, lui expose le sujet de son ambassade. Mars répond favorablement et ordonne qu'on prépare ses équipages. Les dieux et les héros qui composent son état-major veulent le détourner de sa résolution : c'est en vain. Il leur représente qu'il est de sa gloire et de la leur de venger l'injure faite à Jupiter par les Titans. Pour avoir du renfort, il ordonne même qu'on aille chercher Bacchus et Achille. Le dieu et le héros entrent de compagnie et se mettent aux ordres de Mars, qui monte à cheval et part avec toute sa suite.

Acte troisième. — Nouveau changement de scène : voici les Titans. Enflés de leurs premiers succès, ils

viennent armés d'arbres et de rochers, conduisant en triomphe leur frère aîné Titanus, c'est-à-dire *Étienne Choppin*. Ils ordonnent ensuite à Iolas de leur servir du nectar. Tandis qu'ils sont occupés à faire bombance, arrive Mimas, *Joseph de Bassecourt*, coureur de Titanus, qui leur apprend que Mars vole au secours de Jupiter. Les Titans laissent les verres et les bouteilles et s'adressent à *Jacques Dulys*, devenu la Déesse de la terre; à cor et à cris ils implorant son assistance. Pour favoriser efficacement ses enfants, la déesse s'adresse à Pluton et aux fils de Neptune. Elle fait espérer à ces derniers que Jupiter, s'ils combattent pour lui, leur permettra de trafiquer dans l'Olympe, où ils auront pour clients les grands dieux et les grandes déesses : ce qui pour des marchands n'est pas à dédaigner. Tous se rangent sous les étendards de Tellus et marchent au secours des Titans.

Acte quatrième. — Nouvelle décoration. On voit Mars avec toute sa suite se rendant aux ordres de Jupiter et traversant la vallée de Tempe. Au beau milieu, le dieu Pan, personnifié dans *Edmond de Forges*, vient à la rencontre du dieu de la guerre, accompagné de Faunes et d'une troupe de bergers. Après lui avoir fait son compliment sur son heureuse arrivée, il lui donne le spectacle d'une fête champêtre : au son de leurs musettes, les bergers dansent

avec les Faunes. Mars, ravi, continue sa route aux acclamations des bergers, qui expriment la joie que leur a causée sa divine présence et font des vœux pour le succès de ses armes.

Acte cinquième. — De nouveau la scène change. Mars arrive au bruit des instruments. Il se poste avec sa suite au lieu même où les Titans doivent faire leur première démonstration. Ils paraissent armés de massues et de quartiers de rocher (en carton). Mars fond sur eux le sabre à la main, les culbute et les met en fuite. Sur le champ de bataille apparaissent les dieux et les déesses intéressés dans la querelle de Jupiter. Ils félicitent le redoutable Mars, et tous ensemble exécutent en chantant des danses olympiques en son honneur.

Ces dieux et demi-dieux, ces déesses et demi-déesses, ces héros mythologiques qui parlent ici, qui chantent et qui dansent sont, outre les jeunes chrétiens nommés plus haut, *Benoît de Lacourcière*, *Jean-Baptiste Pont-Royer*, *Thadée de Castillo*, *François de la Vallette*, *Louis de Saint-Pierre*, *François Lussan-Desparbès*, et un grand nombre d'autres. Car pour fournir assez de Titans, de bergers d'Arcadie, de Nymphes et de Faunes, personnages obligés de la pièce, tout le collège avait dû être mis en réquisition.

Identifier ainsi de jeunes enfants avec les divi-

nités les plus immodées du Paganisme, leur en faire prendre le costume, reproduire les actes et le langage, quel ridicule ! pour ne pas dire quel sacrilège et quel danger ! Quand le jeune acteur était choisi pour personifier Mars, ou Cupidon, ou Pan, ou un Faune, sa curiosité le portait inévitablement à s'informer de l'origine, de la vie, de toute l'histoire du personnage qu'il devait représenter. Comprend-on les impressions, les pensées, les imaginations que pouvaient faire naître dans un cœur de quinze ans les réponses fournies soit par les livres, soit par les camarades ?

Il y a quelques jours à peine, un vieillard octogénaire, acteur autrefois dans des pièces semblables à celles dont nous venons de présenter la rapide analyse, nous disait : « Les tragédies que j'ai jouées au collège m'ont plus passionné pour l'antiquité que toutes mes études. Elles ont *parlé à mes sens* et ébranlé ma foi. Je comprends maintenant que tout cela était *stupide* ; mais *le mal est fait*. » Et encore aujourd'hui ce vieillard a le malheur de n'être pas chrétien !

CHAPITRE XV.

LES TRAGÉDIES DE COLLÈGE.

L'Imagination, ballet dansé à Rouen par les élèves des Jésuites. — Analyse. — *La Mort de César*, tragédie jouée sur le théâtre du collège de Nanterre. — Analyse. — *Timon le Misanthrope*, comédie et ballet donnés à Saint-Vincent de Senlis. — Analyse.

Le mal est fait ; hélas ! et pour un grand nombre il est sans remède. Rendons grâces à la Providence de ce qu'elle daigne nous dessiller les yeux. La religion, la société, les familles, les bonnes lettres, le bon sens applaudiront à la mesure prise par plusieurs évêques de Belgique, et en France par Son Éminence le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon. Au mois de juin 1856, il a FORMELLEMENT INTERDIT tous les exercices dramatiques dans les séminaires et les collèges ecclésiastiques de son diocèse.

Au dix-huitième siècle on n'en était pas là. Le vent de l'impiété et de la corruption, précurseur des tempêtes, soufflait avec une violence chaque jour plus grande sur l'Europe. Et ce triste siècle, frappé d'aveuglement, marchait vers l'abîme en jouant la

comédie¹ ! Victimes du même aveuglement, les instituteurs de la jeunesse, au lieu de la tremper plus fortement que jamais aux sources chrétiennes, semblaient redoubler de zèle pour l'enivrer de l'antiquité classique, dont le triomphe devait, quelques années plus tard, amener et leur expulsion et le bouleversement de la société. Nous passons sous silence les comédies et les tragédies des Pères le Jay, du Cerceau et d'un grand nombre de leurs confrères, pour arriver à la fameuse pièce du Père du Rameau.

En 1747, les Jésuites firent *danser* par leurs élèves, sur le théâtre du collège royal archiépiscopal de Bourbon, à Rouen, le ballet de l'*Imagination*². Les oreilles des spectateurs étaient rebattues des comédies et des tragédies des Pères Porée, la Rue, du Cerceau, Caussin et autres dramaturges de la Compagnie. Il fallait du nouveau, et on inventa l'*Imagination*. Voici l'économie de l'ouvrage :

- 1° L'Imagination gracieuse et délicate ;
- 2° L'Imagination forte et hardie ;
- 3° L'Imagination triste et touchante ;
- 4° L'Imagination grotesque et folâtre. Suit la mise en œuvre conformément aux règles du bon goût et de la belle littérature.

¹ Voir notre *Histoire du Protestantisme vers la fin*.

² In-4° de 18 pages. — Rouen, chez Joseph le Boullenger, imprimeur ordinaire du roi et du collège.

Ouverture. — « Sur la scène apparaissent quelques hommes simples et bornés à la *Nature*, qui les conduit : ils se rassemblent au pied du *Parnasse* ; charmés de la beauté du lieu où le *hasard* les a réunis sous les auspices de leur guide, ils expriment leur joie par des mouvements aussi vifs que naturels. L'*Imagination*, qui règne dans cette belle contrée, interrompt leurs nouveaux plaisirs pour les augmenter. Elle paraît sur la cime du *Parnasse*, entourée des *Génies* de la Poésie, de la Musique, de la Danse, de la Peinture et de la Sculpture. Un spectacle si brillant fixe les regards de la *Nature* et de ses enfants, qui, revenus de leur surprise, invitent les *Génies* et leur Souveraine à se rapprocher d'eux. L'*Imagination* descend avec sa cour, reçoit les hommages de la *Nature* et lui présente ses *Génies*. Les habitants d'alentour n'ignorent pas longtemps un événement si merveilleux ; ils viennent en partager le plaisir. »

Les enfants de la *Nature*, les habitants d'alentour, la mère *Nature*, la déesse *Imagination*, les petits *Génies* qui l'accompagnent : il est bien entendu que tous ces êtres mythologiques, masculins et féminins, sont des élèves du collège.

Première entrée. — « La *Poésie naturelle et élégante* arrive la première. *Apollon*, porté sur l'azur d'un nuage, vient exciter les talents et répandre les

richesses d'une poésie brillante. Les *Grâces* sèment des fleurs sur son passage. Les *Ombres* légères d'Anacréon, de Sapho et de Tibulle accourent des *Champs-Élysées*, et montent leurs guitares sur le ton des *Grâces* et d'Apollon. » Il est encore bien entendu qu'Apollon porté sur l'azur d'un nuage est un jeune écolier en chair et en os, les *Grâces* et les *Ombres* légères d'Anacréon, de Sapho et de Tibulle, de jeunes écoliers en chair et en os.

Seconde entrée. — Voici venir l'Harmonie douce et séduisante. « Orphée touche la lyre. Les *Échos*, sensibles à ses accords, les répètent avec justesse. Les bêtes farouches, enchantées, demeurent immobiles au fond de leurs antres; tandis que les arbres et les rochers, cédant au pouvoir magique d'une harmonie si touchante, en marquent la cadence par une marche prodigieuse. » Excepté les bêtes farouches, il est bien entendu que tous les acteurs de cette nouvelle scène, Orphée et les nymphes *Échos*, sont encore de jeunes écoliers.

Troisième entrée. — *Danses libres et naïves*. « *Palès*, déesse des bergers, revoit son empire. Son retour embellit la solitude des campagnes et y fixe avec la paix l'essaim volage des *Plaisirs*. Les bergers, saisis d'un agréable enthousiasme, s'échappent des bras de l'indolence pour exprimer, par des danses libres et ingénues, les mouvements d'une joie pure et

innocente. » Se figure-t-on une troupe de jeunes enfants chrétiens, transformés en bergers antiques, accompagnés de tout l'essaim des Plaisirs et sous la conduite de la déesse Palès, un de leurs camarades, exécutant sur un théâtre des danses libres et ingénues, pour exprimer les effets de l'Imagination *gracieuse et délicate*? Quel intéressant spectacle!

Quatrième entrée. — *Ouvrages agréables de peinture et de sculpture.* « Sur la scène apparaissent les deux *Déeses* de la Peinture et de la Sculpture, qui consacrent leurs essais à la gloire de Monseigneur le Dauphin. Ses grâces se reproduisent sous le ciseau. Le pinceau, également jaloux de lui plaire, applique sur la toile enchantée des couleurs qui puissent être honorées de ses regards et servir à l'ornement du palais où il doit un jour fixer son trône. » Telle est la première partie du ballet.

La seconde, également composée de quatre entrées, représente l'Imagination *forte et hardie*.

Première entrée. — *Poésie noble et majestueuse.* « La scène a changé : aux bergers ingénus et à leur déesse, à leurs danses libres et naïves, succèdent des hommes qui se révoltent contre la divinité dont ils bravent les lois et le tonnerre. Mais voici *Jupiter* qui lance sur leurs têtes audacieuses les foudres dont les poètes ont armé sa main. Environnés de feux et d'éclairs, les coupables invoquent la clémence du

maître du monde. Le ciel s'apaise, l'orage se dissipe, l'univers semble renaître du chaos. » Évidemment, pour *costumer* tous les personnages, le collège devait posséder un vestiaire aussi riche que celui de n'importe quel théâtre; de même que pour remplir tous les rôles des bergers, des dieux et des déesses, tous les élèves, depuis les rhétoriciens jusqu'aux huitièmes, durent prendre part au ballet. Nous ne sommes pas au bout.

Seconde entrée. — *Harmonie vive et éclatante.* Il est dit que toute l'antiquité figurera sur le théâtre du collège royal archiépiscopal. Après les dieux, les héros, quelle est cette longue procession de militaires costumés à la grecque et qui marchent au pas, conduits par une flûte boiteuse? « Ce sont les héros de Sparte qui vont au combat, précédés d'un chœur de flûtes conduit par *Tyrtée*. L'éclat de quelques autres instruments, propres à exciter le courage et l'émulation, se mêle au son des flûtes, pour ne faire avec elles qu'une symphonie vive et brillante. » Aux ordres de ses officiers, sous-officiers et caporaux, le bataillon spartiate réjouit l'assistance par quelques évolutions militaires, probablement commandées en grec, dans l'intérêt de la couleur locale; après quoi les héros rentrent derrière la toile et le silence succède à l'harmonie vive et éclatante. Il ne dure que le temps nécessaire à la

mère de Tyrtée pour essuyer une larme de bonheur.

Troisième entrée. — *Danses vives et hardies.* Voici bien une autre scène : « *Mars et Bacchus* en personne quittent l'Olympe pour partager les plaisirs de la terre. Mars rassemble les *Saliens* consacrés à son culte. Bacchus se met à la tête de ses *Ménades* : ils forment tous ensemble des danses dont la vivacité et le mouvement ont quelque chose d'impétueux. » Que dites-vous de ces quadrilles conduits par deux rhétoriciens faisant les fonctions de Mars et de Bacchus, et exécutés vivement par des jeunes gens métamorphosés les uns en prêtres de Mars, les autres en bacchantes, se donnant la main et gambadant péle-mêle sur le théâtre d'un collège catholique ? La morale la plus austère ne doit pas avoir le plus petit mal à dire.

Quatrième entrée. — *Portraits et statues augustes.* Ici deux déesses, c'est-à-dire deux collégiens seulement. « La Peinture et la Sculpture paraissent sur la scène et prennent pour objet de leurs travaux le monarque de la France. Celle-ci grave ses augustes traits sur le marbre ; celle-là emprunte à la majesté de son front l'éclat de ses couleurs. Les nations surprises reconnaissent leur protecteur ou leur maître. » Les musées du Louvre ne conservent pas, que nous sachions, la statue ni le portrait de Louis XV

sortis des mains des deux déesses. On ne peut trop regretter cette perte. Comme les vers latins des muses de la Flèche ont conduit Henri IV à l'immortalité, il n'est pas douteux que les œuvres d'art des déesses normandes n'eussent procuré le même avantage à Louis XV.

Troisième partie du ballet. — « Les charmes secrets d'une imagination triste et passionnée attendrissent les cœurs les moins sensibles, par les plaintes de l'épique, par les soupirs de l'harmonie, par les attitudes naïves de la danse, par les traits éloquents du pinceau et du burin. »

Première entrée. — Un jeune chrétien, devenu un des poètes les plus licencieux de l'antiquité, paraît environné d'une troupe d'autres jeunes chrétiens transformés en Tartares, qui l'écoutent avec attendrissement. « C'est Ovide, banni de sa patrie et relégué dans la plus affreuse solitude de l'univers, qui soulage les ennuis de son exil par le récit de ses malheurs. Les Tartares que vous voyez, ce sont les barbares que le charme de ses plaintes fixe auprès de lui. Ils partagent son infortune, s'attendrissent pour la première fois et versent des larmes dont ils ignorent la source. » Bien que cette scène soit fort triste, il est probable que les dames de Rouen pleurèrent, comme les Tartares, sans trop savoir pourquoi.

Deuxième entrée. — *Chœurs tragiques*. Nous marchons de métamorphoses en métamorphoses. Après les dieux, les bergers, les héros, les poètes, voici les comédiens antiques. Grâce à ses habiles directeurs, le collège archiépiscopal est devenu un séminaire de petits Protées. « Les chantres qui composaient autrefois les chœurs tragiques reparaissent aujourd'hui sur la scène. Réunis autour du coryphée qui préside à leurs chants, ils se conforment aux changements de fortune dont ils sont témoins. Tantôt une lueur d'espérance suspend leurs soupirs; tantôt un revers inattendu confond leurs vœux. »

Troisième entrée. — *Danses funèbres*. De nouveau la scène a changé d'aspect. Les danses funèbres vont succéder aux danses libres et ingénues. « La mort de *Patrocle* vient surprendre *Achille* dans sa tente. Le héros ordonne à tous les Grecs qui reconnaissent sa voix de se rendre auprès de lui, pour honorer les funérailles de son ami par des danses conformes à la situation de son cœur. Les Grecs élèvent en cadence un bûcher, que la flamme, allumée par *Achille*, réduit aussitôt en cendres. » Un bûcher élevé en cadence : c'est joli ! Ce qui le serait un peu moins serait de savoir combien de temps les pieux instituteurs avaient mis pour faire apprendre la pièce à leurs élèves, pour les exercer à tous les rôles qu'ils jouent si bien, et les identifier aussi parfaitement

que possible avec les héros, les prêtres, les dieux, les déesses et les bacchantes de l'antiquité.

Quatrième entrée. — *Ouvrages de peinture et de sculpture consacrés à la douleur.* Au nouveau changement de scène, toutes les dames de Rouen pleurèrent comme des Madeleines. Le fait n'est pas écrit dans l'histoire, mais il n'est pas moins certain, comme vous allez voir. Sur le théâtre solitaire paraît *Artémise*, jeune homme de dix-huit ans, qui pleure comme une veuve. « Artémise arrose de ses pleurs les cendres de *Mausole*, que la *Parque* vient de ravir au trône et à son amour. Afin d'immortaliser sa douleur avec le nom de son époux, elle lui fait ériger un monument, que la Peinture et la Sculpture décorent de tous les symboles propres à entretenir les regrets. » Cependant la toile se baisse, les yeux s'essuient : consolons-nous, la joie va succéder à la douleur.

Quatrième partie du ballet. — « Les saillies d'une imagination folâtre. »

Première entrée. — *Poésie badine.* On dirait que le professeur de rhétorique a fait une battue générale dans toutes les broussailles de la Grèce, pour faire arriver sur son théâtre toutes les légions d'êtres fantastiques dont l'Hellade est le repaire. Voici le vieux *Silène*, c'est-à-dire un pauvre jeune chrétien condamné à représenter le nourricier de Bacchus.

Silène, ivre comme un templier, s'endort à l'ombre d'une vigne. Le désordre de la Divinité décèle les débauches de la veille. Arrive Virgile, qui montre Silène à quelques bergers. Ils le réveillent et l'enchaînent, après quelque résistance, avec des liens de pampre. Le dieu captif subit la loi des vainqueurs et leur dévoile les mystères dont il leur avait promis la connaissance. Rien de plus naturel : *In vino veritas.*

Seconde entrée. — *Musique folâtre.* La nouvelle métamorphose à laquelle nous allons assister surpasse toutes les autres. Voyez-vous ce grand garçon, couvert de je ne sais quel habit tout chamarré, et portant attachées à ses tempes deux longues oreilles d'âne? Ne vous moquez pas, c'est un roi, c'est *Midas*. A côté de lui paraît sur la scène un égrillard qui va lui jouer un tour réservé au procureur du roi. Écoutez plutôt : « Le barbier de *Midas*, témoin du nouvel ornement que la tête de son maître vient d'acquérir, creuse la terre et y dépose un secret dont le poids l'accable. Son indiscretion féconde fait naître des roseaux éloquents, dont les sons articulés publient la honte de *Midas* et lui reprochent à lui-même ses oreilles d'âne. » *Une indiscretion féconde qui fait naître des roseaux éloquents* : n'avais-je pas raison de vous dire que cette scène l'emporte sur toutes les autres?

Troisième entrée. — *Danses grotesques.* Après avoir mis à contribution toute l'antiquité païenne, historique et mythologique, les ingénieux auteurs du ballet vont fouiller dans l'extrême Orient. Après avoir été Achille, Bacchus, Artémise, Palès, héros, dieux et déesses, leurs élèves deviennent Chinois, tout ce qu'il y a de plus Chinois de manières et de costume. « Quelques Chinois, dont la gravité soutient l'idée qu'on a communément de leur nation, prennent le parti d'égayer leur flegme par des danses que l'usage de leur pays ne défend pas; mais la modestie qui les dirige permet moins de mouvement à leurs pieds qu'à leur tête, qu'ils balancent avec toute la grâce qu'on peut attendre d'eux. »

Quatrième et dernière entrée. — *Ouvrages burlesques de peinture et de sculpture.* Après les héros, les dieux et les Chinois viennent les magiciens. « Une multitude de figures bizarres, nouvellement sorties des mains de l'artiste, fixe d'abord les yeux du spectateur. Il ne leur manque pour le divertir que la parole et l'action qu'un enchanteur vient leur imprimer par la vertu de sa baguette magique. Après les avoir rendues une seule fois immobiles, l'enchanteur fait voir quelques autres prestiges de son art, qui confirment les premiers. » A cette fantasmagorie sans exemple dans le répertoire du théâtre classique, il ne manque plus que la conclusion.

La voici : *Ballet général*. « La mère Nature et la déesse Imagination reparaissent sur la scène, et, en présence des hommes et des Génies, elles contractent une alliance solennelle dont la durée doit être éternelle. Les hommes, dont les applaudissements se partagent entre ces deux souveraines, célèbrent une si belle union, de concert avec les Génies qui président aux beaux-arts. »

Tel est le mémorable ballet de l'*Imagination*, que les élèves du collège royal archiépiscopal de Bourbon, de la compagnie de Jésus, dansèrent à Rouen le 10 juillet 1747. Et l'on fera des volumes entiers pour prouver que tout ce que nos pères ont fait est bien fait, et que ne pas applaudir à une pareille manière de former la jeunesse, c'est injurier les corps religieux enseignants ! Forcés d'abréger, nous en passons beaucoup, et des meilleurs, tels que les tragédies et ballets de 1753, représentés par les élèves des chanoines de Sainte-Geneviève et de Saint-Vincent de Senlis.

Les bons religieux qui faisaient exécuter par les jeunes chrétiens confiés à leur sollicitude ces étranges exercices étaient loin de se douter que leurs ballets, au lieu d'être des danses libres et ingénues, étaient pour eux, comme pour les Jésuites, la *danse des morts*. Encore quelques années, et ce paganisme classique si cultivé, si admiré au collège,

passera dans les faits sociaux, et, sous le nom de *Révolution française*, renversera les collèges et les théâtres de collège, proscritra les maîtres par les élèves, et puis se servira des élèves pour jouer le drame sanglant qui, dans l'ordre social, aboutit à l'assassinat de Louis XVI, et, dans l'ordre religieux, à l'apothéose de la Raison, représentée par une courtisane.



CHAPITRE XVI.

LES PIÈCES DE COLLÈGE JUGÉES.

Jugement de Balzac sur les pièces de collège et sur toute la littérature moitié chrétienne et moitié païenne de la Renaissance. — Inconvénients des comédies et des tragédies de collège. — Batteux. — Quintilien. — Statut de l'université de Paris. — Madame de Maintenon. — Les dames de Saint-Cyr. — Inconvénients des exercices dramatiques dans les couvents.

Avant d'en finir avec les tragédies de collège, il est bon de connaître le jugement qu'a porté un homme non suspect sur toutes ces pièces, tantôt païennes, tantôt moitié païennes et moitié chrétiennes, dont les pieux directeurs de l'éducation publique ont, pendant plus de deux cents ans, nourri et amusé la jeunesse de toute l'Europe : c'est un précieux avis pour ceux qui *continuent de faire comme ont fait nos pères.*

Au dix-septième siècle parut la tragédie latine intitulée *Hérode infanticide*, par Heinsius. A propos de cette pièce, le *grand Balzac* fait, avec une autorité que les Renaissants les plus intrépides n'osent

pas contester, le procès à toutes les autres tragédies, ballets, comédies de collège, à tout ce néologisme païen et à toute cette littérature hybride, moitié sacrée, moitié profane, qui, depuis la Renaissance, a souillé les choses les plus saintes, faussé les idées, appauvri la raison, ébranlé la foi et corrompu les mœurs.

« Heinsius, dit-il, est le docteur de notre siècle, et il le sera de la postérité. Je ne dis pas que j'ai de l'estime, ce terme est inférieur à mon sentiment, mais j'ai une espèce de *dévotion* pour tous ses ouvrages; et rien ne porte sa marque qui ne me soit en pareille révérence que si *l'antiquité l'avait consacré*. » Passant à *Hérode*, il s'exprime ainsi : « Je ne puis m'imaginer, sans gêner mon imagination, que dans un poème où un *ange* ouvre le théâtre et fait le prologue, *Tisiphone* se vienne montrer avec ses autres sœurs, et avec le terrible équipage que lui a donné le paganisme. Je vous prie de me dire si *les Anges et les Furies peuvent compatir ensemble*; si nous pouvons accorder deux religions naturellement ennemies, si nous devons faire comme cet empereur qui mettait dans un même oratoire Orphée et Abraham, Apollon et Jésus-Christ; si enfin il nous est permis d'imiter celui que nous blasphémons, et de profaner un lieu saint par une marque d'idolâtrie?

» Le grand Pan est mort par la naissance du Fils

de Dieu, ou plutôt par celle de sa doctrine; il ne faut pas le ressusciter. Au lever de cette lumière, tous les fantômes du paganisme se sont enfuis; il ne les faut pas faire revenir. *Il est juste que le changement de style accompagne le renouvellement de l'esprit; que le poison qu'a vomi notre cœur ne demeure pas dans notre bouche; que le dehors rende témoignage du dedans. Un poète doit considérer que par la conversion de l'empire romain la langue latine s'est convertie. Il doit toujours avoir égard à la religion en laquelle il écrit, et s'y attacher de telle sorte que non-seulement pour la suivre il s'éloigne de la grammaire et de l'élégance, mais aussi qu'il ne fasse pas difficulté d'abandonner la morale et la commune vertu¹. »*

Citant un exemple capable de faire rougir tous les humanistes de la Renaissance, poètes et prosateurs, religieux et laïques, il ajoute : « L'auteur de la *Divine Énéide* n'a jamais invoqué ni Hésus, ni Mithra, ni Anubis : comme, à son exemple, nous ne devons pas faire entrer témérairement dans nos compositions des divinités étrangères, ni appeler Hymen et Junon aux noces de Jacob et de Rachel, ni donner Mercure pour guide à Tobie, ni dire que Jupiter Tonnant apparut à Moïse sur la montagne : je parle

¹ Dissertation à M. Huygens de Zulichem. *Op.* t. II, p. 530. Édition in-folio.

dans la *thèse générale*. Véritablement cette *mauvaise coutume* a besoin d'être réformée et mérite bien que nous en considérions l'importance. CETTE BIGARRURE N'EST PAS RECEVABLE, ELLE TRAVESTIT TOUTE NOTRE RELIGION; elle choque les moins délicats et scandalise les plus indévots. Quand en cela la vérité ne souffrirait rien, la bienséance y serait offensée; et si ce n'est commettre un grand crime, c'est au moins porter hors de temps une mascarade.

» Quelle apparence de peindre les Turcs avec des chapeaux, et les Français avec des turbans? Les Romains n'ont pas trouvé bon qu'en Grèce même leurs magistrats quittassent la toge, et portassent le manteau. Ils ont murmuré des amours de l'empereur Tite et de la reine Bérénice; ils ont eu en horreur le mariage d'Antoine et de Cléopâtre. Et bien que cette princesse fût de la plus illustre maison du monde, ils crurent que non-seulement il s'était mésallié, mais encore qu'il s'était souillé en l'épousant, et que de telles alliances étaient *monstrueuses et abominables*. Il me semble qu'il y a bien de la différence de marier deux personnes de religions différentes, ou de *marier deux religions contraires*; d'allier un Romain et un barbare, ou d'*unir la superstition des païens avec la piété chrétienne*; de contracter envers l'homme et la femme une communion de biens et une *société de vie*, ou de *faire entre Jésus-Christ*

et Bélial, une alliance de mystères et une confusion de cérémonies.

» Si Tertullien a reproché à quelques hérétiques de son temps leur *christianisme platonicien*, et à d'autres leur *christianisme stoïque*, à cause des principes extravagants et des mauvaises subtilités qu'ils avaient empruntés de ces deux sectes, il eût trouvé, à mon avis, beaucoup plus mauvais un **CHRISTIANISME IDOLÂTRE**, comme celui-ci, qui va à la pompe et à l'ostentation du langage, par le mépris et par la ruine de la piété. Je vous laisse à penser quelle opinion il aurait de ceux qui, sous le règne de l'Évangile, et après la chute des idoles, font tout ce qu'ils peuvent pour les relever; qui aiment mieux dire les dieux immortels que Dieu immortel; la persuasion des chrétiens, que la foi chrétienne; la république chrétienne, que l'Église; les pères conscrits, que les évêques; la blanche Cérès, que le pain eucharistique; le jus de Bacchus, que le vin de la Cène; Vénus chrétienne, que la charité, et beaucoup d'autres! »

D'où sont venues dans l'Europe moderne ces alliances adultères, ce christianisme idolâtre, ce mariage sacrilège de deux religions contraires? De l'éducation. « Ces messieurs, continue Balzac, sont si accoutumés aux lettres profanes, qu'ils ne s'en peuvent défaire dans les matières les plus religieuses. Leur esprit est tellement imbu de l'idée qu'ils ont

conçue, que rien ne saurait sortir de lui qui n'en reçoive l'impression et le caractère. si bien qu'ils me font ressouvenir de cet ambassadeur venu nouvellement de Constantinople pour résider à la cour de Rome, qui, ayant encore l'imagination toute pleine de l'empire d'Asie et de la grandeur des Ottomans, dans la harangue qu'il fit au pape Léon, lui donna de la *Hautesse* au lieu de la *Sainteté*; et après l'avoir appelé avec saint Bernard, *primatu, Abel; gubernatu, Noé; ordine, Melchisedech; dignitate, Aaron*; lui dit pour conclusion et pour couronnement de tant de magnifiques épithètes : *Tu es le grand Turc des chrétiens!* »

Ainsi, tandis qu'un simple laïque, dirigé par le bon sens, protestait avec indignation contre l'envahissement monstrueux du Paganisme dans la littérature chrétienne, des prêtres et des religieux, chargés de l'éducation publique, encourageaient par tous les moyens cet envahissement sacrilège, et le faisaient accepter de la jeunesse par leurs exemples et par leurs écrits. « Ils sont encore, ajoute Balzac, *plus licencieux* que M. l'ambassadeur; et je ne suis pas le premier qui aie demandé raison d'un si étrange déguisement des choses sacrées. Votre Érasme, non plus que moi, n'a pu le goûter. Les uns font tourmenter les *mânes* par les *Euménides* dans le lac de soufre, et s'en vont chercher jusqu'en l'autre monde

l'occasion de faire des fautes ; les autres font jurer le vrai Dieu par l'eau du Styx ; le Dieu, dis-je, d'Abraham, d'Isaac, de Constantin et de Théodose... Ailleurs, ils allèguent comme exemple d'un grand jour et d'une longue nuit le jour de la victoire de Josué et la nuit de la conception d'Hercule.

» De là, les esprits mal persuadés peuvent tirer de mauvaises conséquences, et conclure que ces deux histoires, alléguées en un même endroit pour servir à une même preuve, *sont de même étoffe* l'une que l'autre. Proposer avec une égale affirmation deux choses dont il y en a une absolument fausse, *ce n'est pas établir la fausse, mais c'est mettre en doute la véritable*. Le bien n'est pas si communicatif que le mal est contagieux. Si le procédé est sans fraude, il n'est pas sans inconvénient, et quelque bonté qu'ait l'or, quelque couleur qu'ait le cuivre, **C'EST ÊTRE FAUX MONNAYEUR QUE DE LES MÉLER ENSEMBLE.** »

A ce compte, qu'est-ce que le monde lettré créé par la Renaissance, sinon une vaste association de faux monnayeurs, dans laquelle on voit travailler des hommes de toute condition et de toute robe ? Faut-il nous étonner si nous n'avons plus guère que de la fausse monnaie ?

« Si j'osais, continue Balzac, tirer une conséquence de tout ce discours, je dirais que : 1° nous devons nous souvenir qui nous sommes ; et 2° quel

est le sujet sur lequel nous travaillons, afin de ne faillir pas *deux fois*, et de ne pas pécher en même temps *contre notre devoir et contre les bienséances*... Il est loisible de prendre les étoffes du Levant, mais non pas de s'y faire circoncire. »

Souvenez-vous de cela, messieurs les humanistes et les dramaturges de collège. Pour vous justifier, vous dites que ces divinités qui figurent dans votre prose et dans vos vers ne sont que des emblèmes des différentes passions de l'âme. Balzac, vous répond : « On ne peut donner cette interprétation sans changer toute la fable et faire une *nouvelle antiquité*. Prenons pour exemple les Furies que défend M. Heinsius; si elles sont introduites quelquefois pour donner de l'étonnement et de la terreur, vous savez, monsieur, que c'est un *étonnement de religion et envoyé par les dieux*. C'est une terreur qui n'est point humaine, qui ne vient point naturellement, qui ne peut être apaisée que par des expiations et des sacrifices; c'est un essai qu'elles font sentir des peines de l'autre monde, où elles président si souverainement, selon les principes de la théologie païenne, qu'à l'exclusion même de Proserpine, Tisiphone est appelée reine de l'enfer.

» D'ailleurs, il n'y a point d'apparence qu'on dise à une passion : Exaucez-moi, accordez-moi ma prière, non plus qu'Electre dans Sophocle n'aurait

garde de dire à des passions : « Et vous, ô Furies, sévères filles des dieux, qui regardez les meurtres injustes, venez à notre secours et vengez la mort de notre père... » Je vous demande maintenant, monsieur, si ces Furies plaideuses et vengeresses, ces Euménides noires et blanches, les chastes et vénérables déesses ont été connues des Hébreux, et si on peut dire qu'elles soient communes à tous les peuples, parce que tous les peuples sont sujets à des vices et surtout à des passions? »

Passant ensuite en revue les autres divinités païennes, ramenées dans la littérature chrétienne, Balzac fait la même remarque et montre que ce mélange est une vraie profanation. Ce qu'il dit des Juifs s'applique à plus forte raison aux chrétiens. « L'amour, dit-il, était une passion aussi bien parmi les Juifs que parmi les Grecs; mais ce n'était pas un *Dieu* en Jérusalem aussi bien qu'à Athènes; et si dans une tragédie de *Judith*, on l'eût représentée tirant des flèches à Holopherne, les originaires du pays eussent eu besoin d'un grammairien étranger pour leur faire entendre cette action, et la scène étant chez eux, c'eût été véritablement cette fois que les Juifs eussent été pèlerins en Israël. On avait la fièvre, et on avait peur aussi bien en Judée qu'en Italie, mais les Juifs ne reconnaissaient pas pour cela la *déesse Fièvre* ni le *dieu Épouvantement*...

» Avouons à M. Heinsius ¹ que les Furies peuvent signifier les passions qui travaillent les méchants et les remords qui accompagnent les crimes. *Mais dans les tragédies nous jugeons de leur apparence, et non pas de leur secret ; de ce qu'elles déclarent, et non pas de ce qu'elles signifient.* Nous les considérons comme la tragédie les *pare*, et non pas comme la morale les *déshabille* ; dans le sens *littéral*, et non pas dans le sens *mystique*. Si on peut moraliser les Furies, on pourra aussi moraliser le soleil ; et si l'allégorie est un asile général à toutes les licences vicieuses, il n'y aura point de dieu ni de déesse qu'on ne puisse introduire dans une tragédie chrétienne, à cause qu'ils signifieront toujours autre chose que ce qu'ils représentent. »

C'est ce qu'a fait la Renaissance au grand détriment du goût, de la littérature et de la religion. Au nom du goût, de la littérature et de la religion, nous l'en avons blâmée. Pour cela certains lettrés de notre siècle nous ont appelé, nous et nos amis, par l'organe de M. Lenormand de l'Institut, des *croisés en sabots*. L'évêque d'Arras un *croisé en sabots* ; l'archevêque de Reims un *croisé en sabots* ; le P. Ventura un *croisé en sabots* ; M. Danjou un *croisé en sabots* ; M. de Montalembert un *croisé en sabots* ; Donoso Cortès un *croisé en sabots* ; les illustres

¹ Et à tous les poètes de la Renaissance.

évêques d'Urgel et d'Aquila, et tant d'autres, des croisés en sabots ! Les croisés *en escarpins* sont les dramaturges classiques, les académiciens et les littérateurs de la Renaissance; tous ces faux monnayeurs qui, selon le mot de Balzac, mêlant le cuivre du Paganisme à l'or chrétien, corrompent le goût et déshonorent la religion.

Si les limites de notre ouvrage le permettaient, nous envisagerions le spectacle de collège à d'autres points de vue, et il nous serait facile de démontrer qu'il se réduit à trois choses : *fatigue, inutilité, danger.*

Fatigue, et fatigue de plusieurs mois, pour le professeur chargé de la composition de la pièce, de la mise en scène et des répétitions partielles et générales : le tout sans préjudice des soins de sa classe, s'il est laïque; et, s'il est religieux ou prêtre, sans préjudice de sa méditation, de sa messe, de son bréviaire et de ses exercices de piété. Fatigue, et fatigue de plusieurs mois pour les élèves, obligés de se mettre dans la tête des rôles plus ou moins longs, plus ou moins intéressants, pour ne pas dire plus ou moins burlesques et ridicules, le tout sans préjudice des devoirs ordinaires de classe. Pour accepter un pareil labeur convenons qu'il faut un grand amour du travail, sinon il y a au fond de leur pensée beaucoup de vanité. Le spectacle de collège n'est donc un délassement que pour le public.

Inutilité. Mais il fortifie la mémoire? — N'y a-t-il pas d'autre moyen de fortifier la mémoire que de faire apprendre aux jeunes gens des drames comme ceux que nous avons analysés, des rôles plus ou moins fantastiques, quelquefois plus ou moins bouffons, où, pour faire rire l'auditoire, on ne craint pas d'estropier la Religion et la langue? « L'éducation chrétienne, dit un auteur non suspect, l'éducation mondaine même, si elle est sérieuse et décente, a-t-elle besoin pour être parfaite de leçons de comédiens? ne peut-on trouver d'autres moyens d'exercer, de former les jeunes gens et de leur donner des grâces? ne peuvent-ils s'essayer devant le public, sans prendre la voix aigre d'un vieillard quinteux, ou les airs impertinents d'un faquin? en un mot ne peuvent-ils entrer dans le monde honnête qu'en descendant du théâtre ? »

Mais il forme à la déclamation! — C'est ici le grand prétexte des dramaturges de collège; qu'ils écoutent ce que leur répond un païen. « Je ne veux pas, dit Quintilien, que le disciple à qui j'apprends l'art de prononcer déguise sa voix en celle de femme, ou la rende tremblante comme celle des vieillards. Je ne veux point aussi qu'il contrefasse les vices des ivrognes, ni le libertinage des valets, ni qu'il ap-

¹ Bateux, *Principes de la littérature*, t. III, p. 32. — Edition in-12, 1771.

prenne les passions d'amour, d'avarice ou de crainte, qui ne sont point nécessaires à un orateur, et qui peuvent corrompre l'esprit tendre des enfans dans leurs premières années ; car ce qu'on imite souvent passe en coutume et en habitude : *frequens imitatio transit in mores* ; et même toutes sortes de gestes et de mouvements de comédiens ne doivent pas être imités, parce que, encore que les gestes et les mouvements conviennent à l'orateur en quelque manière, ils doivent toutefois être fort différents de ceux des acteurs de la scène¹. »

Qu'aurait-il dit le grave rhéteur, s'il avait su que pour former aux belles manières et à la déclamation les jeunes lévites destinés à devenir des orateurs sacrés, on les transformait en héros païens, en dieux et en déesses olympiques, et qu'on leur faisait jouer devant le public des comédies de Plaute et de Térence, ou des tragédies de Sophocle?

Mais il donne de l'aplomb et de la hardiesse aux jeunes gens ! — Plusieurs disent qu'il faudrait plutôt leur en ôter, car aujourd'hui la plupart n'en ont que trop. Le défaut dominant de la jeunesse actuelle n'est pas la timidité.

Danger. — Les vices, les travers, les situations forcées sont plus souvent en scène que les vertus, et surtout les vertus de mise habituelle dans la so-

¹ *Instit. orat.*, lib. X.

ciété, et si les jeunes acteurs sont bien pénétrés de leur rôle, s'ils y ont été applaudis, il est à craindre qu'il ne passe ou ne se confirme dans leurs allures. Ce danger est d'autant plus sérieux que dans la distribution des rôles on s'est occupé surtout de celui qui allait le mieux à l'extérieur, aux habitudes, au caractère de tel ou tel; qu'on s'est bien gardé de donner le rôle d'un fat à l'enfant timide et modeste, et réciproquement ¹.

« La distribution des rôles, ajoute Batteux, est la source de graves inconvénients. On choisit pour les remplir ceux qui peuvent faire le mieux, et qui ont pour certains caractères une disposition toute naturelle : ce qui leur assure un défaut, quelquefois même un vice pour toute leur vie. Par exemple, un jeune homme est précieux, petit-maitre; on le choisit pour cette raison pour faire le petit marquis, le fat. Il est paresseux, indolent; on lui fera jouer l'indolence. Il est haut, il fera le glorieux; menteur, il fera le premier rôle dans la comédie de Corneille; dur, il jouera Atrée. S'il est dissipé, polisson, étourdi, il fera le valet. De manière que des défauts ou des vices qu'on devrait corriger par l'éducation se concentrent par ce moyen dans le caractère². »

¹ *Délassements permis*, par le R. P. Huguet, mariste. — Excellent petit livre dont la lecture est aussi utile qu'attachante.

² *Ubi supra*.

Pour ces motifs et beaucoup d'autres, un ancien statut de l'université de Paris interdit formellement les représentations théâtrales dans les maisons d'éducation. Il est dit : « Tous les principaux et recteurs des collèges prendront garde qu'on ne récite dans leurs écoles des satires, ou des déclamations, et qu'on n'y représente point *des tragédies, ni des comédies, ni des fables, ni d'autres jeux, soit en latin, soit en français, ces sortes d'exercices étant dangereux pour les mœurs* ¹. »

Fatigue, inutilité, danger, tel est, d'après les graves autorités que nous avons citées et dont il serait facile d'augmenter le nombre, le spectacle de collège. Pourquoi a-t-il été inventé? pourquoi est-il maintenu? Pour sacrifier à l'opinion, faire briller l'habileté des maîtres, donner du renom aux établissements, divertir les curieux qui sont à l'affût d'un spectacle gratuit, et surtout caresser l'amour-propre des mères, à qui on est toujours sûr de plaire en présentant au public leurs enfants, sous des costumes nouveaux et dans des rôles applaudis.

Ainsi que la Renaissance elle-même, l'amour du théâtre s'est étendu, comme la tache d'huile. Les pensionnats de jeunes filles ont voulu se mettre à la hauteur des collèges. Les religieuses ont imité les

¹ *Ubi supra*. Voir aussi M. Devoisin, *Traité de M. le prince de Conti contre la comédie*. — Paris, 1670.

religieux ; et il fut un temps où un point capital de l'éducation semblait être d'apprendre à jouer la comédie. Sur la demande de madame de Maintenon, Racine écrivit sa tragédie d'*Esther* pour la maison royale de Saint-Cyr ; mais il n'est pas dit qu'elle ait été représentée pour une distribution de prix. Quoiqu'il en soit, madame de Maintenon ne tarda pas à s'apercevoir de l'abus que ce genre de divertissement avait introduit à Saint-Cyr. Après la quatrième représentation d'*Esther*, mademoiselle de Caylus cessa d'y figurer. « Elle faisait trop bien, dit madame de Sévigné, elle était trop touchante. »

À cette occasion, madame de Maintenon reçut de M. Hébert, curé de Versailles et ensuite évêque d'Agen, une grave remontrance, dans laquelle il lui déclare que les représentations dramatiques doivent être proscrites de toute bonne éducation. « Votre grand objet, madame, lui dit-il, est de porter vos élèves de Saint-Cyr à une grande pureté de mœurs. N'est-ce pas détruire cette pureté que de les exposer sur un théâtre aux regards avides de toute la cour ? C'est fortifier ce goût, qu'il est si naturel à leur sexe d'avoir pour la parure, que souvent les femmes les plus chastes, comme le dit saint Jérôme, ont cette faiblesse, non, à la vérité, pour plaire aux yeux d'aucun homme, mais pour plaire à elles-mêmes. C'est leur ôter cette haute modestie qui les retient

dans le devoir. Une fille redoutera-t-elle un tête-à-tête avec un homme, après avoir paru hardiment devant plusieurs? Les applaudissements que les spectateurs prodiguent à la beauté, aux talents de ces jeunes personnes, ne doivent-ils pas produire les plus mauvais effets¹? »

La prédiction du vénérable prêtre ne tarda pas à s'accomplir. Les dames de Saint-Cyr avouent dans leurs *Mémoires* que, sous l'influence de ces représentations théâtrales, en présence du plus beau monde, leurs demoiselles étaient devenues *fières, dédaigneuses, hautaines, présomptueuses et peu dociles*. Madame de Maintenon parla à Louis XIV de finir ces divertissements : acteur lui-même dès son enfance dans tous les ballets de la cour, il s'y refusa opiniâtrément. Aussi on laissa Racine achever *Athalie* et on fit apprendre la pièce aux élèves. Après cette représentation, le roi céda aux prières de madame de Maintenon et déclara que ni lui ni personne de sa cour ne viendrait désormais aux spectacles de Saint-Cyr.

N'ayant pas le pouvoir de les supprimer immédiatement, madame de Maintenon fit, à ce sujet, les recommandations les plus sévères aux dames de Saint-Cyr : « Refermez, écrivait-elle, ces amusements dans votre maison, et ne les faites jamais en

¹ Cité par l'auteur des *Détachements*, etc., p. 317.

public, sous quelque prétexte que ce soit. Il sera toujours dangereux de faire voir à des hommes des filles bien faites, et qui ajoutent des agréments à leurs personnes en faisant bien ce qu'elles représentent. N'y souffrez donc aucun homme, ni pauvre, ni riche, ni vieux, ni jeune, ni prêtre, ni séculier, je dis même un saint, s'il y en a un sur la terre¹. »

Quel compte a-t-on fait de ces leçons de la sagesse et de l'expérience? dans les pensionnats, comme dans les collèges, l'usage a prévalu contre la raison. Il y a plus; dans les couvents comme dans les collèges, les représentations théâtrales ayant, au fond, pour unique but d'amuser le public et de plaire aux parents, plusieurs pensionnats étudient le goût dominant et cherchent à s'y conformer, au point même d'oublier parfois toutes les convenances. Ainsi, il y a quelques années, certaines danses plus que suspectes faisaient fureur : tout le beau monde en raffolait. Or, un jour de distribution de prix, dans une pension de la capitale, *et une bonne*, toutes les élèves en âge d'actrices avaient figuré sur la scène. Restaient les petites. Pour satisfaire leurs mères et montrer que la maison était au niveau du progrès, on imagina de leur faire

¹ *Mémoires de Saint-Cyr*, c. xxviii.

danser la polka ! ce qui fut exécuté aux applaudissements insensés de toute l'assistance.

Perte de temps, fatigue, dissipation inévitable, grand désir de briller, dégoût de la prière, crainte des froides réalités de la vie, tels sont, de l'aveu des mattresses les plus expérimentées, les fruits ordinaires des pièces de théâtre dans les pensionnats de jeunes filles. Il est, ce nous semble, de nature à y produire un résultat spécial et non moins grave. Pour représenter un rôle, il faut dire ce qu'on ne pense point, ce qu'on ne sent pas : non-seulement il faut le traduire au moyen de paroles, mais il faut encore l'exprimer par l'air du visage, par le geste, par le ton de la voix ; il faut que, l'imagination étant bien pénétrée du sujet, il devienne une réalité pour elle ; que l'individualité tout entière obéisse à cette impression dominatrice. Eh bien, cette obligation de faire, pour ainsi dire, filtrer le mensonge à travers toutes les nuances de l'action, est-elle bien compatible avec la candeur d'une jeune fille ? Cette habileté à se contrefaire, si follement applaudie, est-elle bien propre à corriger le penchant à la dissimulation, trop naturel aux jeunes personnes ¹ ? De là pourtant dépend le succès.

A tout le moins, l'élan est donné sur la pente la

¹ *Choix des habitudes de la vie*, par madame de Gasparin.

plus entraînant, la pente des plaisirs. Enrayerez-vous le char ainsi lancé?..... Voilà, soyez-en sûr, plus d'un spectateur gagné aux théâtres publics, des souscripteurs aux bals parés, travestis, des acteurs pour les comédies de société, des partisans zélés de tous ces divertissements si peu conformes à l'esprit du christianisme.

Quoi qu'il en soit, les pièces de collège ont été un des plus puissants moyens par lesquels s'est étendu, affermi, perpétué dans l'Europe moderne l'esprit païen de la Renaissance. Autant que les études classiques, dont elles sont le résumé vivant, elles ont popularisé dans le monde chrétien les personnages, les dieux, les noms, les faits, les aventures, les goûts, les habitudes de l'antiquité. Car *c'est du théâtre de collège que sont nés le théâtre de société et le théâtre public, une des plus larges sources de corruption religieuse et sociale qui ait jamais débordé sur les nations.*

La livraison suivante contiendra l'histoire authentique de cette lamentable généalogie.

TABLE DES MATIÈRES.

AVANT-PROPOS 1

CHAPITRE PREMIER.

LES COMMENT.

La religion. — La société. — La famille. — Les mœurs. — Les arts. —
Le théâtre. — La polémique. — Le paganisme. 45

CHAPITRE II.

RÉPONSE AUX COMMENT.

Causes prochaines du mal. — Ce qu'il faut en penser. — Vraie cause.
— Objection, la perte de la foi. — Réponse. — Autre objection, le
péché originel. — Réponse. — Histoire du péché 65

CHAPITRE III.

PROPAGATION DE LA RENAISSANCE. — MÉPRIS DU MOYEN ÂGE.

La Renaissance est un enseignement universel. — Premier moyen de
propagation, mépris du moyen âge. — Il est barbare dans son en-
semble, — dans ses grands hommes, — dans sa langue. — Diction-
naire des PP. Pomey et Joubert. — Le concile d'Amiens. — Lettre
de Pie IX. — Dangers du néologisme classique. — Bembo. — Vida. 87

CHAPITRE IV.

MÉPRIS DU MOYEN ÂGE.

Barbare dans sa littérature, — dans sa théologie et sa philosophie, —
dans l'ordre social, — dans la religion, — dans les arts, — dans l'ar-
chitecture. — Paroles de Mgr l'évêque d'Arras 108

CHAPITRE V.

ELOGES DE L'ANTIQUITÉ PAÏENNE.

Ce qu'était l'antiquité païenne. — Eloges généraux qu'en fait la Re-
naissance. — Éloge des Spartiates. — Mably, la Guilletière, le ma-
rchal de Bassompierre. — Vérité de cet éloge. — Balzac, le P. Bru-
cey. — Éloge des Athéniens. — Le P. Brumoy. — Éloge des Romains.
— Les Pères Catrou, Bouille, Rothe. — Ce qu'ils disent des historiens
païens. — Dédicace de leur histoire à Louis XV. — Ce qu'ils désirent

de ce prince. — Balzac, ses adorations. — Voltaire, Helvétius, d'Holbach, Lavicomterie. 123

CHAPITRE VI.

ÉLOGES DE L'ANTIQUITÉ PAÏENNE.

Éloge particulier des hommes et des choses. — Espèce de *litanies* en l'honneur de tous les écrivains de l'antiquité. — Éloges plus détaillés de Tite-Live et de Thucydide, de Pindare et d'Horace, par le P. Rapin ; — de Cléon, par Erasme et Lambin ; — de Tacite, par l'abbé de la Blotterie 142

CHAPITRE VII.

ÉLOGES DE L'ANTIQUITÉ PAÏENNE.

Éloge d'Homère par le P. Bossu, Vossius, Thomassin, le P. Rapin, Pierre le Loyer ; — de Virgile par le P. Tarquin Galluzzi. — Virgile le plus parfait des poètes, théologien, moraliste, ascétique. — Jugement d'Ovide. — Actes de quelques Renaissants 154

CHAPITRE VIII.

ÉLOGES DE L'ANTIQUITÉ PAÏENNE.

Éloge de la langue. — Paroles de Buonamico, d'Érasme, le P. Inchofer. — Quelle langue on parlera dans le ciel. — Éloge de la littérature. — Éloge des arts : le P. Menestrier, Vivès, Fénelon, Voltaire, Rollin. — Ce qui se passait à Rome. — Le Laocoon. — Léon X. — Graves paroles du P. Pallavicini. — Éloge de la philosophie. — Éloge de la politique : Hobbes, Rousseau. — Éloge de la religion païenne : Toulotte, Voltaire, Quintus Aucler, Lacour. 160

CHAPITRE IX.

PROPAGATION DE LA RENAISSANCE. — LES COLLÈGES.

Les élèves divisés en Romains et en Carthaginois. — Les livres classiques. — Auteurs païens non expurgés. — La *Medée* d'Euridipe. — L'*Andrienne* de Terence. — Difficultés d'expurger. — Procès des Jésuites. — Un de leurs livres classiques. — Thèmes, versions, amplifications pris dans les auteurs païens. — Rhétorique du P. Causain. — Mot d'Érasme. — Sujets païens à traiter par les jeunes gens. — Mot de Charles Nodier 180

CHAPITRE X.

PROPAGATION DE LA RENAISSANCE. — LES COLLÈGES.

L'éducation de collège au dernier siècle. — Vigoureusement attaquée. — Réfutation des objections en sa faveur. — Idée d'une classe. — Paroles de Napoléon, — d'un écrivain d'aujourd'hui. — Complète insuffisance des instructions religieuses et des leçons de catéchisme. — Preuves de raison et preuves de fait. — Profonde corruption engendrée par les classiques païens. — Paroles remarquables d'un célèbre médecin de nos jours. 206

CHAPITRE XI.

LES COLLÈGES.

Interprétation prétendue chrétienne des auteurs païens. — Explication d'une ode d'Horace. — Change donné aux élèves sur le sens obscène des auteurs païens. — Explication de la seconde églogue de Virgile par le P. Catrou, jésuite. — Critique très-spirituelle de toutes les explications pédantesques qui ont pour but de montrer des beautés infinies dans les auteurs païens. — Le chef-d'œuvre d'un inconnu. 220

CHAPITRE XII.

LES TRAGÉDIES DE COLLEGE.

Elles remontent à la Renaissance. — Le roi de Prusse et certains petits séminaires et collèges catholiques de France. — *L'Enfant prodigue*, idée de cette pièce. — *Euripe*, sujet et danger de cette représentation. — La compagnie de Jésus. — *Le Jugement dernier*, par le P. Tucci. — Mélange de christianisme et de paganisme. — Les jésuites de Dôle. — *La Mort de M. de Vergy*. — Les élèves métamorphosés en Nymphes — Les jésuites de Pont-a-Mousson. — *La Mort du duc de Lorraine, Charles III*. — Les élèves transformés en muses. — Les jésuites de la Flèche. — *La Mort d'Henri IV*. — Les muses chantent la douleur de la France. — Apo théose d'Henri IV. — Consécration de son tombeau par Apollon. — Son oraison funèbre par un professeur de la Flèche. 242

CHAPITRE XIII.

LES TRAGÉDIES DE COLLÈGE.

L'Abrogation du decemvirat, tragédie de Dempster. — Analyse.

La Prise de Carthage, tragédie du P. Pétau. — Analyse. — Autres tragédies des PP. Caussin et Stéphane. — *Camma*, tragédie du P. Michel Hoyer, augustin. — Analyse. — *Sainte Susanne*, tragédie du P. Jordan, jésuite, jouée en présence de Louis XIV. — *L'Assassinat de Pertinax*, tragédie jouée au collège des Grassins. — Analyse. — *Le Retour de Flandre*, tragédie jouée au collège de la Marche, à Paris. — Analyse. — *Alcméon*, tragédie jouée au collège Duplessis-Sorbonne. — Analyse. — *Lysimaque et Cyrus*, tragédies du P. de la Rue, jésuite. — Analyse. — *L'Apothéose de Laodamas*, pièce du P. de Longuemare, jésuite. 267

CHAPITRE XIV.

LES TRAGÉDIES DE COLLÈGE.

Sephebus, tragédie Porée. — Analyse. — *Pyrrhus et Néoptolème*, tragédie des moines réguliers de Sainte-Geneviève. — Analyse. — *Phylotas*, tragédie des mêmes auteurs. — Analyse. — *Idoménée*, par les mêmes. — Analyse. — *Prologue héroïque*, par le P. de la Sante, jésuite. — Analyse. — *Adraste*, tragédie des chanoines de Sainte-Geneviève. — Analyse. — *La Mort d'Annibal*, par les mêmes. — *Jupiter vengé*, ballet, par les mêmes. — Analyse. 281

CHAPITRE XV.

LES TRAGÉDIES DE COLLÈGE.

L'Imagination, ballet dansé à Rouen par les élèves des Jésuites. — Analyse. — *La Mort de César*, tragédie jouée sur le théâtre du collège de Nanterre. — Analyse. — *Timon le Misanthrope*, comédie et ballet donnés à Saint-Vincent de Senlis. — Analyse. 295

CHAPITRE XVI.

LES PIÈCES DE COLLÈGE JUGÉES.

Jugement de Palzac sur les pièces de collège et sur toute la littérature moitié chrétienne et moitié paenne de la Renaissance. — Inconvénients des comédies et des tragédies de collège. — Balleux. — Quintilien. — Statut de l'université de Paris. — Madam de Maintenon. — Les dames de Saint-Cyr. — Inconvénients des exercices dramatiques dans les couvents. 309